

## DE 1951 À 1959

### LE PROVISORAT DE M. DEMUTH.

**Année 1951 –1952.**

#### ***L'hygiène au lycée...***

Jacques Chaudenson <sup>1</sup> a gardé le souvenir de la vie à l'internat et en particulier, témoigne de l'état du système sanitaire au Lycée. Mais il devait en être de même, ou même pire, dans les autres bahuts suivant l'ancienneté de leurs locaux. Il faut remarquer tout de même que le Lycée de Nevers avait été aux deux tiers détruit en 1944. L'internat avait été réaménagé dans le bâtiment qui restait encore debout, mais c'était du « bricolage » provisoire et les salles de douches n'avaient pas été reconstruites. Avant 1944, les installations sanitaires étaient quand même meilleures.

*Je suis arrivé au lycée en octobre 1951. J'étais interne et découvrais les repas au réfectoire et les nuits en dortoir.*

*À ce propos, le lavage des dents et la toilette du matin se faisaient dans une pièce toute en longueur, attenante au dortoir, deux rangées de lavabos surmontés de miroirs en habillaient les murs. Le nettoyage des dents, le soir, était l'occasion de bagarres à coup de jets d'eau et de chahuts de toutes sortes, le "pion" ne pouvant surveiller à la fois le dortoir et les élèves présents dans les lavabos.*

*Le matin, tout était différent, avec l'arrivée de Mme Rafanel, <sup>2</sup> une dame d'un certain âge (du moins c'est le souvenir qui me reste) qui était chargée de vérifier que chaque élève se "récure" correctement. Elle passait de l'un à l'autre en criant « frottez-vous très fort derrière les oreilles » et si le mouvement manquait de vigueur, elle se saisissait du gant de toilette et frottait elle même la nuque et l'arrière des oreilles de l'élève encore un peu endormi. Il semble que pour elle, la toilette consistait en ce seul énergique frottement de cette partie du corps. À vrai dire, notre toilette était assez succincte et la pudeur aidant, tout ce qui était sous la ceinture n'avait que peu de contact avec gant et savon.*

*Il fallait attendre le jeudi après-midi, au retour des sorties en ville autorisées, pour que nous partions en groupe, sous surveillance, aux douches municipales de la rue de la Banque (rue J Desveaux). Souvent, Girand <sup>3</sup> était le surveillant chargé de nous accompagner et il en profitait pour draguer et faire le beau auprès de ces dames gérantes des douches. Il surveillait aussi que chacun sorte de la cabine avec les cheveux mouillés, ce qui ne signifiait en rien que l'élève s'était entièrement lavé [...] Une douche hebdomadaire, c'était quand même peu !*

Denis Douëllou <sup>4</sup> en témoigne aussi : *Le jeudi est le jour des douches. L'équipement sanitaire de l'internat, estimé convenable à l'époque, n'en comporte pas. Le lycée a passé un accord avec l'établissement municipal des « Bains- douches » de Nevers. Entre 18 h et 19 h, tous les internes vont se laver. Chacun place la savonnette dans le gant de toilette, au cœur de la serviette roulée par-dessus. Le luxe est de disposer de shampooing. En rangs par deux, classe par classe et en avant pour les douches. L'étude*

---

<sup>1</sup> Courrier personnel déc. 2007.

<sup>2</sup> Mr et Mme Rafanel étaient Ardéchois (d'Usclade) et lui était magasinier à l'intendance sous les ordres de Mr Albinet.

<sup>3</sup> Girand était effectivement surveillant d'internat pendant l'année 1951 – 1952. Il y avait trois Maîtres d'Internat : MM. Chouard, Desmet et Forestier.

<sup>4</sup> Op. cit.

*du soir, très écourtée, devient un prélude au dîner. Beaucoup s'endorment à leur place, les surveillants laissent faire.*

### **Un témoignage sur la pratique du sport au lycée.**

Un ancien élève, Georges Dondon a retrouvé deux photos du 24 mai 1952 prises à la Fête du Pré Fleuri. Sur l'une, figure l'équipe du CALN Juniors, qui était Champion d'Académie de Cross-country. Les sept personnes figurant sur la photo ne sont pas identifiées. La deuxième représente un groupe de trois élèves Siméon, Bosse et Renault avec Antoine Borrueil en arrière plan.

### **La distribution des Prix du 12 juillet 1952.**

Sous la Présidence du Préfet, M. Cazaux, c'est le nouveau professeur de lettres, M. Daniel Poirion qui fit le discours d'usage sur *La Chanson*. Nous consacrons à ce professeur une notice (voir ci-dessous).

Le palmarès du 12 juillet 1952 comporte une énigme au sujet des mathématiques. M. Denisau occupe bien le premier poste et M. Sochet le troisième (il occupe également le deuxième poste de Physique et Chimie). Par contre un X... occupe le deuxième poste. Jacques Jarriot explique ce mystère <sup>5</sup> : *En 1951 – 1952, Bareil parti, c'est un nommé Demont qui fut le second prof de maths [...] jusqu'aux vacances de Pâques. Son poste avait dû rester vacant ensuite. Il fut occupé à partir de la rentrée 1952 par M. Le Junter.*

### **Les résultats du baccalauréat.**

24 reçus en 2<sup>e</sup> partie (11 en M.E. , dont 2 filles ; 6 en Sc.Ex. dont 3 filles et 7 en Philo) ; 37 en 1<sup>e</sup> partie dont 17 en Moderne. Il est significatif de voir que 27 élèves ont été reçus au BEPC. Un certain nombre d'entre eux se destinaient sans doute à achever à ce stade leurs études.

### **Le discours de M. Daniel Poirion professeur de lettres de Première.**

Son sujet, *La Chanson*, paraît assez neutre. Il part de la fable de La Fontaine *La Cigale et la Fourmi* pour contester son interprétation « morale » qui veut faire de la fourmi un modèle à suivre. *Autant prendre pour argent comptant la mauvaise raison invoquée par le loup de la fable pour dévorer l'agneau.* Ce qui repose le problème de l'interprétation des fables de La Fontaine et surtout de leur signification morale et politique, mais il ne développe pas ce point.

Il fait donc l'éloge de la chanson en tant qu'art et montre son importance dans notre vie : *la chanson, méprisée par les Philistins de l'art, de la culture et de la vie.* Mais son plaidoyer à ce sujet, brillant et argumenté, n'en reste pas moins traditionnel, s'appuyant sur un historique remontant à Platon et évoquant le rôle joué par le chant dans toutes les formes de la vie, tant sacrées que profanes. De même sa défense de l'art contre l'utilitarisme est de tous les temps.

Cependant l'actualité de la querelle idéologique pointe de temps en temps : *On s'inquiète aujourd'hui de nous voir enseigner dans nos écoles des disciplines apparemment inutiles, latin, grec, fariboles et chansons, au lieu de vendre des recettes pratiques pour gagner sa vie. Mais à quoi bon nous armer pour la vie sans donner un sens, une valeur, un attrait à cette vie ?*

<sup>5</sup> Courrier personnel du 2 mars 2008.

M. Poirion reprend bien ici la question soulevée par son prédécesseur, M. Juhlin qui citait à ce propos *l'expression d'un de nos maîtres les plus respectés de l'Enseignement Secondaire* : « *Nous ne sommes pas en classe pour parler du prix des carottes* ».

Mais d'une manière plus générale M. Poirion s'en prend à l'évolution dangereuse de nos sociétés vers l'utilitarisme et au mal – être ressenti par beaucoup et que la philosophie de l'absurde dénonçait : *Il ne suffit pas de chanter pour vivre. Mais ne laissons pas faire de notre société, une fourmilière d'où soient bannis l'artiste et sa fantaisie [...] À ceux qui nous prêchent le malheur d'exister, chantons la joie de vivre.*

Il faut évidemment mettre en rapport ce dernier point avec la tonalité noire d'une bonne partie de la littérature du moment.

L'intérêt de son discours, c'est ce qui l'actualise, les allusions à quelques grands problèmes qui divisaient la société et surtout les intellectuels : les finalités de l'enseignement, l'évolution de notre société qui s'oriente vers la consommation, le productivisme et l'utilitarisme, et enfin le sens même de la vie et la philosophie de l'absurde.

### **1951-1953 - Daniel Poirion.**

Le même ancien, Jacques Jarriot (voir ci-dessus), évoque également ce professeur de lettres de la classe de Première de l'année 1951-1952, Daniel Poirion, *jeune agrégé, normalien, (qui) effectuait à Nevers ses débuts dans une carrière qui devait le conduire à la Sorbonne et à l'Université Yale, aux États-Unis, où il est décédé le 15 mars 1996 à l'âge de 69 ans.*

Il succédait à M. Juhlin et fit le discours du 12 juillet 1952. Il figure encore sur le palmarès du 27 juin 1953. Son successeur en 1953-54 est M. Descroix selon le palmarès du 30 juin 1954.

Jacques Jarriot <sup>6</sup> quant à lui, est *certain qu'il n'était plus à Nevers en 1952 - 1953 [...] Celui qui l'a remplacé en première pour les lettres se nommait, me semble-t-il, Jourdan et parmi nous, en terminales, figurait un nouveau venu au lycée, qui était son beau-frère (frère de son épouse) et s'appelait, je crois, Gardes. Il était interne en classe de Philosophie ou Sciences-Ex.*

Le palmarès du 27 juin 1953 ne mentionne ni l'un ni l'autre. Mais tous les élèves ne figuraient pas au palmarès et en ce qui concerne le professeur de 1<sup>ère</sup>, Jarriot fait une hypothèse : *Peut-être, mais ce n'est qu'une supposition, Poirion accomplissait-il son service militaire en 1952 - 1953, restant sur le papier, titulaire au lycée de Nevers ? Ce fut mon cas en 1960 - 1961 au lycée d'Abbeville où j'avais exercé, comme titulaire, et que je n'ai pas retrouvé à l'issue des 24 mois de service : au-delà du 18<sup>e</sup> mois, maintenu, j'étais payé par le lycée d'Abbeville, alors que j'exerçais pour le compte de l'armée à Autun, où je suis resté par la suite.*

L'explication de Jarriot est plausible, il y avait ainsi, dans presque tous les lycées, des fonctionnaires, pour ordre, qui figuraient comme titulaires sur les listes du personnel et se trouvaient en réalité soit au service militaire, soit en détachement dans un service rectoral ou ministériel. Leurs remplaçants, non titulaires, ne figuraient pas au palmarès. Il faudrait, pour le vérifier, retrouver le dossier administratif de M. Poirion.

Notons, pour la compréhension de la note de Jarriot, qu'à cette époque, le service militaire officiel avait été porté à dix-huit mois, mais, à cause de la guerre d'Algérie, les appelés étaient « maintenus » plus longtemps (six mois pour Jarriot, dix-huit pour ceux de ma classe d'incorporation). Pendant ce temps, ils touchaient leur traitement civil, s'ils étaient fonctionnaires, à moins que, s'ils étaient officiers de réserve, le traitement

<sup>6</sup> Courrier personnel du 2 mars 2008.

militaire ne soit supérieur. Un certain nombre de réservistes qui avaient fait auparavant leur service normal furent aussi « rappelés » pour un an en Algérie.

En 1953, M. Poirion fut nommé à Dijon, au Lycée Carnot, où il enseignait la classe de *khâgne* puis, à la Toussaint, il fut détaché comme assistant à la Sorbonne, « *J'ai obtenu un strapontin à la Sorbonne* » nous dit-il. Ensuite, nommé professeur à la faculté des lettres de Grenoble, il fut élu à la Sorbonne en 1972.

Selon Jacques Jarriot qui l'avait retrouvé comme professeur à Dijon, puis à Paris, il aimait évoquer son séjour nivernais dont il gardait un excellent souvenir.

*Mes souvenirs sont beaucoup plus précis au sujet de ce fin lettré qu'était Daniel Poirion. Je crois que nous avons été très sensibles à sa manière de nous faire entrer dans la littérature. De manière anecdotique, nous l'observions avec une curiosité amusée lorsque, par exemple, nous le remarquions en ville, revenant de congé, avec un coup de soleil sur le nez, lorsqu'il portait un pantalon « bleu pétrole » un peu trop large ...*

*Outre le souvenir d'un professeur brillant, les internes du "bahut" qui étaient en première en 1951-52 se rappelleront sans doute cette soirée qui nous avait réunis autour de lui, dans la salle de jeux de l'internat du "vieux lycée" et nous avait révélé un homme cordial et chaleureux. La conversation, à bâtons rompus, se prolongeait assez tard lorsque survint le Surveillant général, Monsieur Berger ("Dodo"), pour clore la soirée. « C'est cruel, il n'y a plus de Porto pour Monsieur Berger » constatait D. Poirion. C'est la seule et unique fois où nous avons rencontré ainsi l'un de nos professeurs.*

Car s'il y avait des chahuts organisés, il y avait aussi, (trop rarement ?), des moments de camaraderie entre professeurs et élèves parfois agrémentés d'agapes très conviviales. Au Lycée Jules-Renard, ces réunions amicales entre élèves et professeurs se multiplièrent notamment à travers les clubs mais aussi sous forme de « repas » de classes.

Un autre ancien élève, Gérard Tardivon, retranscrit un article très documenté de Philippe Jean Catinchi sur Daniel Poirion *cet érudit à l'élégance sans faille, modèle d'ouverture et de rigueur critique* et sur son parcours universitaire et sa participation à de grandes œuvres de recherche. *Élu à la Sorbonne en 1972, il y anima un séminaire qui fédéra l'essentiel des jeunes médiévistes, qu'il réunit encore pour de grands projets collectifs, tel le précis de littérature française du Moyen Âge (1983).*

Auteur de nombreux ouvrages sur la littérature du Moyen Âge, notamment l'édition des œuvres complètes de Chrétien de Troyes (1994) *il s'attacha toujours à établir le lien entre création et société, contribuant de manière essentielle à l'histoire des mentalités comme à celle de l'esthétique* <sup>7</sup>.

Nous pouvons à ce sujet préciser le lien entre le colloque de 1983 et l'édition de 1994. C'est en 1988 que les éditions Gallimard (Pléiade) se sont adressées à lui <sup>8</sup> : *notre vision de la littérature médiévale a changé, et la Pléiade veut en tenir compte. Elle s'adresse à Daniel Poirion, qui a quitté la Sorbonne et est alors professeur à Yale University. Il est l'un de nos meilleurs médiévistes, un essayiste brillant, et un intime de Charles d'Orléans (comme Pierre Grimal était un citoyen romain).*

*Il accepte de préparer un plan de publication ambitieux, dont la première esquisse, qui date du 6 mai 1988, est une liste de projets classés par ordre d'« urgence », une sorte de « bibliothèque idéale du Moyen Âge ». Dès 1989, les premiers contrats sont*

<sup>7</sup> Nous pouvons compléter cette documentation par une liste (incomplète) d'œuvres qui jalonnent sa production littéraire soit personnelle soit en collaboration : 1986, *Résurgences, mythe et littérature à l'âge du symbole* (PUF éd.) ; 1987, *Scènes du Graal* (coll. Stock, éd.) ; 1988, *Le Bestiaire* (coll. Lebaud, éd.) ; 1994 *Écriture poétique et composition romanesque* (Paradigme, éd.) ; *Milieus universitaires et mentalité urbaine au Moyen Âge* (PUF, éd.) ; *Chrétien de Troyes, Œuvres complètes* (Pléiade, Gallimard éd.) ; 1995, *L'art de vivre au Moyen Âge* (coll. Lebaud éd.) ; 2000, *Tristan et Iseut* (coll. Folio, Gallimard éd.) ; 2003, *Le Livre du Graal* (avec Philippe Walter, Pléiade, Gallimard éd.) (ces deux dernières éditions sont posthumes).

<sup>8</sup> Référence : *La Lettre de la Pléiade*, N° 10, novembre – décembre 2001.

*signés. Daniel Poirion dirigera lui-même l'édition de Chrétien de Troyes ; il pressent Christiane Marchello-Nizia pour un projet « Tristan et Iseut », Armand Strubel pour un « Roman de Renart ». Et il réfléchit sans désespérer à d'autres volumes [...] En mai 1994, le premier volume sort des presses. Il est consacré à Chrétien de Troyes [...] Dès 1995, paraît « Tristan et Iseut » [...] Ce volume sera le dernier que verra Daniel Poirion. Il disparaît en 1996, prématurément. Mais les livres suivants porteront sa marque.*

Il est aussi intéressant de souligner la vision que proposait Daniel Poirion de cette littérature : *Une conviction anime Daniel Poirion : la littérature médiévale est jeune. Il s'en est expliqué dans un texte de 1983 : « naissance, modernité, jeunesse ! On oublie trop ces caractères de l'époque quand on aborde la lecture et l'étude de nos œuvres. On les imagine vieilles, poussiéreuses, fatiguées parce qu'elles sont les plus anciennes de nos bibliothèques, alors qu'elles eurent l'audace, la vigueur et l'enthousiasme des nouvelles entreprises. » Comment dès lors, favoriser « les noces du lecteur moderne et de l'écriture médiévale » — une écriture qui, pour le lecteur non spécialiste, a parfois l'opacité d'une langue inconnue ?.* Daniel Poirion qui a conscience de ce problème fixe les règles pour produire un texte « second » qui soit à la fois un objet littéraire et une récréation respectueuse du texte « premier ». Cette technique est mise au point au cours de réunions avec ses collaborateurs, réunions où en général, la morosité ne règne pas.

La vie du Lycée et son histoire sont également faites par le passage plus ou moins rapide de très nombreux professeurs parfois très brillants, qui laissent une trace, comme Daniel Poirion, sur une ou plusieurs générations d'élèves.

### **Frédéric a disparu.**

Au Musée, les collections avaient été rangées dans des réserves, afin de libérer des classes pour le lycée. Mais le buste en bronze de Frédéric Blandin était resté en place au pied de l'escalier d'honneur. C'était une œuvre magistrale du sculpteur berrichon, Jean Baffier (1851-1920). Les potaches lui firent subir maintes avanies, le couvrant de couleurs diverses. Mais, nettoyé et re-nettoyé, il était toujours là.

Pierre Vaudiau (1959) rappelle la plus importante de ses mésaventures <sup>9</sup>. *Un certain matin d'hiver, stupeur !!! Le buste de Frédéric n'était plus là, au bas de l'escalier [...] Frédéric avait fait une fugue ! La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre, c'était drôle [...] Mais pas pour tout le monde. Les jours suivants, les autorités avaient l'air soucieux, tendaient l'oreille pour surprendre les conversations, on les vit même s'entretenir avec des personnages en képis.*

Rappelons que la famille Blandin, dont l'aïeul, Frédéric, avait fait don de cette maison à la Ville pour en faire un Musée, avait vu d'un très mauvais œil, sa réquisition à l'usage du Lycée et ne cessait de harceler la Municipalité pour que cette solution « provisoire » cesse le plus vite possible, menaçant même de résilier la donation. Elle protestait sans cesse également contre les dégradations causées par les élèves dans le bâtiment. La disparition de la statue de Frédéric Blandin mettait le comble à son exaspération. D'où les ennuis de l'administration lycéenne qui, n'ayant pu retrouver rapidement ce buste, qui pesait d'ailleurs une bonne centaine de kilos, avait porté plainte pour vol.

*Frédéric ne revenait pas, mais c'était un fameux sujet de discussion, nous parlions de « Fredo » dans la cour et parfois d'autant plus fort que surveillants généraux ou censeur étaient proches. Cependant l'enquête piétinait ! Mais Fredo retomba dans l'oubli et nous nous faisons à l'idée de ne plus le revoir.*

<sup>9</sup> BL Amicale 4/81.



## Année 1952 – 1953.

### **Les problèmes de la rentrée.**

Les souvenirs des anciens élèves ont permis d'évoquer d'une façon parfois pittoresque la vie du Lycée, partagée entre le Musée et les dortoirs du vieux bahut.

Les procès-verbaux du Conseil Intérieur permettent de comprendre les raisons des difficultés diverses qui devenaient de plus en plus insurmontables d'année en année.

Le Conseil Intérieur du 22 octobre 1952, auquel les représentants des élèves n'avaient pas été convoqués, on ne sait pourquoi, constate d'abord un accroissement total de l'effectif qui est passé de 492 élèves au 15 novembre 1951 à 579 au 22 octobre 1952.

Il avait fallu créer un 7<sup>e</sup> classe primaire (arrêté sera daté du 23 octobre). Par contre l'effectif des 2 classes de 6<sup>e</sup> continuait à baisser (40 au lieu de 42) malgré l'accroissement des candidats (49). Il faut rappeler que l'entrée en 6<sup>e</sup> faisait l'objet d'un examen assez sévère puisque 9 candidats sur 49 (soit près de 20%) avaient été refusés.

Le Proviseur espérait une amélioration de cette situation, il y avait en effet 45 élèves en 7<sup>e</sup>. Ceci prouve que la quasi totalité des élèves de 6<sup>e</sup> venaient des classes de 7<sup>e</sup> du Lycée. L'apport extérieur était presque nul. Ce fait expliquera l'attachement des Nivernais au Petit Lycée, considéré comme une école de la réussite scolaire, et leur opposition violente à sa suppression.

Il y avait 108 internes (19 % de l'effectif total) contre 86 l'année précédente, ce qui justifie bien la prise de position de M. Grousset en faveur de l'internat, en 1945. On avait dû installer un dortoir provisoire (et non surveillé) de 12 élèves, au Cercle c'est-à-dire dans une partie de la salle destinée à servir de « foyer récréatif ». Comme on le verra plus loin, on s'était contenté de séparer par des rideaux la partie de la salle où se situaient les 12 lits.

Il y avait aussi 81 demi-pensionnaires (contre 75 en 1951) et 35 externes surveillés (contre 29).

Cette situation entraîne des problèmes divers. En plus de celui de la responsabilité administrative pour le 4<sup>e</sup> dortoir non surveillé au Cercle, il y avait celui, plus général, de la surveillance des élèves.

Le Conseil Intérieur demandait aussi 750 000 francs de crédits supplémentaires pour l'achat et l'équipement de 20 lits et celui de 5 tables et 40 chaises pour la Salle à manger.

Nous sommes à une époque où l'automobile n'a pas encore tout envahi. Plusieurs professeurs se déplacent à vélo et ils réclament la construction d'un garage à vélos au Musée. Nous avons vu et nous verrons de nouveau que ces engins faisaient parfois l'objet de farces des élèves, il était normal que leurs propriétaires tiennent à les retrouver en bon état après leurs cours.

Dans les vieux bâtiments de la rue Mirangron, il n'y a pas de WC ni de lavabos à l'intérieur. Une solution semble possible « *si la classe de 7<sup>e</sup> du Collège de Jeunes Filles peut trouver abri dans le bâtiment principal du Collège* ». Comme on le voit, on ne peut trouver place pour le moindre aménagement, qu'en délogeant les uns pour loger les autres.

Le Conseil Intérieur prend acte de la remise en état de la cour du Petit Lycée qui portait jusque là, huit ans après, les trace du bombardement de 1944. À Nevers, il ne faut être trop pressé !

On s'inquiète déjà de la prochaine rentrée qui risque d'être encore plus difficile et le Conseil Intérieur du 26 novembre 1952, demande à la Ville la rénovation des combles au-dessus du Cercle, *pour utiliser ces locaux l'an prochain.*

### **Les activités para - scolaires.**

Malgré toutes ces difficultés, le Lycée tâchait de développer toutes sortes d'activités.

Les procès verbaux du Conseil Intérieur témoignent des principales. Plusieurs élèves ont concouru pour les bourses Zellidja. 54 ont participé à une série de séances de Secourisme. Un piano a été installé à l'Internat à l'usage des internes.

En janvier, on s'occupe de la préparation d'une fête prévue pour le 8 mars 1953.

En fin d'année, M. Paquet (professeur de Sciences Naturelles) a fait une excursion géologique. M. Jourdan s'est chargé d'une matinée théâtrale. Il y a eu une Fête Sportive et une excursion de l'internat à Fontainebleau.

Il est aussi question de la création d'une section L.M.O.M., mais ce qui se cache derrière ce sigle reste inconnu à moins qu'un ancien ne puisse nous éclairer.

#### *Le basket – ball au lycée.*

*On faisait aussi beaucoup de sport au Lycée malgré le manque d'installations sportives et la rusticité des terrains extérieurs. Denis Douëllou <sup>10</sup> évoque les exploits de l'équipe de basket.*

*Le prof de gym (en 1952 – 1953 les professeurs d'Éducation physique étaient MM. Borruel qui s'occupait du hand et Darennes qui s'occupait du basket et du foot) a d'abord observé ses élèves avec attention puis s'est renseigné sur le comportement de certains d'entre eux. Son choix s'est porté sur le basket-ball. Il a constitué une équipe performante en réunissant des gabarits assortis et habités de personnalités complémentaires. Je suis un des ailiers. Ma pratique du basket-ball est bientôt ponctuée de séances d'entraînement parfois très dures, de matchs et de déplacements dominicaux.*

*L'apogée se situe durant la saison sportive de 1953 où l'équipe devient la fierté du bahut en remportant les championnats d'Académie.*

*Un ami de classe : Lucien Bousterjak.*

*Parmi tous les élèves qui fréquentent le lycée, parfois l'un d'entre eux prend une dimension particulière pour un de ses camarades. Naît alors une amitié qui peut durer parfois toute la vie ou seulement un an ou deux. Mais son souvenir demeure toujours présent dans la mémoire comme un moment exceptionnel. Ainsi en témoigne Denis Douëllou <sup>11</sup> :*

*Lucien Bousterjak, <sup>12</sup> l'un d'entre eux, m'est particulièrement cher. Il vit seul avec sa mère, rue de la Chaussade à Nevers. D'origine russe, il a le goût du jeu d'échecs. Nous faisons des parties interminables, mais passionnantes, autant pour l'un que pour l'autre. Scout, Lucien fait également partie de la troupe du Banlay. Il a un problème d'obésité hormonale. Mais, combattant émérite, rompu à toutes les sortes de bagarre, il ne renonce jamais. Capable d'une sublime absurdité dans les situations de crises, il va jusqu'à l'annihilation physique de l'adversaire sans se soucier des conséquences. Il*

<sup>10</sup> Op. cit.

<sup>11</sup> Op. cit.

<sup>12</sup> Il s'agit de Lucien BOUSTERJAK nommé deux fois sur le palmarès de 1953 en 4<sup>e</sup> moderne avec un accessit en composition française et un autre en dessin. Il ne figure pas sur le palmarès de 1954 en 3<sup>e</sup> moderne.



*inspire une peur respectueuse à cause de ce comportement et personne n'ose se moquer de lui. Sa mère lui a acheté un des premiers scooters Vespa pour l'aider dans ses déplacements parce qu'il est vraiment gros. De posséder un tel engin, Lucien en a gagné un immense prestige auprès des garçons et des filles. Nous sommes restés en amitié pendant deux ans, temps au bout duquel, ils sont partis, lui et sa mère, s'installer en Australie sans que j'en connaisse la raison. Pas de nouvelles depuis...*

Outre ce témoignage sur une amitié de bahut, cette anecdote attire notre attention sur la variété, bien plus grande qu'on ne l'imagine habituellement, de l'origine, des conditions sociales et de la destinée des enfants qui fréquentaient le Lycée. C'est aussi un témoignage sur une réalité bien nivernaise : les scooters Vespa, fabriqués à Fourchambault et qui eurent un immense succès commercial. Leur fabrication abandonnée pendant plusieurs années a été reprise dernièrement, mais ils sont maintenant fabriqués en Italie.

### **Promesses d'avenir.**

On apprend en novembre 1952, que les Bâtiments de France ont approuvé le plan de masse du Nouveau Lycée et que les travaux devraient commencer en 1953. Mais il faut attendre juin 1953 pour que les avant – projets soient adoptés. Cette nouvelle est accueillie avec joie, mais le projet sera abandonné (voir chapitre de la construction du Lycée Jules-Renard).

### **Les résultats du Baccalauréat.**

Si les effectifs totaux du Lycée s'accroissaient, ceci ne se faisait guère sentir au niveau des classes d'examen. 10 reçus en M.E., 16 en Sc.Ex. mais grâce à l'apport de 7 filles et 10 en Philo (soit un total de 36). Et seulement 28 en 1<sup>e</sup> partie dont 13 en Moderne. L'affaire Misrahi que nous étudions ci-dessous montre en particulier que le recrutement des filles ne se faisait pas seulement à partir du Collège de Jeunes Filles, mais aussi des Établissements libres (Fénelon). Pour une ville comme Nevers, le nombre des bacheliers, 36 par an, était vraiment faible. Il faut préciser que, à l'échelle nationale, on considère que les garçons reçus au baccalauréat chaque année ne représentaient guère que 6 % de leur classe d'âge jusqu'en 1945, (3 % pour les filles). Ce résultat s'était un peu amélioré depuis, mais à Nevers la montée de la scolarisation dans le second cycle se faisait attendre.

La faiblesse relative du nombre de bachelières, s'explique d'une part par l'absence d'un nombre suffisant de Lycées féminins, les Collèges municipaux, comme celui de Nevers (qui avait un bon niveau), étaient moins attractifs que les Lycées. D'autre part, faute d'effectifs suffisants, ces Collèges (ainsi que les établissements privés féminins) n'avaient souvent ni classe de Mathématiques, ni classe de Sciences-Expérimentales. Les filles qui désiraient suivre ces filières devaient aller dans les Lycées de garçons, à la grande terreur de leurs parents qui souvent s'opposaient à cette « fréquentation ». Sans parler de leurs idées toutes faites, conservatrices, voire rétrogrades, sur les formations et les métiers qui « convenaient » aux femmes. Une de nos collègues se vit ainsi interdire par ses parents de poursuivre ses études au Lycée par peur des « garçons ». Elle parvint tout de même à entrer à l'École normale d'Institutrices, mais regrette toujours de n'avoir pu passer le bac Mathématiques pour faire des études supérieures de Sciences.

Pour les élèves du Lycée, cette situation, qui leur offrait l'avantage de pouvoir, en Math-Élem. ou en Sciences-Ex. , côtoyer d'un peu plus près des jeunes filles, leur donnait peut-être un sentiment de supériorité, comme le rapporte ironiquement, dans

ses souvenirs, Raymond Humann : *Pour ces deux dernières options, nous recevions des filles sélectionnées, venues du lycée de filles qui n'ouvraient pas ces séries sûrement considérées comme inaccessibles au cerveau féminin !*. Nota-Bene : à cette époque il n'y avait pas de Lycée de filles à Nevers mais un Collège municipal et des établissements privés comme Fénelon.

### ***Le discours de Distribution des prix de M. Jean Boichard.***

Pour la première fois, cette cérémonie a eu lieu le 27 juin. Comme nous l'avons expliqué plus haut, la fin de l'année scolaire qui se trouvait fixée aux alentours de la fin Août jusqu'au début du XIXe siècle, a progressivement reculé, d'abord à la fin juillet, puis au 14 juillet. À partir de 1953, elle a donc lieu fin juin. Quelques années plus tard, par un mouvement compensatoire, le début de l'année scolaire qui, sous l'Ancien Régime, se trouvait aux alentours de la Toussaint a lui aussi régressé d'abord au début octobre, puis plus récemment au début Septembre.

Curieusement, sur l'exemplaire du palmarès de 1953, retrouvé par nous, le nom du professeur ne figure pas, mais il est facile de deviner par le contenu du discours qu'il s'agissait du nouveau professeur d'Histoire et Géographie, M. Boichard qui avait remplacé en octobre 1952, M. Gruter. M. Boichard était un très brillant professeur et une personnalité qui a marqué profondément, aussi bien ses élèves que ses collègues.

Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, aussi bien sur la région nivernaise que sur le Jura et la Franche - Comté qui était sa région d'origine. Après son passage à Nevers, il est retourné à Besançon où il a enseigné au Lycée puis à l'Université. Parmi ses publications il faut signaler sa thèse de doctorat d'état soutenue en 1976 sur *L'élevage bovin, ses structures et ses produits en Franche-Comté* (PU de FC) et son autre thèse *La Vie rurale entre Loire et Allier* parue en 1972. Il avait également étudié *Durnes, Un village des plateaux du Jura* paru en 1955 dans la Revue de Géographie de Lyon. Il avait fait paraître un *Guide de Besançon* et dirigé plusieurs ouvrages collectifs notamment *Le Jura, de la Montagne à l'Homme* (1986) et co - écrit de nombreux manuels scolaires.

Il s'était engagé activement dans la vie citoyenne, à Nevers même, à une époque dominée par la guerre d'Algérie, et dans la lutte syndicale avec le SNES. À Besançon, il s'était engagé dans la vie municipale et a été premier adjoint pendant 15 ans. Il est décédé en 1992, et le Conseil Municipal de Besançon lui a rendu hommage (28 septembre 1992) et décidé de donner son nom à une école. Un hommage public lui a été rendu le 4 novembre 1992 au cours duquel un ami nivernais a rappelé son passage à Nevers et deux de ses collègues de l'Université, Jean-Claude Vibert et Pierre Gresser ont rappelé son œuvre universitaire.

Son discours s'inscrit nettement dans un combat idéologique concernant la Géographie. Il faut rappeler que l'après - guerre a vu la remise en question de la plupart des disciplines tant dans leurs finalités que dans leurs méthodes. La recherche scientifique a balayé tous les domaines, et obligé les enseignants à remettre en question leurs propres connaissances et le contenu aussi bien que la forme de leur enseignement. Cela n'a pas été facile et des querelles parfois violentes ont opposé à l'intérieur même du Lycée de Nevers, ceux qui voulaient conserver intact ce qu'ils avaient appris, et ceux qui voulaient introduire des conceptions nouvelles voire renouveler complètement leur discipline. On aura l'occasion plus loin, de parler du combat farouche pour introduire les Mathématiques Modernes ou la Linguistique et les Nouvelles Critiques.

Il en était de même pour la Géographie et l'Histoire, où la nouvelle école scientifique s'opposait à la géographie descriptive et à l'histoire événementielle. Jean Boichard lançait publiquement ce combat en 1953 et jusque dans les années 70, des

empoignades épiques opposaient encore dans la salle des professeurs, les anciens et les modernes.

Boichard commence, bien - entendu, par une critique de la Géographie telle qu'elle était conçue et enseignée traditionnellement. Mais *mutatis mutandis* cette critique peut s'appliquer à toutes les disciplines.

Il part d'une « idée bateau » fort répandue, à savoir que le Français ignore la géographie et les bons gens raillent nos écoliers en citant toujours comme exemple la liste des *préfectures de nos départements [...] ils ignorent totalement l'impressionnante liste administrative que leurs grands-pères connaissent encore, pour l'avoir consciencieusement enregistrée autrefois.*

M. Boichard ironise à ce sujet : *Si notre discipline n'était qu'un ensemble de connaissances livresques et descriptives [...] je crois que ce serait une mesure de salubrité scolaire et d'intérêt général de rayer la géographie des programmes.* Il qualifie ce « savoir » d'*érudition indigeste pour jeux radiophoniques à succès.*

On voit bien que cette critique serait tout aussi valable pour l'enseignement de l'histoire, où le savoir était considéré comme une accumulation de dates, de successions de princes, voire de généalogies, mais n'en était-il pas de même dans presque toutes les disciplines, où l'on apprenait par cœur, des quantités de détails fastidieux et sans intérêt pour la compréhension de la réalité du monde, à l'aune desquels on jugeait la « culture » de l'élève.

Et M. Boichard donne tout de suite le principe même des conceptions modernes de l'enseignement, valable en fait pour tous : *À l'érudition indigeste [...] nous préférons la logique de la démonstration, et si nous délaissions la nomenclature, c'est pour donner le premier rang au raisonnement.*

Cette prise de position moderniste est très importante, car, comme nous l'avons signalé plus haut, c'est le même combat qui se menait ou allait commencer partout. En prenant nettement cette position, Boichard encourageait tous ses collègues à aller dans ce sens et à remettre en question les vieilles conceptions. Il faut dire qu'à l'intérieur même des organisations professionnelles disciplinaires, mais aussi syndicales, ce débat de fond se déroulait et parfois même sous-tendait d'autres débats plus corporatistes voire idéologiques.

En ce qui concerne la géographie qui est le sujet précis de son discours, M. Boichard montre d'abord l'évolution de la recherche scientifique en géographie physique où elle est la plus évidente.

Il souligne trois étapes, d'abord au XIXe siècle avec Élie de Beaumont <sup>13</sup> et sa morphologie structurale. Par la suite cette morphologie *a montré son insuffisance et suscité d'elle-même l'étude minutieuse de l'érosion et de ses effets.* La deuxième étape est marquée selon Boichard par *l'Américain Davis* <sup>14</sup> *qui lui a communiqué une méthode fausement scientifique. Au lieu de partir de l'étude objective des faits et d'en tirer des conclusions générales, Davis construit une série de schémas évolutifs et il s'attaque*

<sup>13</sup> Élie de Beaumont (1798 – 1874) géologue, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, ingénieur des Mines, professeur de géologie à l'École des Mines, puis au Collège de France. A consacré une grande partie de sa vie à dresser la carte géologique de France. Il a montré pour la première fois que les mouvements brusques de formation des chaînes de montagnes ont perturbé les modifications lentes des dépôts sédimentaires et ont renouvelé périodiquement la population animale et végétale de chaque contrée. Il a détruit l'idée que toutes les chaînes de montagnes s'étaient formées en même temps.

<sup>14</sup> Davis William Morris (1850 – 1934). Diplômé en ingénierie de l'université Harvard, William Morris Davis passe trois ans en Argentine, comme météorologiste de l'observatoire national de Cordoba. Il retourne alors à Harvard pour y approfondir ses connaissances en géologie avant d'y être nommé professeur en 1878. C'est d'ailleurs dans les murs de cette université que le fondateur de l'association des géographes américains (1904) fera toute sa carrière, jusqu'à sa retraite en 1912 C'est dans les années 1870 que Davis commence l'étude du relief terrestre. En 1889, *Les rivières et vallées de Pennsylvanie* marque la fondation de la géomorphologie davisienne, contribution la plus importante du géologue américain. Selon la théorie de Davis, chaque formation géologique subit des développements cycliques qui la font passer par des stades de jeunesse, de maturité et de vieillesse. Les cycles d'érosion qui s'enchaînent aboutissent à une surface pratiquement plane, la pénéplaine, et ce quel que soit le relief initial. Père d'une nouvelle science de la terre, Davis est l'auteur de près de 500 ouvrages dont *Météorologie élémentaire* (1894), qui servira pour l'enseignement pendant plus de 30 ans, *Géographie physique* (1898) et *Essais géographiques* (1909).

ensuite à la nature pour retrouver sur le terrain, les connaissances déjà formulées à priori. À cause de lui la recherche s'est attardée cinquante ans sur cette méthode.

La troisième étape est marquée par la recherche française fondée par *une véritable investigation scientifique* sur le terrain. *Les mesures précises, les formules mathématiques et les lois de la physique se sont imposées.* Ainsi que le recours au travail en laboratoire.

L'historique de l'évolution de cette science se retrouverait de la même manière dans tous les autres domaines, et ce souci de rigueur scientifique et de recours au langage de la mathématique et de la physique s'est développée jusque dans les sciences humaines.

M. Boichard montre le même développement aussi bien *dans l'étude du climat et des sols* qu'en géographie humaine comme par exemple *l'étude de la population* ou celle de la production en *géographie économique*.

La première conclusion qu'il en tire est d'abord à l'usage de ses collègues : *les géographes se doivent de se former aux vraies méthodes de la science.* S'ils se contentent de continuer à n'enseigner qu'une géographie descriptive, leur discipline restera déconsidérée : *Telle fut longtemps l'attitude des géographes et ceci a suffi pour que l'élève fort en géographie s'inscrive au bas de la hiérarchie, après le fort en thème.*

Il montre a contrario *l'utilité pratique de la Géographie scientifique*, dans le monde moderne. Il avait cité déjà le rôle des géographes dans la préparation du Débarquement de Normandie, ou dans la transformation de l'agriculture anglaise pendant la guerre, avec l'aide du géographe Dudley Stamp, Il cite également leur rôle dans toutes les opérations de planification économique ou d'organisation sociale.

Il s'agit bien d'un plaidoyer pour la reconnaissance de l'importance et de l'utilité de la Géographie, mais aussi d'une remise en cause de la conception traditionnelle de cette discipline, où il s'oppose aussi bien à l'opinion générale qu'aux habitudes professionnelles de beaucoup de ses collègues. Il aurait été intéressant de savoir comment ceux-ci ont accueilli ce discours et si les professeurs des autres disciplines ont tiré, en ce qui les concernait, des leçons parallèles sur leur propre enseignement.

### **1953 Jacques Jarriot.**

Jacques Jarriot, entré au Lycée en 6<sup>e</sup> en 1946, a d'excellents résultats. Chaque année, sauf en 4<sup>e</sup> et en math-élem, il obtient le prix d'excellence et accumule les nominations dans toutes les disciplines. Reçu au Bac, 1<sup>e</sup> partie, série C (mention AB) en 1952 et au Bac mathématiques, en 1953, il fit ensuite, un parcours traditionnel d'enseignant, et finit sa carrière au Lycée Foch de Rodez de 1965 à 1996.

Ses souvenirs du Lycée de Nevers ont fourni beaucoup de renseignements sur la vie de celui-ci pendant la période Musée. La précision de ses observations s'explique par l'importance qu'eurent pour lui ses années lycéennes : *tant celles-ci m'ont marqué* comme il l'affirme lui-même<sup>15</sup>. *J'avais une sorte de faim d'école car ma scolarité en primaire s'est bornée à deux trimestres de CE2 à Neuvy-sur-Loire en 1943-44, précédées d'une année de CE1 tronquée à Nevers (l'École du Château en 1942-43). À Menou, en 1944-45-46, je ne fréquentais pas d'école malgré le désir que j'en avais. La guerre [...] et ses suites (son père avait été tué en juin 1940). L'entrée en 6<sup>e</sup> fut pour moi quelque chose d'extraordinaire. Et j'ai été le premier bachelier de toute ma famille.*

Pendant son année de 6<sup>e</sup> sa mère, veuve de guerre était restée à Menou, mais l'année suivante elle vint habiter Nevers pour son travail, *mais ne trouve pas d'autre logement que deux pièces mansardées, exiguës et sans confort — il n'y a pas même*

<sup>15</sup> Lettre du 21 février 2005.

*l'eau courante — rue St Trohé — adapté à ses moyens. De plus je bénéficie d'une bourse complète.*

Nous avons déjà cité ce passage à propos des difficultés matérielles de la vie à Nevers à cette époque. Comme beaucoup d'enfants de familles modestes, il a donc tout intérêt à rester pensionnaire et comme nous l'avons dit, ces pensionnaires étaient souvent parmi les meilleurs élèves. Le régime de l'internat, à la discipline sévère (malgré les chahuts), les forçait à travailler beaucoup plus que les externes.

Il achève donc ses études au lycée en 1953 avec M. Misrahi, comme professeur de philosophie (il a remplacé M. Bonnot dit « le Zèphe » lequel reviendra l'année suivante).

Malgré son bac Math-Élem, il entre en khâgne, au lycée Carnot, à Dijon <sup>16</sup>. Il entre à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud en 1955, passe le CAPES puis l'agrégation d'Histoire. Il enseigne successivement à Abbeville, Autun, Rodez, où il prend sa retraite comme professeur honoraire.

*Entre temps un doctorat d'histoire (thèse d'histoire nivernaise soutenue à Dijon) mais j'ai choisi de rester à Rodez pour des raisons familiales, refusant plusieurs opportunités de carrière.*

Son parcours est, lui aussi, caractéristique des années de la guerre d'une part, et du rôle que jouait le lycée pour la promotion sociale des familles d'autre part. Pour beaucoup d'enfants de notre génération, aller au lycée n'était pas une obligation pesante, mais la satisfaction d'un désir, de connaissances et aussi d'élévation à tous les points de vue.

Jacques Jarriot a produit de nombreuses études parmi lesquelles nous citerons :

*Les paroisses nivernaises de La Charité, in Annales de démographie historique - n° 12 - 1974 (8-JO-17859) ...*

*Menou a fait l'objet de plusieurs publications de Jacques Jarriot, qui sont malheureusement quasiment introuvables, parmi lesquelles on peut citer :*

*Une famille de ""bons ménagers"" : la branche nivernaise des Menouy de Charnizay aux XVIIème et XVIIIème siècles*

*La Terre de Menou..., thèse de 3<sup>e</sup> Cycle, Université de Dijon, 1981, 3 tomes, 255-102 p. (inédate)*

*Il a aussi consacré plusieurs articles aux questions d'enseignement en Aveyron parmi lesquels :*

*L'École et l'instituteur aveyronnais au temps de Jules Ferry.*

*50 ans de solidarité MGEN en Aveyron. MGEN – 1997.*

*Les congrégations et l'école dans l'Aveyron au XIXème siècle.*

## **Année 1953 – 1954.**

### **Problèmes de rentrée.**

La rentrée a été difficile. Les effectifs ont encore augmenté. Lors de la séance du Conseil Intérieur du 4 novembre 1953, sur un total de 650 élèves il y avait 122 pensionnaires ; 92 demi - pensionnaires ; 60 externes surveillés et 372 externes simples. L'afflux d'élèves est significatif en classe de 6<sup>e</sup> avec 70 élèves répartis en deux sections. Mais le Proviseur se félicite que malgré cela, les professeurs aient *un peu*

<sup>16</sup> La khâgne est en effet une préparation littéraire. Mais comme nous l'avons expliqué plus haut, la spécialisation pour le bacc. ne se faisait vraiment qu'en terminale. Un certain nombre d'élèves pouvaient ainsi se permettre de passer le bacc Philo. en juillet et le bacc. Math-Élem en septembre ou vice-versa (on ne repassait que les épreuves complémentaires ou celles qui avaient un coefficient différent). De toutes manières, la spécialisation du Bacc n'interdisait aucune carrière, littéraire ou scientifique.

*partout des classes « normales ».* Notons au passage que c'est sur cet effectif que sera évalué la capacité du futur Lycée soit 700 élèves.

Par contre, le personnel n'était pas au complet à la rentrée. Jusqu'au 17 octobre, il manquait 7 professeurs ou adjoints d'enseignement. Au 4 novembre il en manquait encore 3.

Cette situation continuera à empirer, le Ministère n'ayant pas prévu l'afflux des enfants du baby-boom vers les Lycées, comme le montre le dimensionnement prévu du futur lycée de Nevers, et le recrutement de nouveaux professeurs agrégés continuant à être soumis à un *numerus clausus* trop faible. On tâchera d'y remédier en créant une catégorie nouvelle : les *Certifiés*, qui faisaient un service identique à celui des agrégés, avec deux heures hebdomadaires de plus et évidemment un salaire moindre. Mais on verra très vite que ce sera encore insuffisant pour couvrir les besoins.

Sur le Palmarès du 30 juin 1954 le personnel semble au complet. Mais le Proviseur avait dû jongler pour assurer les cours des classes de la 9<sup>e</sup> à la 5<sup>e</sup> comme on le voit bien avec la liste de leurs professeurs. Avec, au total, 51 fonctionnaires dont 31 enseignants (mais seulement 19 pour les classes secondaires) le Lycée de Nevers gardait une dimension d'« avant-guerre ». Comme pour les élèves, l'effectif du personnel va « exploser » au cours des dix années suivantes. Voici la liste du personnel du Lycée en 1953 – 1954.

Administration : Demuth, Proviseur ; Bénard, Censeur ; Allardi, Intendant.

Aumônier : Abbé Courteix

Enseignement :

Maths : Denisau ; Le Junter ; Sochet.

Physique : Moncharmont ; Sochet.

Sc. Nat. : Paquet.

Philo. : Bonnot.

Hist-Géo. : Boichard ; Braque ; Véber.

All. : Zeyl ; Bouchard.

Angl. : Kreiss ; Michel - Bourrin.

Lettres : Descroix (1<sup>e</sup>) ; Besançon (2<sup>e</sup>) ; Perrot (3<sup>e</sup>) ; Gama (4<sup>e</sup>) ; Ennuyer et Coppens (5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>).

Classes primaires : Rozan (7<sup>e</sup>) ; Bourgeot (7<sup>e</sup> 2 et 8<sup>e</sup> 2) ; Coignet (8<sup>e</sup> 1 et 9<sup>e</sup> 2) ; Colmiche (9<sup>e</sup> 1) ; Mme Ducaffy (10<sup>e</sup>) ; Mme Delga (11<sup>e</sup>) ; Mme Janey (enfantines).

Arts : Martin (Dessin d'imitation) ; Borruel et Darennes (Éd. Phys.) ; Mlle Lagrue et Mme Martin (Chant).

Services généraux et de surveillance.

Nou (Surveillant général) ; Albinet (sous-intendant) ; Havoué, Cocadier et Montagnon (Adjoints d'enseignement) ; Harris (professeur adjoint) ; Mlle Ducrot (Sténo-dactylo.) ; Vigneron (Auxiliaire d'intendance) ; Petit, Roy Marcel, Roy Michel et Trace (Maîtres d'internat) ; Chauvirey (Surveillant d'internat) ; Girand (Surveillant d'externat).

Service de santé : Dr. Boy (Contrôle médical) et Dr Galmier (Médecin d'Internat).

Il y avait en outre 12 fonctionnaires honoraires du Lycée (c'est-à-dire qu'ayant pris leur retraite au Lycée, ils continuaient à faire partie virtuellement du personnel. Il est arrivé en cas de crise qu'ils soient rappelés dans leurs fonctions (guerre et mobilisation ou pénurie grave de personnel, nous avons connu un exemple de ce genre en 1945, et nous-même avons été rappelé pour surveiller des examens trois ans après notre mise à la retraite). : Grousset (Proviseur) ; Jamain (Censeur) ; Carrouée (Intendant) ; Mlle Gallet, Mlle Clémencet, Lesne, Girard, Pannetier, Denti, Mme Girard, Méry (Professeurs) ; Fleury (Adjoint d'enseignement).

### **Problèmes de locaux.**

Les locaux deviennent de plus en plus insuffisants. On a décidé d'aménager à la hâte un nouveau dortoir sous les combles, côté rue Mirangron ainsi que deux salles de classe pour les élèves du primaire, mais il subsiste des problèmes de chauffage et d'éclairage. Un mois après, le 5 décembre, le Proviseur *espère que le nouveau dortoir aménagé par la Municipalité pourra être prêt pour la rentrée de janvier*. Les travaux ne vont pas très vite !

Le manque de locaux rejaillit sur le plan pédagogique. Le 5 décembre, le Conseil Intérieur étudie une demande des pensionnaires de Terminales qui voudraient une salle en *étude libre* de 17 h à 19 h. Il y aurait accord sur le principe, mais leur demande est refusée pour des raisons matérielles d'éclairage, chauffage et balayage.

Le 5 décembre encore, M. Braque représentant des professeurs au Conseil Intérieur, intervient pour demander que les Beaux-Arts autorisent l'utilisation des salles non occupées du Musée, où la place manque de plus en plus. (il restait quelques salles non utilisées par le lycée et où avaient été entassées les collections).

### **Un usage pédagogique non prévu du dortoir sous les combles.**

Ce fameux dortoir aménagé par la municipalité sous les combles est lié à un souvenir fort pittoresque des élèves qu'il hébergeait. Un témoignage déjà cité dans un chapitre précédent montre que le même phénomène concernait aussi le dortoir situé à l'étage inférieur d'où la vue était seulement moins « plongeante ». (voir année 1948-1949).

Du côté de la rue Mirangron, se trouvait le vestiaire avec une petite fenêtre donnant sur la rue. Certaines nuits, les potaches, alertés par une sentinelle, quittaient leurs lits douillots pour se glisser jusqu'au vestiaire. En passant devant la cabine du Maître d'internat, une estrade entourée de rideaux, il fallait ramper et ne pas faire de bruit. On s'agglutinait à la fenêtre. De l'autre côté de la rue, les locataires se croyant sans vis-à-vis, ouvraient, surtout en été, leurs fenêtres toutes grandes sur leur intimité. Nos potaches faisaient ainsi leur éducation sexuelle et familiale. Mais certains regrettaient qu'aux moments les plus instructifs, leurs éducateurs inconscients éprouvassent le besoin d'éteindre leurs lumières. Frustration. Il semble bien que les potaches du dortoir en dessous faisaient de même.

### **Un jeu de récréation assez brutal.**

*Les potaches se défoulent pendant les récréations et leurs jeux sont souvent violents. On les laissait faire dans la mesure où cette violence ne dépassait pas certaines bornes. Denis Douëllou <sup>17</sup> (qui apparemment aimait bien la bagarre) raconte une sorte de rugby sans règle qui se pratiquait entre 16 et 17 heures.*

*Pendant la récréation de 16 heures qui suit la fin des cours du jour, nous pratiquons en après - goûter, un jeu un peu bizarre et quelque peu [...] rugueux.*

*Deux camps, avec leurs buts, signalés chacun par deux bérets écartés et lestés de chaussures. Les joueurs sont tirés à tour de rôle par deux « capitaines » pour former deux équipes à l'effectif indéterminé : tous ceux présents dans la cour sont susceptibles de participer.*

---

<sup>17</sup> Op. cit.

*La balle, en caoutchouc durci, est de la taille d'un cochonnet de pétanque. Le terrain : toute la cour, murs et escaliers compris ; avec droit de poursuite à l'intérieur des locaux, le cas échéant. Pour marquer un point, il faut envoyer la balle entre les buts adverses, en principe avec les pieds, mais en fait n'importe comment, aucun comportement n'étant a priori défendu.*

*Des bagarres éclatent souvent. Le cercle se fait alors autour des deux protagonistes. Le combat se déroule selon les règles de la boxe naturelle : poings contre visage et thorax. Le coup de boule se pratique peu et seuls, quelques rares initiés cultivent les arts martiaux. Sans aucune forfanterie, je reconnais avoir vécu souvent ce type de situation et m'en être toujours sorti à mon avantage, sauf la fois dernière.*

*En lutte d'honneur contre un externe, mon adversaire ne se comporte pas comme d'habitude. Il esquive les coups directs et profite des déséquilibres pour taper sans forcer, sur les bras et sur les cuisses, privilégiant toujours l'esquive. Je n'y comprends rien jusqu'au moment où mes jambes n'arrivent plus à faire mouvoir le reste de mon corps. Les poings me tombent sans force au bout des bras. À cet instant, entièrement à sa merci, oui, je comprends. Nos deux regards se croisent. Sans dire un mot il se détourne et s'en va. Le cercle se rompt et je reste seul, intact, épuisé mais songeur ; oui, follement songeur.*

*Le sang froid et l'intelligence priment sur la force brutale.*

### **Autres souvenirs de la cour de récréation.**

*Tout l'espace de jeu n'est pas pris par ces jeux brutaux, il reste d'autres espaces plus calmes ce qui n'empêche que des jeux moins violents pouvaient quand même se terminer ... à l'hôpital, comme en témoigne Denis Douëllou :*

*De l'autre côté de l'ancien parc, dans le prolongement de la cour, la sérénité semble régner. Des marronniers occupent la zone intermédiaire : ils fleurissent à Pâques et fournissent en octobre d'excellents projectiles. Ils permettent aussi la confection de matelas de feuilles mortes, merveilleux pour plongeons et roulades. L'abri à vélos se situe un peu plus haut, à proximité de la porte d'entrée des externes. Beaucoup viennent en bicyclette.*

*Avec d'autres camarades, je joue un matin « aux gendarmes et aux voleurs ». En courant, je heurte en pleine course une des barres métalliques de ce mini hangar. Le front a pris, mais pas de fracture. La peau seule est rabattue sur les yeux, il y a du sang partout. Très spectaculaire, paraît-il. Je tombe dans les pommes. Au réveil, l'interne de service de l'hôpital est en train de me recoudre. Il m'informe d'un ton neutre de l'insensibilité relative de cette partie du visage et qu'il est inutile, donc, d'avoir mal. Cette parole me calme immédiatement et je me laisse reprendre à l'aiguille courbe sans broncher. Une cicatrice en forme d'arc me reste de cet accident. Une grande mèche de cheveux a longtemps flotté dessus par coquetterie.*

*Pour les internes, promenade obligatoire sur les bords de Loire le jeudi après-midi : rien de bien folichon. Ceux qui prônaient la semaine des quatre jeudis étaient sûrement des externes.*

### **L'hiver de 1953-1954.**

*L'hiver 1953 – 1954 fut un des plus rudes de cette période. Les pensionnaires, mal chauffés dans leurs dortoirs et études de l'internat devaient affronter quatre fois par jour la bise hivernale pendant leurs parcours Lycée – Musée. Ainsi en témoigne Denis*



*Douëllou*<sup>18</sup> : La température descend en dessous de moins quinze pendant un mois. Beaucoup de tuyaux sont gelés et l'eau manque. Les internes se déplacent avec tous leurs vêtements sur le dos. La première couche est souvent le pyjama. Un matelas de papier-journal constitue l'avant-dernière. L'ultime épaisseur, la blouse grise de pensionnat, est revêtue pour faire « présentable ». Les trajets quotidiens par la ville sont autant de supplices. Le vent froid autour de la cathédrale St Cyr finit par transpercer quand même nos carapaces vestimentaires. À la radio, un prêtre appelle au secours pour les sans-abri parisiens : l'Abbé Pierre. (Il s'agit du fameux Appel du 1<sup>er</sup> février 1954), Le froid passe avec les jours de février et le printemps s'installe.

## **La vie du lycée à travers les comptes rendus du Conseil Intérieur.**

### ***Des cours pendant les vacances.***

Nous avons signalé plus haut que le dernier conseil de classe de l'année décidait du passage en classe supérieure. Mais pour certains élèves jugés trop faibles une possibilité de *rattrapage* était offerte. Ils étaient soumis à un examen de passage en classe supérieure le jour de la rentrée des classes qui pouvait être général (c'était le cas pour les élèves nouveaux venant soit de l'enseignement primaire supérieur soit d'établissements libres) soit partiels sur certaines matières. En octobre 1953, 82 élèves étaient soumis à examen (soit 13 %) et tous avaient été admis en classe supérieure. Ils avaient donc bien travaillé pendant les vacances. Le procès verbal du Conseil Intérieur nous apprend qu'effectivement, ils avaient étudié sous la direction de leurs professeurs par correspondance.

Il existait donc un système de cours de vacances organisé avec les professeurs du lycée. Nous ne savons pas comment il fonctionnait.

### ***Activités parascolaires.***

Comme tous les ans des candidats présentent des dossiers de projets de voyage pour les bourses Zellidja. De plus une action est menée au Lycée pour une aide aux Sinistrés Grecs.

### ***Le nouvel Internat.***

On en parle enfin. L'architecte désigné pour la construction de l'Internat du nouveau Lycée fait savoir le 5 décembre 1953 qu'il travaille sur les projets et informe par lettre le Proviseur d'une avance de crédits de 150 millions de francs pour le démarrage de la construction de l'Internat en 1954.

### ***Le nouveau Lycée.***

Les Conseils Intérieurs sont fort occupés par les avatars de la construction du nouveau Lycée. Nous avons étudié cette trop longue histoire, séparément, dans un chapitre spécial. Notons seulement qu'au cours de cette année scolaire, on est passé sans cesse du chaud au froid. Le 29 janvier 1954, le Proviseur annonçait que la construction de l'Internat et de l'Externat démarrerait en 1954. Les projets étaient prêts. Le financement de la construction de l'Externat était assuré en partie par le M.R.U. (Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme, au titre des dommages de

---

<sup>18</sup> Op. cit.

guerre) et en partie par un emprunt à la Caisse d'Épargne de Nevers. Deux mois plus tard, le 9 avril, le projet pour l'Externat, approuvé par le Conseil Municipal, était rejeté par le Ministère comme non conforme aux normes. Les architectes remanient leur projet qui est approuvé par le Conseil Intérieur le 16 juin. Mais le 22, le Ministère réclame au Maire de Nevers des pièces manquantes. Fautes desquelles, (dernier délai : 1<sup>er</sup> juillet), les crédits prévus pour Nevers seraient réaffectés ailleurs.

De plus, pour ne pas dépasser les crédits prévus, le projet du nouveau lycée ne comporte pas de gymnase, ni d'installations sportives de plein air. Le Proviseur écrit donc (C. I. du 9 avril) à M. Renard (administrateur aux Constructions Scolaires) pour qu'il envisage ces aménagements. Lors de l'ouverture de Jules-Renard, ce ne sera toujours pas réalisé.

Les Conseils Intérieurs suivants multiplieront les démarches pour tenter de hâter la construction du nouveau lycée sans grand succès (voir C.I. du 25 septembre 1954).

### ***Fête de l'Association des Parents d'Élèves.***

L'Association des Parents d'Élèves a organisé une fête prévue pour le 7 mars 1954. Le Conseil Intérieur du 29 janvier a mis au point les modalités de la participation des élèves à cette fête.

### ***Situation du Lycée.***

En fin d'année, (22 juin 1954), il y avait 68 élèves de plus que l'année précédente à la même date. Soit pour un total de 648 élèves : 120 internes ; 96 demi-pensionnaires ; 60 externes surveillés et 372 externes simples.

Les Conseils de classe de fin d'année se sont-ils montrés trop sévères ? Le Proviseur se plaint d'un nombre trop grand d'élèves soumis à examen de passage à la rentrée. C'est peut-être une solution de facilité, mais leur organisation va poser problème.

Les bâtiments du vieux « bahut » se dégradent vite. Le Proviseur attire l'attention sur l'état précaire du Petit Lycée.

### ***La distribution des prix.***

Elle a lieu le 30 juin 1954 sous la Présidence de Me Dubost, Maire de Nevers. Cette année encore, le discours d'usage, dactylographié, portant sur *Lawrence d'Arabie* ne comporte pas le nom de son auteur. Il est vraisemblable qu'il s'agissait de M. Michel-Felder.

Il est intéressant de noter les résultats du Baccalauréat de l'année 1954, car ils marquent un certain seuil. Il y avait eu en 1952-1953 : 36 reçus en 2<sup>e</sup> partie et 28 en 1<sup>e</sup> partie soit un total de 64. Pour les sessions de 1954 le total n'est que de 55 reçus soit 32 en 2<sup>e</sup> partie et 23 en 1<sup>e</sup> partie pour 106 candidats soit 52 %.

Le ratio : présentés / reçus, est éloquent.

2<sup>e</sup> partie : Sc. Ex. 21 / 14 ; φ. 11 / 10 ; M. Él. 15 / 8 soit au total 63 %.

1<sup>e</sup> partie : A. 11 / 3 ; B. 13 / 5 ; C. 6 / 3 ; M. 29 / 12 soit au total 39 %.

Les résultats ne sont bons qu'en Philosophie. On peut noter aussi le faible effectif des classes. Seule la 1<sup>e</sup> M avec 29 élèves a un effectif valable. Les autres sections doivent être regroupées pour certains cours. Il faudra attendre la montée des petites classes pour voir des terminales à effectif complet.

En classe de 3<sup>e</sup>, les résultats ne sont guère meilleurs. 4 élèves étaient candidats à l'École Normale, 2 ont été reçus. Il n'y a eu que 14 reçus aux épreuves du B.E.P.C. sur 62 candidats mais la plupart des lycéens n'y attachaient pas d'importance, sauf ceux qui

voulaient interrompre leurs études à ce stade. 3 élèves ont été présentés au Concours Général sans aucun résultat.

### ***Le discours sur Laurence d'Arabie.***

Le sujet peut, à divers titres, paraître étonnant. Il n'a à la vérité rien d'un « sujet de circonstance ». Sans doute le professeur était-il attiré vers ce personnage par une sympathie très forte comme tout son discours le laisse entendre.

La manière dont il le présente est d'ailleurs curieuse : *Lawrence d'Arabie, prince de La Mecque, citoyen Britannique, ex – colonel, et l'on pourrait ajouter bien d'autres titres depuis le doctorat en art jusqu'à celui de délégué des nations arabes à la S.D.N. [...] Et pourtant cette vie si absolument remplie est inconnue à une époque qui se pique de philosophie de l'existence et ignore le drame de celui qui a vécu et traduit en un chef-d'œuvre l'épopée de la conscience humaine ; ce tour d'horizon du connaître, avec une totale réussite sur tous les plans, à tous instants ; mais hélas la contre partie de cette victoire générale sur le plan de l'action pure, est l'affirmation de la seule plénitude valable et incomparable, celle du silence, et de la mort de soi à soi.*

On voit bien dans son discours ce qui l'attire vers ce personnage qu'il présente comme un *chevalier du nihilisme*. C'est d'abord le caractère épique de son aventure arabe : *sorte de Western, avec chevauchées fantastiques, clairs de lune sur le désert, duels sans merci, sang et poussière*. C'est aussi son aspect de rêveur mythique et son individualisme exacerbé. Rêveur éveillé dont notre professeur cite une phrase magnifique : *Ceux qui rêvent la nuit [...] s'éveillent au jour pour s'apercevoir que tout était vain ; mais les rêveurs du jour sont des hommes dangereux, car ils peuvent jouer leur rêve les yeux ouverts et le rendre possible* <sup>19</sup>.

Cette phrase est extraite de l'introduction de l'œuvre autobiographique de Lawrence *Les Sept Piliers de la Sagesse*. Individualiste forcené, très Nietzschéen d'une certaine manière, (*Il y a là incontestablement une bouffée Nietzschéenne*), dont le rêve arabe semble la traduction : *son admiration pour l'Arabe nomade, monstre de passion et d'indépendance, pour lequel l'âpreté et l'intensité de la lutte est le fond même de l'être et lui suffit, n'a pas de bornes, il voudrait se plier à cette tonalité psychologique et communier dans cette même foi.*

Il faut souligner cet aspect de romantisme moderne qui se traduit par le désir de vivre une passion sans limite et celui de l'action violente comme exaltation du moi. *Ce besoin de ne pas ressentir d'entraves [...] aux désirs effrénés, c'est son désir propre.*

L'autre face de ce personnage c'est la prise de conscience de la vanité de cette vie et de cette lutte effrénée. Lawrence d'Arabie échoue. Malgré ses victoires guerrières, l'unité arabe dont il avait rêvé ne se fait pas.

Le Professeur explique ici l'origine du titre de l'œuvre autobiographique de Lawrence, tiré de la Bible : *Ce sont ceux dont il est question dans les « Proverbes » (IX 1) où la Sagesse se bâtit une maison* <sup>20</sup>. Mais ils ont aussi une autre signification : *Les Sept Piliers de la Sagesse [...] les sept cités caractéristiques de l'Islam (Constantinople, Smyrne, Eszeroum, Alep, Beyrouth, Damas, Médine) [...] doivent être réunies en une seule puissance, où la liberté règnerait pour tous, car chacun n'aspirerait qu'à être soi-même.*

<sup>19</sup> La citation exacte de ce passage est : *"Tous les hommes rêvent mais pas de la même façon. Ceux qui rêvent de nuit, dans les replis poussiéreux de leur esprit, s'éveillent le jour et découvrent que leur rêve n'était que vanité. Mais ceux qui rêvent de jour sont dangereux, car ils sont susceptibles, les yeux ouverts, de mettre en œuvre leur rêve afin de pouvoir le réaliser. C'est ce que je fis."*

<sup>20</sup> *La Sagesse a bâti sa maison, elle a taillé ses sept colonnes ...elle appelle au sommet des hauteurs de la ville : « Que celui qui est simple entre ici ! »* mais la folie, elle aussi, invite pareillement *« Que celui qui est simple entre ici ! »* (Proverbes, IX, 14) .

Notre professeur souligne que la division du monde arabe est maintenue et même aggravée par l'économie du pétrole qui va transformer ces *héros des mille et une nuits*, jusqu'à en faire ces *potentats gavés de dollars et de livres*.

Il apparaît à Lawrence d'Arabie que *pour le clairvoyant, l'échec était le seul but*. Cette fatalité achève de renverser en lui son itinéraire intérieur. Abandonnant toute action il va vivre *quinze années d'obscurité douloureuse, vivant comme un moine laïque* selon ses propres termes. *Il a conquis l'agir, il veut conquérir le non – agir, « l'abaissement de moi-même »*. Renoncement douloureux : « *Je voudrais qu'il y eût une chose au moins au monde que j'aie envie de faire* » écrit-il en 1934.

Notre professeur le compare à Hamlet tombé dans l'angoisse d'être sans vouloir être. Lawrence d'Arabie avait choisi d'être : *il avait tout fait, tout conquis, rien ne pouvait échapper à sa force*. Il choisit le non-être, *Il abandonne ce monde des hommes où il n'a trouvé qu'incompréhension ou admiration. Il semble que réside en son âme une sorte de fatalité intérieure. La révolte arabe en le plongeant dans l'intensité du vécu présent, et en le marquant d'assez d'espoirs pour faire taire ses doutes, lui avait apporté la paix de l'âme. Mais de ses « secrets abîmes », la force comprimée trop longtemps devait resurgir*. Il insiste sur cette contradiction interne. *Pour lui l'action est bien de la contemplation dégradée (Plotin)*. Il a vécu les deux et là est le drame, la folie est proche. Pour lui, celui de Lawrence vient de l'incompatibilité entre l'agir et la conscience parfaite de cette action. « *Un chef qui voit les deux côtés des choses ne peut commander* ».

Sa conclusion très abrupte est un conseil d'humilité aux jeunes gens : *Songez à rechercher non pas tant l'abondance [...] que la satisfaction d'un ouvrage particulier bien fait*. Il les invite donc à *mâter l'enthousiasme meneur perpétuel de bataille*.

Il serait oiseux de commenter l'interprétation faite par ce professeur de la personnalité et de la pensée de Lawrence d'Arabie. Elle est très personnelle et surtout elle aboutit à une méditation sur la situation existentielle de l'individu et sur son action dans le monde. Ici encore elle témoigne d'une réflexion très particulière.

Par contre des commentaires en marge s'imposent. Avec ce discours, nous sommes très loin des sujets conventionnels du passé. Malgré quelques indications biographiques, il ne constitue pas une véritable biographie et même, il suppose que les auditeurs connaissent l'homme et son œuvre tant politique qu'autobiographique. De larges pans de la vie et des carrières de Lawrence ne sont même pas signalés. Et seuls, ceux qui connaissent le livre de Lawrence pouvaient comprendre les allusions aux *Sept Piliers de la Sagesse*. Ce livre, en traduction française était quasiment inconnu et il faudra attendre 1962 pour que le cinéma <sup>21</sup> popularise le mythe de Lawrence d'Arabie.

Il est vrai que la guerre d'Algérie focalisait l'attention sur l'Afrique du Nord et le monde arabe en général. De plus, le cinéma avait consacré beaucoup d'œuvres, souvent très populaires à des aventures plus ou moins épiques ayant l'Algérie et surtout le Sahara comme cadre. Surtout, il y avait comme une résurgence en France, d'un certain romantisme de l'action, et en particulier du « romantisme révolutionnaire », qui faisait débat dans les milieux de gauche.

Plusieurs allusions dans ce discours nous orientent vers un autre éclairage. Dès le début, il parle d'une *époque qui se pique de philosophie de l'existence*, et de *l'épopée de la conscience humaine*. Le vocabulaire même qu'il emploie est emprunté aux philosophies existentielles : l'être et le non – être, l'agir et le non – agir, l'angoisse, etc... Il souligne chez Lawrence une part Nietzscheenne or ce philosophe est, avec la philosophie allemande en général, à l'origine même de ces philosophies.

<sup>21</sup> Film de David Lean avec Peter O'Toole, Alec Guinness, Omar Sharif, Anthony Quinn, Claude Rains etc... Sortie en France en décembre 1962.

Dans ces années 1950, le courant de la pensée existentialiste était particulièrement présent. Il correspondait d'ailleurs à un questionnement général sur le sens de la vie et de l'Homme lui-même. Nous avons vu avec l'exemple, en 1952 – 1953, d'un jeune professeur de philosophie, M. Misrahi, comment cette pensée se traduisait dans le vécu, autant que dans l'enseignement d'un professeur. M. Misrahi était lui-même très lié à Jean-Paul Sartre et écrivait dans *Les Temps Modernes*, la revue que celui-ci avait fondée en 1945 et à laquelle le Lycée était abonné. La Bible de cette époque était d'une certaine manière, *L'Être et le Néant* et en 1952, la rupture entre Sartre et Camus avait relancé le débat à leur sujet et sur la question de l'engagement politique et surtout celle de l'action individuelle, (hors de toute action collective), qu'elle soit anarchiste ou romantique.

Ainsi, malgré le caractère à priori surprenant du choix du sujet, ce discours s'inscrit bien dans une actualité idéologique et correspond bien au questionnement du moment.

Nous ne possédons aucune indication précise et sûre sur l'identité du professeur qui avait fait ce discours. Mais étant donné l'usage et le fait que ce professeur devait très bien connaître non seulement Laurence d'Arabie, mais aussi la langue anglaise car il cite des œuvres qui n'avaient pas encore été traduites en français, nous serions tenté d'attribuer ce discours au nouveau professeur agrégé d'anglais, M. Michel-Felder. Celui-ci fit une carrière complète au Lycée. Son enseignement suscita des réactions pour le moins mitigées chez les élèves. La tonalité générale de ce discours correspondrait bien à son caractère tel que nous l'avons connu.

### ***Souvenirs de M. Zeyl.***

Parmi les professeurs que les anciens de cette époque, aiment évoquer, figure la silhouette du professeur d'Allemand, M. Zeyl. Celui-ci commençait toujours ses cours en ordonnant cinq à dix minutes de relaxation afin d'être en pleine forme pour aborder le cours. Lui aussi avait des formules favorites, ses élèves se souviennent de l'une d'elles : *le métier de professeur est beaucoup plus dur que celui de chauffeur de poids lourd, j'ai fait les deux*. Faisait-il allusion à leur « pesanteur » d'esprit ?

### **La classe de 4<sup>e</sup> M de 1952-1953 et de 3<sup>e</sup> M de 1953-1954.**

#### **Cinquante ans plus tard.**

Les élèves de 4<sup>e</sup> M. de 1952 –1953 et de 3<sup>e</sup> M. de 1953-1954 qui passèrent pour la plupart leur baccalauréat en 1958 (ou en 1959 pour les redoublants), formaient, semble-t-il, une bonne équipe de copains. Ils s'étaient plus ou moins perdus de vue, mais en 2006, l'un d'eux, Jacques Chaudenson, ayant retrouvé sa photo de classe de 1953, a eu l'idée de reprendre contact avec tous ses camarades et de les réunir. Malgré les difficultés, il y est parvenu. Trois étaient décédés, mais tous les autres ont été localisés.

Finalement, le Samedi 13 octobre 2007, soit près de cinquante ans après leur sortie du lycée, un repas de retrouvailles eut lieu à Magny-Cours. Certains n'avaient pu venir, pour des raisons de santé ou d'éloignement, mais avaient répondu par écrit à l'invitation. Ils attendaient deux de leurs anciens professeurs, Tony Borrueil et Jean-Pierre Harris. Mais le premier était décédé subitement quelques semaines avant et le second était tombé malade. Ils étaient quand même, avec leurs conjoints, une bonne quarantaine à échanger leurs souvenirs.

Ceci n'est qu'un exemple précis d'un mouvement plus général en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle. Les familles organisent des « cousinades » après de laborieuses recherches généalogiques. Des camarades de classe essaient de se retrouver, souvent avec leurs anciens professeurs. Ces retrouvailles se font après un temps variable, souvent deux ou trois décennies après leur sortie du Lycée ou du Collège ou de la « Communale ».

Le désir de retrouver le temps passé permet de faire ressurgir bien des documents, vieilles photos, cahiers de classe, bulletins scolaires etc ... Pour l'exemple ci-dessus, Jacques Chaudenson avait donc retrouvé une photo de classe de 1953. Tous ceux qui étaient présents à Magny-Cours le 13 octobre 2007, reprirent pour une nouvelle photo, la place qu'ils occupaient sur l'ancienne, 54 ans avant.

### **Qui étaient-ils et que sont-ils devenus ?**

Ces retrouvailles, assez exceptionnelles, de tous les élèves d'une même classe, plus de cinquante ans après leur sortie du Lycée, nous ont paru l'occasion à ne pas manquer pour faire une enquête sur eux et sur leur devenir. Il nous manque quelques renseignements, le temps et le décès de trois d'entre eux, les réticences à se confier de certains autres en sont la cause. Mais telle quelle, cette étude paraît assez éclairante sur ce qu'étaient en général les élèves du Lycée dans les années 1950.

Cette enquête faite en 2008 porte sur les 31 élèves de cette classe pour lesquels des renseignements complets ou partiels ont pu être réunis. Ils proviennent soit de leurs réponses à nos questionnaires soit de renseignements fournis par leurs anciens camarades. On a noté une certaine réticence, chez un certain nombre, à donner des précisions sur leur vie, leur parcours scolaire ou professionnel, ou sur leur famille, malgré l'anonymat de l'étude statistique. Celle-ci ne tient compte que des renseignements obtenus. D'autres, par contre, ont été très heureux de raconter des souvenirs de leur passage au Lycée, nous les avons utilisés dans la partie historique.

#### **Âge :**

Tous sont nés en 1939 ou 1940, ils avaient donc 13 ou 14 ans en classe de 4<sup>e</sup>. Au moment de l'enquête, la plupart d'entre eux avaient donc achevé leurs carrières professionnelles.

Trois étaient décédés.

**Origine géographique :** (connue pour 20 sur 31 élèves).

9 étaient originaires de Nevers

5 du département de la Nièvre : Cercy-la-Tour, Château-Chinon (2), Châtillon – en - Bazois, Fourchambault ;

3 des départements voisins : Cher (2), Allier.

2 extérieurs : Maine-et-Loire, Côte d'Ivoire.

N.B. Celui qui était né en Maine-et-Loire était fils d'un fonctionnaire (officier) en poste à Nevers. Celui qui venait de Côte d'Ivoire avait été affecté au lycée de Nevers au titre de boursier de la France d'Outre - Mer (voir article à ce sujet).

On peut donc considérer que la moitié environ des élèves étaient nés à Nevers, ou y habitaient, l'autre moitié venait du reste du département ou des communes proches du Cher et de l'Allier. C'était à cette époque le recrutement habituel du Lycée.

**Origine sociale :** (connue pour 9 sur 31 élèves).

Il a été assez difficile de connaître l'origine sociale de tous les élèves. 2 étaient fils de médecins ; 2 de militaires ; 1 d'instituteurs et 4 d'artisans ou de petits

entrepreneurs. Les autres préfèrent ne pas signaler le statut social de leurs parents. On peut supposer qu'un certain nombre étaient issus de familles de commerçants, employés et salariés. Le nombre des fils d'agriculteurs, même aisés, était déjà beaucoup plus faible que dans les époques précédentes. La population directement liée à l'agriculture avait diminué drastiquement dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et surtout de 1914 à 1950. Elle ne représentait plus que 8 % de la population totale au lieu de 80 % sous l'ancien régime. Nous sommes loin en 1954 du recrutement des lycées d'avant-guerre, qui, mis à part les boursiers, recrutaient surtout des fils de notables, de fonctionnaires, d'industriels, de commerçants et d'artisans aisés, et de riches éleveurs.

### **Qualité :**

Externes : 19

Pensionnaires : 10

Demi-pensionnaires : 2

Comme dans une bonne partie des classes, un tiers environ des élèves étaient pensionnaires. Le lycée de Nevers recevant la plupart des élèves du département se destinant au Baccalauréat.

### **Parcours scolaire au lycée :**

Entrée :

En classe primaire : 2. En 6<sup>e</sup> : 23. En 5<sup>e</sup> : 4. En 4<sup>e</sup> : 1.

Commentaires : L'essentiel du recrutement se faisait donc en 6<sup>e</sup> (25 sur 31).

Sortie avant Bac.

En 4<sup>e</sup> : 4. En 3<sup>e</sup> : 7. En 2<sup>e</sup> : 9. En 1<sup>e</sup> : 2.

Commentaires : Les « pertes » en cours de scolarité sont considérables : 20 élèves sur 31 ont quitté le lycée avant la classe de 1<sup>e</sup>. Outre la mobilité liée à des changements de domicile des parents, ou des raisons disciplinaires (quelques unités) la plupart des sorties sont liées à des réorientations : apprentissage, emplois divers ne nécessitant pas le baccalauréat. Or le lycée, par ses programmes, ne préparait pas à ces réorientations. On peut dire que pour les deux tiers des élèves, l'enseignement secondaire n'était absolument pas adapté à leur formation.

Sortie Bac. (à Nevers).

Bac M. Élem. : 6

Bac Sc. Ex. : 2 (peut-être 3)

Durée de la scolarité au Lycée.

De 6<sup>e</sup> à Terminale : 6. De 5<sup>e</sup> à Terminale : 2. De 4<sup>e</sup> à Terminale : 1

De 6<sup>e</sup> à 1<sup>e</sup> : 2. De 6<sup>e</sup> à 2<sup>e</sup> : 9. De 6<sup>e</sup> à 3<sup>e</sup> : 5. De 6<sup>e</sup> à 4<sup>e</sup> : 3.

Commentaires généraux : Les classes primaires du Lycée étaient fréquentées, d'une part par les enfants du quartier, d'autre part, par ceux des classes aisées qui, dès le plus jeune âge, désiraient assurer à leurs enfants un parcours secondaire. Mais l'essentiel du recrutement en 6<sup>e</sup>, à cette époque, venait des écoles primaires publiques qui orientaient leurs meilleurs élèves vers le lycée. (N.B. De 1942 à 1950, l'entrée en 6<sup>e</sup> se faisait par un examen départemental). Les autres allaient en E.P.S. ou dans les C.E.G. qui avaient remplacé celles-ci.

L'entrée au niveau de la 5<sup>e</sup> ou de la 4<sup>e</sup> était souvent le fait d'élèves venant de communes plus ou moins éloignées et dont les parents avaient hésité à les mettre pensionnaires plus tôt. Ils faisaient leur 6<sup>e</sup> ou leur 5<sup>e</sup> dans un C.E.G. puis venaient au lycée.

L'élève sorti en 4<sup>e</sup> est allé dans un établissement spécialisé pour raisons de santé.

Les sorties en 3<sup>e</sup> souvent après un redoublement de cette classe, correspondaient le plus souvent à une réorientation vers un enseignement technique ou professionnel ou un apprentissage, ou plus rarement vers un autre établissement (pour cause disciplinaire : Saint-Cyr), suivi parfois d'un retour au lycée avant le bac.

Les sorties en 2<sup>e</sup> correspondent plutôt à un changement de domicile ou d'établissement (cause disciplinaire : Saint-Cyr) ou un désir des parents de mettre leurs enfants comme pensionnaires dans le lycée d'une autre ville (pour mieux travailler : Moulins).

Les sorties en 1<sup>e</sup> correspondent au début d'un parcours professionnel (recrutement dans les PTT (1), la Police (1) ou emploi artisanal ou industriel).

La réussite au Bac. est parfois liée à un redoublement en 1<sup>e</sup> ou en classe terminale ce qui fut le cas pour au moins trois élèves.

On voit que sur les 31 élèves de cette classe de 4<sup>e</sup> moderne, seuls 8 (ou 9) ont obtenu leur baccalauréat à Nevers. Cinq autres l'ont passé dans un autre établissement.

### ***Parcours de formation professionnelle.***

#### Études post - bac.

- 1) Faculté : médecine / dentaire / para - médical : 4  
droit : 1  
sciences : 3
- 2) Prépa + École, ou Fac + École,  
École Estienne : 1  
École Cinéma-Son : 1  
Écoles d'ingénieurs ou de techniciens supérieurs : 5  
École Normale d'Instituteur et / ou CAPES : 4  
Marine marchande : 1

#### Entrée directe dans la profession :

- 1) recrutement + formation  
Police (1)  
Armée (1)  
Hôtellerie (1)  
Banque (3)  
Poste (1)  
Commerce, tourisme, (5)
- 2) Emploi artisanal ou industriel.  
Boulangier (1)  
Travaux publics (1)  
Cuirs et peaux (1)  
Plomberie (1)

Commentaires : Certains élèves ont commencé voire achevé des études post - bac avant d'entrer dans une profession artisanale ou industrielle.

Les études post - bac sont souvent chaotiques. Certains commencent certaines études, classes préparatoires ou enseignement supérieur, (parfois pour obéir à leurs



parents), puis se réorientent vers d'autres filières. 16 d'entre eux ont suivi cette voie. Un au moins a fait des études en fac (incomplètes) avant de travailler dans l'entreprise industrielle de ses parents.

Avec ou sans le bac, l'entrée directe dans une profession, (avec ou sans formation préalable), a été le lot de 12 élèves. 6 d'entre eux sont entrés dans des professions qui, à cette époque, n'exigeaient pas le bac ou une formation supérieure. 4 autres représentent le cas souvent cité dans notre histoire du Lycée, d'enfants de familles d'exploitants agricoles ou d'artisans, voire d'entrepreneurs, qui après des études allant ou non jusqu'au bac, vont travailler avec leurs parents et reprennent en général l'entreprise familiale.

### ***Carrière professionnelle.***

La vie professionnelle n'est pas toujours, directement, la suite des études faites ou de la formation professionnelle initiale ; de plus certains ont changé de métiers au cours de leur vie.

Médecin : 2, para - médical : 2. (Kiné, prothèse dentaire)

Avocat : 1

Enseignants : 4

Police : 1

Journalisme : 1 (reportage audio-visuel)

Ingénieurs ou équivalents : 5

Banque : 3

Armée : 1 (sports)

Poste : 1

Marine marchande : 1

Industrie : 1 (peausserie)

Commerce : 2 (optique, représentation, graines)

Import-export : 1 (Afrique)

Tourisme : 1 (agence voyages)

Entreprises : 3 (boulangerie, plomberie, travaux publics).

### **Commentaire**

Ce tableau donne une idée de la diversité des activités qui ont occupé la vie de ces élèves, mais ne préjuge pas de leur réussite professionnelle. Certains semblent avoir connu des échecs importants. D'autres ont brillamment réussi dans la voie qu'ils avaient choisie.

### ***Lieu de vie.***

Sur 31 élèves de cette classe de 4<sup>e</sup>, 14 vivent et parfois, ont passé l'essentiel de leur vie, dans la région (Nièvre ou Cher). Certains ont aussi une résidence ou un autre domicile ailleurs. Certains qui ont vécu et travaillé parfois très loin de Nevers, ou même de la France, sont revenus prendre leur retraite dans la région ou à proximité. Les autres se sont définitivement établis dans la région où ils travaillaient. Comme nous l'avons dit plus haut, 3 sont décédés.

Quant à la réussite de leur vie, leurs appréciations sur ce point sont très variables. Quel que soit le métier, la réussite sociale ou professionnelle, le bonheur de la vie est,

selon les témoignages recueillis, alors qu'ils sont tous ou presque, à la retraite, plutôt lié à la famille, aux enfants, à l'art de vivre. Un bon nombre d'entre eux restent très discrets sur ce point.

### **Conclusion générale.**

Ce qui est frappant dans cette enquête, c'est que tous ceux que nous avons interrogés ont finalement gardé un bon souvenir de leur passage au Lycée de Nevers et surtout de leurs camarades de classe.

Comme nous l'avons souligné, le recrutement de cette classe n'avait rien de remarquable ni d'exceptionnel. Le destin de ces élèves a été très divers, comme leur réussite scolaire ou leurs caractères et leurs aptitudes. Il serait intéressant de faire une semblable enquête sur un grand nombre de classes. Mais étant donné le caractère très « ordinaire » de cette classe de 4<sup>e</sup> moderne, on peut considérer qu'à quelques variations de pourcentage près, les résultats obtenus sont significatifs pour l'ensemble du Lycée de Nevers en ces années 1950 à 1960.

## **Année 1954 – 1955.**

### **Les effectifs.**

Comme l'année précédente l'effectif augmente de 60 élèves soit au total 708 élèves dont 146 internes ; 115 demi pensionnaires ; 60 externes surveillés et 387 externes simples. Le succès de l'internat se confirme puisque son effectif augmente de la valeur d'un dortoir complet.

Par conséquent le Conseil Intérieur de la rentrée, le 25 septembre demande des crédits supplémentaires pour l'achat de mobilier et la création d'heures supplémentaires *vu l'accroissement des effectifs à l'internat.*

La création d'une section M' conduit M. Paquet, au nom des professeurs à demander que le Lycée bénéficie d'un crédit supplémentaire de 20 000 francs prévu pour ce type de sections.

### **Les résultats aux examens.**

Le palmarès du 30 juin 1956, donne la liste complète des résultats des 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> sessions de 1955.

En Mathématiques : 11 reçus (dont 4 filles).

En Sciences Expérimentales : 26 reçus (dont 17 filles) et 5 admissibles (dont 3 filles).

En Philosophie : 9 reçus et 2 admissibles.

Soit : sur 46 reçus, 21 filles et 25 garçons. On note l'importance de la section Sciences Expérimentales et la faiblesse des effectifs de Philosophie.

En 1<sup>ère</sup> A : 2 reçus.

En 1<sup>ère</sup> B : 2 reçus.

En 1<sup>ère</sup> C : 8 reçus.

En 1<sup>ère</sup> M : 11 reçus.

Outre l'extrême faiblesse des sections classiques, on note encore la faiblesse générale des effectifs des classes de 1<sup>ère</sup> et Terminales. Heureusement que ces dernières sont « gonflées » par l'arrivée des filles du Collège. Les listes de reçus au Baccalauréat

vont devenir plus importantes à partir de 1958—1959. On verra plus loin que ces variations d'effectifs vont se perpétuer, jusque dans les années 1970.

Les résultats du BEPC (2<sup>e</sup> degré) : 21 reçus, ne sont pas significatifs pour l'importance relative des classes de 3<sup>e</sup> comme le montrent bien à ce sujet les réflexions de Raymond Humann <sup>22</sup> :

*Nos études nous conduisaient au seul examen digne de nous : le baccalauréat, le bac, le bachot. Nous pouvions, si nous en éprouvions le désir ardent, nous présenter au BEPC à la fin de la troisième, mais cet examen n'était pas digne de l'élite ! (Je l'ai passé quand même !)*

Il fut en effet reçu à la session de 1958 avec 42 autres camarades. Cet examen même brocardé n'était pas si « boudé » ou « snobé », qu'il semble le dire.

### **Encore des problèmes de locaux.**

Les salles du Musée deviennent de plus en plus insuffisantes. L'espoir du nouveau lycée s'éloigne encore, la mise en adjudication des travaux ayant été reportée d'un mois, au 17 janvier 1955, délai demandé par M. Dufau architecte en chef. Ce qui sera fait effectivement pour les 12 principaux lots comme en témoignera une lettre du Maire. Le 20 décembre 1954, le Conseil Intérieur demande donc à la Municipalité, pour la rentrée 1955, l'aménagement d'une annexe se trouvant rue de la Basilique *en totalité ou en partie* et celui de la salle 7 en classe de sciences.

Sur ce point nous avons un témoignage d'un ancien élève de cette époque, Raymond Humann :

*Le musée, censé nous accueillir provisoirement, avait une disposition propre à faire visiter des expositions et n'était nullement fonctionnel pour une organisation pédagogique rationnelle. Ainsi, au premier étage, une salle aux cloisons légères et interrompues à un mètre du plafond avait été construite sur un palier. C'était notre salle 10, surnommée l'aquarium, qui ronronnait des bruits des élèves qui la longeaient pour rejoindre les autres salles ; à droite, les salles 11, 12, 13 et à gauche, les salles 14, 15, 16. Ces salles se situaient en enfilade : il fallait visiter les salles 14 et 15 pour se rendre en salle 16 par exemple. Cette disposition permettait de saluer les copains et de les perturber un maximum, surtout pendant les compositions trimestrielles.*

*Nous avons même une annexe du musée : il s'agissait de deux salles de classe installées dans une maison située rue de la Basilique (à environ 100 mètres du musée). En troisième, elles étaient réservées à l'anglais 2<sup>e</sup> langue avec un prof assez peu amène. [Cette année-là, 1957—1958, il y avait trois professeurs d'anglais, MM. Michel-Bourrin, Bertrand et Giloux, d'après son aspect assez peu amène, il devait s'agir du premier qui était assez méprisant envers les élèves et peu aimé par eux] Malheur à celui qui cherchait à grappiller une minute sur le parcours ; il trouvait la porte close et il pouvait se préparer à passer un dimanche au lycée. (Bonne occurrence pour assister à la messe !). Toute notre classe avait, une fois, hérité de la note peu glorieuse de 2. Pourquoi, cette sanction collective ? Parce que l'anglais est une langue compliquée et nous n'avons pas su traduire, en composition, le titre de notre version : « A well-to-do London ». Comme il était interdit de laisser des blancs, nous avons tous inventé des formules magiques, pas toujours aisément, d'ailleurs. Et, le lendemain, à la question : « Qui a cherché dans un dictionnaire le sens de « well-to-do » ? Personne n'a levé la main. Colère du maître et 2 à chacun. Pourquoi 2 et non 0, la question demeure posée. Si vous avez une idée, je serais heureux de la connaître. Cela dit, je connais la signification*

<sup>22</sup> Page extraite de ses souvenirs : *50 ans au LJR*, communiqués en mars 2009. D'autres citations du même manuscrit par la suite.

de ce « well-to-do » ésotérique. Si vous attendez de moi, la traduction, vous vous leurrez. Bernique ! Vous n'avez qu'à consulter un dictionnaire !

Ce même Conseil Intérieur de décembre demandait la mise à disposition de deux classes primaires au 2<sup>e</sup> étage, du vieux « bahut », et de deux études dans l'Internat. De plus, le 16 novembre 1955 il signalera le mauvais état de la cour du Petit Lycée. Tout se dégrade et vite.

Sur ces classes primaires « récupérées » pour le premier cycle, nous avons aussi le témoignage de Raymond Humann qui en confirme l'usage :

*Le lundi matin, les petits de sixième travaillaient dans des bâtiments, aujourd'hui détruits, jouxtant l'église Saint-Pierre, là où se trouve maintenant le parking Saint-Pierre. Il s'agissait de vestiges encore debout du lycée bombardé, ou, plus exactement, du « petit lycée » qui recevait autrefois les élèves de la 12<sup>e</sup> à la 7<sup>e</sup>; on dirait aujourd'hui du CP au CM2. Cette dénomination n'était d'ailleurs pas valable pour les autres écoles primaires, et cela mettait sur un piédestal ceux qui la fréquentaient et qui, ainsi, se trouvaient sur les rails pour entrer ensuite dans le prestigieux établissement. Je vous laisse le soin d'imaginer le milieu social de ces petits élèves. Donc, au troisième et dernier étage, sous les combles, les classes de 6<sup>e</sup> A1 et A2M suivaient attentivement deux heures de maths et deux heures de français - latin, en tout petit comité, loin du tumulte des autres élèves ! Mais ensuite, du lundi après-midi au samedi après-midi, tous les autres cours se déroulaient au Musée Frédéric-Blandin.*

Notons au passage ce point de vue « extérieur » sur l'élitisme du Petit Lycée. Ce n'était pas entièrement faux d'ailleurs. Ces classes élémentaires qui existaient dans tous les collèges et lycées de France et où, dans un temps plus reculé, on commençait l'étude du latin et du grec, dès la classe de 8<sup>e</sup> étaient bien destinées à servir de viviers naturels pour le recrutement des classes de sixième. Si leur usage était traditionnel pour les enfants des classes sociales élevées, des familles plus modestes, de la ville surtout, (mais bien informées sur leurs possibilités) y mettaient aussi leurs enfants pour leur faciliter l'accès aux études secondaires.

### ***Souvenirs de rentrée d'un petit interne de 6<sup>e</sup>. Le « rite initiatique de l'internat ».***

Raymond Humann, venant d'un petit village, Champlémy, fit cette année-là son entrée comme pensionnaire de 6<sup>e</sup> au lycée. Il ne brilla guère cette année-là puisque sur le palmarès du 30 juin 1955, il ne figure que pour une mention de prix en mathématiques. Le leader de sa classe était Boulé Michel qui obtint un prix ou un accessit dans toutes les disciplines. Nous empruntons cette page à ses souvenirs. Elle donne une image très authentique du lycée tel qu'il pouvait apparaître à un jeune enfant en cette année 1954. Nous y retrouvons aussi quelques détails sur l'hygiène qui confirment ce qui a été dit pour les années précédentes.

*Il faisait beau en ce dimanche de fin d'été et, avec mon trousseau complet, marqué au dossard 148, je m'installai à l'arrière de la Juva 4 de mes parents pour le grand départ vers la grande ville. J'éprouvais alors un sentiment partagé. J'étais content de pouvoir accomplir mes études dans le lieu le plus réputé du département, mais, à 11 ans à peine, j'étais aussi inquiet de la nouvelle vie qui m'attendait.*

*Le souvenir qui me reste de mon arrivée au lycée de garçons (qui n'était donc pas mixte et qui ne portait pas encore de patronyme), c'est l'immensité du dortoir. L'internat se situait rue du lycée dans le bâtiment épargné par les bombardements de 1944. Mais, même réduit dans des proportions considérables, il n'en demeurait pas moins pour moi gigantesque. Et ce dortoir dont on ne voyait pas le bout ! Effrayant ! 50 à 60 lits. Ma maman faisait le mien, en experte. Sur le visage, son sourire dissimulait*

sûrement une sourde inquiétude à laisser son petit dernier livré à lui-même au milieu de tous ces enfants, dont certains seraient sûrement de vilains garnements ! Et le soir, au moment de l'extinction des feux, je me suis senti bien seul, loin de Champlemy, que je venais de quitter définitivement (même si je n'en avais alors pas pleinement conscience). J'avais le cœur bien lourd, même si j'étais très fier de ne pas avoir pleuré.

L'internat m'a permis l'apprentissage d'une certaine autonomie. Il fallait faire son lit, s'adapter aux horaires, à la discipline, à la vie de groupe. Chaque matin, au dortoir, l'infirmière ou son assistante venaient vérifier si la toilette avait été complète : les oreilles, les ongles, et parfois, des endroits plus intimes que nous hésitions à découvrir face à des filles. N'en profitaient-elles pas pour se rincer l'œil ? Chaque semaine, le jeudi après-midi, après la promenade, nous allions par petits groupes, mais en rang, aux bains douches municipaux, situés rue Jean Desvaux. Il s'agissait, en un 1/4 d'heure, de réaliser une toilette intégrale et de sortir de la douche, rutilants. Je ne suis pas sûr que nous apportions toujours l'énergie suffisante pour récuser jusque dans les moindres recoins !

### **La biaude des internes.**

Lui aussi insiste sur le véritable uniforme des lycéens de toute cette époque, la blouse grise.

Dans notre lycée moderne, nous ne portions pas d'uniforme. Quoique ! Nous, les internes, nous étions tenus de porter une blouse grise pour toutes nos activités. J'ai vite appris l'utilité polyvalente de ce vêtement. La biaude ne servait pas seulement à protéger nos autres vêtements ; elle faisait office de manteau, d'imperméable, de chiffon, d'éponge, de brosse à reluire pour les chaussures ; elle servait pour planquer les mégots des fumeurs en cas d'arrivée furtive d'un importun, avec parfois de fâcheuses conséquences pour l'uniforme brûlé ... Qui, de plus, dénonçait l'incartade du malotru au surveillant. Au vu de ces activités multiples, elle était l'instrument indispensable de notre vie quotidienne. Donc, pas question de s'en séparer ! Aussi, nous la conservions toute l'année, sans jamais la faire laver ! Il arrivait parfois, qu'à la fin de l'année, elle tenait debout toute seule, à la grande fierté de son propriétaire !

### **La décale.**

Raymond Humann n'oublie pas tout de suite après les émotions de la rentrée, d'évoquer le plaisir des « décales » à chaque départ en vacance.

Quel défoulement, par exemple, la veille des jours de décale, et singulièrement de la « grande décale », celle de juin, juste avant de gagner nos quartiers d'été, à une époque où nous quittions le lycée, tous, le même jour en ayant assisté aux cours jusqu'au dernier (cela se révèle absolument impossible de nos jours ... Mais, cherche-t-on réellement à résoudre ce problème ?) où nous entonnions à tue-tête des chansons paillardes qu'aucun surveillant n'a jamais su empêcher. (Le système actuel, avec des potaches qui quittent le lycée à n'importe quel moment, surtout en fin d'année, ne permet plus, me semble-t-il, ces sorties mémorables et le répertoire des chansons paillardes en a énormément souffert.)

### **Les trajets entre le Lycée et le Musée. Souvenirs.**

Le même se souvient surtout de certains éléments pittoresques de ces fameux trajets répétés quatre fois par jour, soit environ deux heures de marche par jour, et qui valurent à nos potaches un sérieux entraînement pour la marche à pieds.

*Le trajet s'effectuait naturellement à pied. Quatre fois par jour, nous déambulions dans les rues de Nevers selon un itinéraire précis à des horaires fixes, en rang par trois : rue de Rémigny, rue du Rempart, rue Hoche, rue Saint-Martin, place Carnot, rue Sabatier, place de l'Hôtel de Ville, rue du Cloître Saint-Cyr avant de pénétrer au Musée par la porte arrière. Le mouvement pendulaire avait lieu de 7 h 30 à 8 h, puis en sens inverse de midi à midi 30, puis de 13 h 30 à 14 h et enfin retour de 19 h à 19 h 30. Ces promenades Quadri - quotidiennes avaient finalement beaucoup de charme. Elles nous permettaient de nous évader d'un univers qui aurait risqué d'être très rétréci et de voir les divers aspects de la ville. De plus, ces déplacements nous permettaient quelques fantaisies en nous permettant d'enfreindre (légèrement) les règlements du trajet :*

*Nous nous permettions de gêner la circulation en franchissant très doucement la porte de l'internat ; ce rusé stratagème permettait au deuxième rang de recoller au premier et au troisième (et dernier) de recoller au second. Pendant une dizaine de minutes, la circulation était donc bloquée rue du lycée.*

*Le grand jeu, à 7 h 30 et à 13 h 30 consistait à accélérer le rythme de nos pas, et, au contraire, de le décélérer à midi et à 19 h. Pourquoi de tels changements de rythme ? Était-ce pour parfaire notre entraînement sportif ? Pas du tout ! Il s'agissait de réussir à croiser les rangs des filles du lycée de filles (qui alors s'appelaient Collège) qui déambulaient comme nous entre l'internat situé rue de l'Oratoire et l'externat situé boulevard Victor Hugo (à l'emplacement du collège actuel). Les rangs des garçons et des filles passaient tous les deux par la place Carnot. Aussi, les horaires avaient-ils été calculés pour éviter les rencontres. D'où l'intérêt que nous avions, nous et elles, à tenter de nous croiser malgré tout ! Quel plaisir de voir défiler toutes ces filles d'un coup ! La vie d'interne devenait soudain moins austère. Rue Sabatier, les biauades grises croisaient, en se côtoyant, les blouses chatoyantes, bleues ou roses selon les semaines. [ Nota bene (Tiens, je n'ai pas perdu tout mon latin !) : les demoiselles, sur qui l'attention était portée afin de les protéger sûrement de l'appétit féroce des mecs, n'avaient pas le droit de regarder en direction des rangs d'en face ! Mais, me semble-t-il, cette interdiction n'était que théorique ! ]*

*Si la blouse grise était l'uniforme des garçons, on voit que les filles du Collège avaient aussi un uniforme, la blouse rose ou bleue, alternativement selon les semaines. Outre son usage pratique, elle obéissait toujours au même principe « démocratique » : éliminer les différences sociales entre les élèves qui pouvaient apparaître dans le port des vêtements.*

*Enfin, seuls les plus grands d'entre nous osaient des infractions plus dangereuses. Ils s'arrangeaient pour se blesser dans les compétitions sportives au niveau des chevilles, des pieds, des cuisses ... enfin partout où la marche devenait difficile ! Que de chevilles se sont foulées à cette époque ! En effet, on pouvait alors obtenir une dérogation pour se rendre en cours : le trajet se faisait toujours à pied, mais en dehors des rangs ... tout en conservant l'itinéraire officiel. Que de fraudeurs en ont profité pour boiter aux endroits appropriés et pour ... courir à d'autres moments (et parfois à des rendez-vous galants) ! Gare à ceux qui étaient pris en flagrant délit d'inconduite !*

*Les conditions draconiennes de la discipline n'ont jamais empêché les « indisciplines ». Elles avaient seulement l'avantage de développer le sens de l'inventivité chez les élèves pour contrevenir au règlement sans se faire prendre, car au lycée comme à l'armée, tout est permis, à condition de n'être pas pris en flagrant délit.*

*Ces trajets étaient donc solidement encadrés et nous risquions le pire à la moindre incongruité. Ainsi, en février 1957, en tête de rang avec deux autres camarades, par un froid aussi vif que l'année précédente, nous avons pris l'initiative de couper à travers la place de l'Hôtel de Ville au lieu de la contourner. Cette entorse au règlement nous permit de gagner 9,76 mètres environ sur l'ensemble du parcours, soit environ 5*

*secondes de moins à grelotter sous le froid sibérien. Le surveillant accompagnateur a fort mal apprécié notre idée et nous a promis 4 heures de colle ... Qui, à notre grande surprise, ont été supprimées par le surveillant général d'ordinaire beaucoup moins compréhensif. Il devait faire vraiment très froid !*

À propos de ces conditions climatiques très froides de certains hivers de cette période, Raymond Humann n'en garde pas un souvenir trop amer et semble même être fier de leur avoir vaillamment résisté ainsi que ses camarades :

*Et qui peut se vanter, aujourd'hui, d'avoir couché dans un dortoir avec une température de  $-6$  °C, comme ce fut pour nous le cas en février 1956 ? On se forgeait ainsi le caractère et finalement, peu d'entre nous en sont morts ! De nos jours, on verrait se dresser d'énormes protestations contre ces conditions matérielles déplorables !*

### **Toujours le « concierge ».**

Nous avons signalé plusieurs fois l'importance aussi bien pour l'administration que dans l'esprit des élèves de la personnalité du concierge ou portier du Lycée. Plusieurs générations de ces fonctionnaires avaient porté la dénomination de *Le Bouillot* du nom de celui de l'époque de Jules Renard qui était devenu mythique. Il semble que la génération de 1954 ait eu aussi son concierge mythique si l'on en croit Raymond Humann :

*Le début des cours (et aussi la fin) était signifié par une petite cloche reliée à une chaîne en métal et agitée vigoureusement par le « Père Pitt ». Ce n'était nullement l'aumônier du lycée, encore moins un descendant des Premiers Ministres de la perfide Albion, mais simplement le concierge dont l'un des enfants Pierre, Peter en anglais et Pitt en abrégé fréquentait le lycée. Ainsi, nous avons le père Pitt et la mère Pitt à la loge et le fils Pitt en classe.*

### **Les horaires de cours ou pourquoi la vie des pensionnaires avait certains avantages.**

La répartition des heures de cours dans la journée et la semaine était conçue d'une manière toute différente de l'usage actuel (en 2009) où l'on tend à accumuler les heures de cours sur le plus petit nombre de jours de travail. Nos Ministres se vantent d'avoir réduit la semaine de travail des élèves à quatre jours et s'étonnent que les « pédagogues » se plaignent d'une dégradation des « conditions de travail ». En fait jusqu'à 1960 environ, les cours étaient répartis sur cinq jours pour les plus jeunes (le jeudi étant jour de repos) et cinq jours et demi pour le second cycle, comme l'explique fort bien Humann, tout en critiquant le système actuel.

*En revanche, les journées de cours étaient beaucoup plus légères qu'aujourd'hui. Les cours avaient lieu de 8 heures à midi et de 14 à 16 heures les lundis, mardis, mercredis, vendredis, samedis, pour les petits jusqu'à la troisième. Pour le second cycle, il y avait aussi des cours le jeudi matin, et, quelquefois de 16 à 17 heures. Avec nos six heures de cours quotidiennes (ou parfois, mais rarement, sept), nous étions très éloignés du bourrage de crâne actuel, avec des journées interminables auxquelles s'ajoutent les longs trajets en car, si lénifiants, pour rentrer chez soi tous les soirs à des heures indues ! Nous étions sûrement plus détendus, et nous pouvions travailler dans des conditions nettement plus favorables.*

C'est évidemment en tout jeune retraité que parle notre collègue qui a pu voir les avantages et inconvénients des deux systèmes. Mais sa remarque serait à rapprocher d'une tendance qui apparaît actuellement : le renouveau de l'internat. Au Lycée Jules-

Renard, en 2009, on note une demande de plus en plus importante pour ce régime et pas seulement de la part de parents désireux de se débarrasser de leur progéniture. Il est vrai que les conditions de vie et d'étude dans un internat moderne, qui s'apparentent davantage à celles d'une résidence étudiante qu'à celles que décrit Raymond Humann pour les années 1954-1960, n'ont plus rien de rebutant pour les élèves. Et il paraît, de plus, que la réussite scolaire des internes est nettement meilleure que celle des externes, surtout lorsqu'ils habitent loin de Nevers.

### **Les études d'internat.**

Outre les cours pour la plupart « au Musée » et les trajets entre celui-ci et le vieux bahut, il y avait aussi les fameuses études surveillées. Raymond Humann ne les oublie pas :

*Nous, les internes, nous avons des heures d'étude le matin de 6 h 30 à 7h (avant le petit déjeuner), puis de 17 à 19 heures (plus quelques heures de permanence lors des trous dans notre emploi du temps ... qui ne sont nullement une aberration de notre époque !), et enfin de 20 à 21 heures, juste avant le sommeil du juste, avec extinction des feux à 21 h 30 et interdiction de travailler davantage. Les plus inquiets d'entre nous tentaient de contourner cette disposition réglementaire en utilisant une lampe de poche sous les draps ou ... dans les toilettes afin de perfectionner les révisions pour la « compal » du lendemain, ceci, bien sûr quand le pion était censé s'être endormi. Mais, il avait souvent un œil ouvert et il reconduisait les récalcitrants dans leur lit, les menaçant des foudres administratives.*

*Les études de 17 à 19 heures étaient considérées comme les plus importantes pour notre réussite scolaire. Aussi, pour nous rappeler à nos obligations et nous inciter à un travail soutenu, les surveillants nous donnaient des notes de travail et de conduite variant sur une échelle de 0 à 10. Chaque semaine, nous avions la visite du censeur, accompagné du surveillant général pour une lecture de la moyenne des notes de la semaine. La note attendue était de 9 en conduite et de 9 en travail. En cas de 8, le surveillant prenait note et, pour des notes inférieures, il était amené à sévir. Ainsi, certains surveillants obtenaient un silence total pour ces deux heures d'étude. Demander un renseignement à un camarade nécessitait une autorisation. Un échange verbal de voisinage, même inaudible du reste de la salle, mais visible du bureau, pouvait permettre au surveillant de nous faire le signe 5 de la main. Ainsi, sans un mot, notre note pouvait se diviser par deux, avec des conséquences ultérieures fâcheuses. Ce temps est, heureusement, révolu !*

### **Les récréations.**

C'est toujours Raymond Humann qui les évoque non sans porter un regard ironique sur la « modernisation » du système des lycées qui a surtout consisté à changer les dénominations sans changer le contenu.

*Pour nous récréer, il existait la « récré » (qui ne s'appelait pas encore « espace interstitiel de liberté », comme des technocrates ont tenté, en vain heureusement, de la débaptiser). Elle avait lieu quotidiennement de 16 à 17 heures et le jeudi de 10 à 11 heures. Le jeudi, les internes de 6<sup>e</sup> et de 5<sup>e</sup> devaient résoudre un cruel dilemme : soit jouer au foot dans la cour de récré, soit assister au cours de catéchisme. Si l'on décidait de snober le « caté », il fallait se planquer quelques minutes pour éviter que le curé, scrutant la cour, ne nous intime l'ordre de le rejoindre pour nous dispenser la bonne*



*parole.* [il s'agissait en fait, non du curé de la paroisse, mais de l'aumônier du Lycée, l'Abbé Courteix remplacé en 1957 par l'Abbé Dechamp.]

### ***Les retours au foyer pour les « week-end ».***

Nous avons vu à propos de la scolarité de Jules Renard au lycée de Nevers que le retour des pensionnaires dans leur famille ne pouvait se faire que pour les vacances de Noël, de Pâques et, bien entendu, pour celles d'été. En cours de trimestre, ils étaient seulement autorisés (sauf punition) à sortir en ville le dimanche avec leurs parents ou correspondants. Depuis Jules Renard, le système était devenu de plus en plus « laxiste » et ils purent rentrer chez eux (toujours à condition de n'être pas « collés »), d'abord un dimanche sur deux (grande sortie) puis tous les dimanches. Mais la rentrée était toujours fixée au dimanche soir pour l'heure du repas.

Réglementairement, les cours duraient jusqu'au samedi après-midi 16 heures comme le souligne bien Humann. Leur départ ne pouvait donc se faire qu'ensuite, par les cars et les trains du soir. Pour ne pas perdre de temps, à 16 heures, la récréation après le repas de midi était remplacée par une séance d'habillage et de préparatifs au dortoir. Sous la surveillance des maîtres d'internat, les internes pouvaient monter faire une nouvelle toilette, changer de vêtements et préparer leur petite valise (qu'on entassait dans les études), afin d'être fin prêts pour le départ. Car ils devaient quitter le lycée dans une tenue impeccable. Quand ils venaient prendre leur « billet de sortie », à 16 h au bureau du Surveillant général, celui-ci vérifiait leur tenue. Malheur à celui qui n'avait pas un costume impeccable, les souliers bien cirés, ou les mains bien propres, il n'avait plus qu'à remonter au dortoir pour se laver ou aller chercher dans sa « boîte à chaussures », la brosse et le cirage adéquats. La pendule tournait, et l'heure du départ du car ou du train approchait, c'était la panique.

En 1954, les trajets entre Nevers et les villages lointains étaient parfois aussi hasardeux que celui que nous racontait Jules Renard, même si le car avait remplacé la voiture à chevaux.

*Il arrivait pourtant que certains week-ends soient un tout petit peu rallongés. Deux raisons majeures à cette entorse au règlement :*

*- Le car connaissait des difficultés : panne, conditions météorologiques difficiles. Je me rappelle particulièrement un dimanche soir particulièrement verglacé. Notre chauffeur, à Poiseux, a refusé de continuer son chemin dans de telles conditions. Il nous a donc fallu attendre dans le car ou au café ... le dégel ! Heureusement, la température s'est un peu radoucie et nous avons pu reprendre notre route pour arriver au lycée à près de 2 heures du matin. Avec d'infinies précautions, nous avons contacté le veilleur de nuit pour regagner les dortoirs sans réveiller nos condisciples.*

*- La fête au village (ou dans les villages environnants : la Pentecôte à Varzy, notamment). Quels trésors d'imagination il fallait trouver pour ne pas être au rendez-vous du dimanche soir. Grâce à notre instruction, nous arrivions à trouver des excuses originales et parfaitement valables. Auriez-vous été capable d'inventer cette excuse magique : « J'ai raté mon car ! » ? À côté d'une telle trouvaille, la panne d'hélicoptère, relevée récemment à Jules n'est que de la roupie de sansonnet !*

*Tout le monde faisait semblant de croire à ce motif imparable, à condition de ne pas le renouveler trop souvent, et, le car du lundi matin nous faisait arriver en cours vers 8 h 30, épuisés par une courte nuit, mais triomphants d'avoir pu profiter de la fête ... avant de lutter du mieux possible contre le sommeil pendant les cours, surtout ceux de l'après-midi !*

Comme nous l'avons fait remarquer, ces sorties du week-end étaient considérées comme une faveur accordée aux élèves et qui était donc liée à leur travail, leur conduite, et leurs résultats, pendant la semaine ou la quinzaine. Les « mauvais élèves » étaient consignés et ne pouvaient en bénéficier. Humann trouvait ce système particulièrement injuste pour les pensionnaires.

*Les consignes avaient un goût particulièrement amer pour les internes. Parce qu'elles se déroulaient, pour le premier cycle, le dimanche. Ainsi, 2 heures de colle nous obligeaient à rester le dimanche matin de 8 heures à 10 heures ; 4 heures nous coïnciaient de 8 heures à midi. Mais, dans les deux cas, il nous était alors impossible de rentrer dans nos foyers et, donc c'était comme si nous étions collés toute la journée ! Était-ce moins grave pour ceux d'entre nous qui ne rentraient chez eux qu'aux vacances, comme c'était le cas souvent de nos camarades morvandiaux ?*

Ce que décrit Humann était vrai aussi pour le second cycle. Mais en effet, tous les élèves ne rentraient pas chez eux chaque semaine, certains ne rentraient que pour Noël, Pâques et les grandes vacances à cause de l'éloignement. Il faut ajouter aussi que certains, même habitant près de Nevers, ne désiraient nullement retrouver chaque semaine, leur foyer, pour différentes raisons, et étaient trop heureux de rester au lycée. Nous en avons même connu qui, ayant besoin d'une raison valable pour que leurs parents ne les fassent pas rentrer « de force » à la maison, demandaient aux « pions » de les consigner sous un quelconque prétexte. En fait, nous nous arrangions avec le Surveillant Général pour leur donner satisfaction sans les « punir ».

### **Solidarité.**

Chaque année, les élèves versaient forfaitairement une somme à la Caisse de Solidarité dont les fonds étaient gérés par le Conseil Intérieur. La délibération du 25 septembre 1954 nous éclaire sur la philosophie de cette gestion. Une quête nationale était organisée en faveur des Sinistrés d'Orléansville. Le C.I. n'était pas favorable à la multiplication des quêtes auprès des élèves et de leurs parents. Il décide donc de verser 150 francs par élèves soit entre 35 000 et 40 000 francs qui seront pris sur les fonds de la Caisse de Solidarité. Ce sera souvent la solution adoptée dans ce genre de cas.

Ainsi le Conseil Intérieur du 28 octobre 1955 fixera à 200 francs par élève la cotisation annuelle dont 50 francs pour l'Association Sportive.

En plus de la participation aux œuvres nationales, la Caisse de Solidarité menait des actions locales. En 1955 – 1956, prise en charge de 7 vieillards nécessiteux pour une somme de 5000 francs. La Coopérative, de son côté versait 2000 francs ce qui faisait au total une aide de 1000 francs par vieillard. Cette aide sera reconduite en 1956 – 1957 pour la même somme. Le C.I. du 26 octobre 1956 précisant qu'il s'agit de l'achat *de friandises et articles divers*. En effet, il ne s'agissait pas seulement d'un versement en argent une fois par an. Un groupe d'élèves, impulsés par un professeur, rendaient visite régulièrement aux vieillards pris en charge et leur apportaient de petits cadeaux ou une aide plus importante en fonction de leurs besoins. C'est évidemment cette action de relation personnelle qui était la plus importante pour les élèves.

*Un ami en 2<sup>e</sup> : Jean-Pierre Le Corre.*

*La rentrée des internes avait lieu la veille de celle des externes, à partir de 14 heures. Mis à part les formalités d'entrée, fort réduites à l'époque (par comparaison avec l'inflation de la paperasse administrative actuelle), et la prise de possession des places en étude et au dortoir, ce qui représentait une véritable opération de haute stratégie où l'ancienneté, la notoriété, entraient en jeu, (c'est pourquoi, les plus avisés tâchaient d'arriver les premiers), il restait pas mal de temps avant le repas du soir et le coucher. C'était le moment de retrouver les anciens camarades, de faire connaissance*

*avec les nouveaux, de raconter ses exploits de vacances, (toujours sublimes), ses projets pour la nouvelle année scolaire, (toujours pharamineux,) d'échanger des tuyaux, (toujours garantis), sur les pions, les professeurs à qui l'on aurait affaire cette année. Bref, ces quelques heures, quand les parents étaient partis, après moult recommandations et la livraison de la fameuse boîte à provisions, constituaient l'étape de rupture avec le monde extérieur et de réinsertion dans celui du lycée. Parfois, commençait ce jour-là une camaraderie, voire une amitié qui allait prendre une place importante dans la vie d'un élève. C'est ce que raconte Denis Douëllou <sup>23</sup> à propos de cette rentrée 1954.*

*À la veille de la rentrée d'octobre 1954, j'entre pour la première fois dans la cour de l'internat réservée aux « grands ». Jean-Pierre Le Corre, <sup>24</sup> mon futur vieux pote et complice, appuie sa blouse grise sur le crépi également gris du mur au soleil. Il a la dégaine de Delon, alors inconnu des foules, mais en plus grand. Des yeux d'un bleu délavé, presque transparents et il marche comme un cow-boy. Il se produit comme un déclic et le courant passe tout de suite. Sans le savoir l'un et l'autre, nous commençons là une décennie d'amitié.*

*La classe de seconde amorce l'accès au cycle terminal des études secondaires pour l'obtention du baccalauréat. Pas d'examen à préparer dans l'immédiat, un an de tranquillité en perspective : la vie rêvée !*

Outre le début de cette amitié, ce souvenir souligne l'importance du passage dans le second cycle, la cour des grands, et l'accès à un certain nombre de tolérances et de privilèges sur le plan disciplinaire. Car le statut des élèves du second cycle était en fait, différent de celui des plus jeunes. Ceci était encore plus vrai pour ceux des classes de Terminales qui accédaient en quelque sorte à la « maturité ». De plus, la classe de seconde était une sorte de « respiration » entre le 1<sup>er</sup> cycle et les classes de bac. , comme le souligne bien ce témoignage.

### **Le Foyer.**

Raymond Humann garde aussi un vif souvenir des soirées récréatives au Foyer de l'internat. Mais, il ne précise pas si tous les internes y avaient droit ou seulement ceux de certaines classes.

*En dehors de la récré, nous avions droit, une fois par semaine, à une soirée de défoulement au foyer (de 20 à 21 heures). Tennis de table, baby-foot et surtout jeux de cartes constituaient nos activités de détente. Nous étions devenus des experts pour le tarot et la belote. Avec mon ami Marcel, nous étions considérés comme la meilleure paire de beloteurs. Il faut dire que nous aidions la chance par une tactique de jeu de haut niveau, que nos adversaires n'ont jamais pu découvrir. En revanche, la télévision n'en était qu'au tout début de sa vulgarisation et elle n'existait pas dans notre foyer. En 1956, nous avons dû suivre la défaite du Stade de Reims face au Real de Madrid à la radio, grâce au transistor, récemment mis en service. Pour cela, d'ailleurs, il avait fallu la bienveillance de notre surveillant de dortoir, car la fin du match avait lieu après l'extinction des feux.*

Ce dernier détail nous rappelle que la popularité des postes de radio à transistors date effectivement de cette époque et son importance sera consacrée dès 1962 par

---

<sup>23</sup> Op. cit.

<sup>24</sup> Le professeur principal de seconde était M. Besançon. Sur le palmarès du 30 juin 1955, les deux amis figurent avec quelques nominations : Denis Douëllou obtient un 6<sup>e</sup> accessit en Histoire, un 5<sup>e</sup> accessit en Éducation Physique et un 4<sup>e</sup> accessit en Anglais. Jean-Pierre Le Corre obtient le 1<sup>er</sup> prix en Dessin, le 1<sup>er</sup> accessit en Physique et Chimie et le 4<sup>e</sup> accessit en Allemand.

l'appel lancé à la radio par le Général de Gaulle, ordonnant aux appelés d'Algérie de refuser d'obéir aux ordres de leurs officiers en rébellion contre le gouvernement.

### ***Du cinéma au Lycée.***

Grande innovation, il est question de séances de cinéma à l'Internat mais seulement pendant les 1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> trimestres. Le 3<sup>e</sup> devant être réservé à la préparation des examens. Cette décision étant prise par le C. I. le 20 décembre 1954, les internes n'ont pu bénéficier cette année-là que d'un trimestre de septième art à domicile. Mais ils pouvaient participer sous bonne surveillance, aux séances du Ciné-Club de Nevers, qui avaient lieu au Cinéma *L'Étoile* <sup>25</sup>.

Ceci causera un beau scandale <sup>26</sup>. Un élève de 1<sup>e</sup> C (boursier d'internat) profita de l'obscurcissement de la salle de cinéma de l'Étoile, pendant une séance du Ciné-Club, pour sortir subrepticement et se rendre au domicile d'une jeune fille, élève de Sciences Expérimentales, (en l'absence de ses parents, professeurs, qui, bien entendu, étaient au Ciné-Club). Il était de retour dans la salle à la fin du film, au moment de la discussion. C'était un rapide. Le procès verbal ne dit pas à quelles expérimentations scientifiques ou travaux pratiques de sciences naturelles, ces deux tourtereaux s'étaient livrés. Mais son aventure fut connue (on ne sait comment) et le Conseil de Discipline prononça son exclusion définitive (procès verbal du 20 avril 1955). On ne plaisante pas avec les bonnes mœurs. Le Ministère donna son accord à cette sanction, c'était obligatoire pour un boursier. Il n'est pas question de sanctions contre la jeune fille, le sexisme ne fonctionne que dans un sens.

Cette affaire faillit faire suspendre définitivement la participation des internes au Ciné-Club de Nevers. Sagement le Conseil Intérieur du 28 octobre 1955 décida de maintenir cette sortie culturelle. C'était d'autant plus raisonnable que ce Ciné-Club était animé avec beaucoup de brio par des professeurs du Lycée. En octobre 1956, cette autorisation fut renouvelée *pour les internes du second cycle ... avec autorisation écrite de la famille* (C.I. du 26 octobre 1956). Cette précaution permettait d'éviter un conflit avec les parents en cas d'incident.

Un ancien élève de cette époque, Gérard Taussig <sup>27</sup> signale une autre possibilité de « sortie » culturelle : *Au cinéma, place Chaméane, avait lieu alors que j'étais en 6<sup>e</sup> les séances de « la ligue maritime et coloniale » séances qui n'ont pas duré plus d'une année si ma mémoire ne me fait pas défaut* ». Nous n'en avons pas trouvé trace dans les registres du Lycée, mais un Prix offert par une association de ce genre figure bien sur plusieurs palmarès du Lycée à cette époque.

### *Initiation tabagique.*

Mais l'accès au second cycle se traduisait souvent par une initiation aux plaisirs des adultes, qui restaient quand même interdits, mais la transgression en devenait de plus en plus facile. Il en est ainsi pour le tabagisme. Ceci ne veut pas dire que les élèves plus jeunes ne fumaient pas mais souvent ce début coïncidait avec l'entrée dans le second cycle, comme en témoigne Denis Douëllou <sup>28</sup> :

*Au cours d'une récréation d'automne, je vois de la fumée s'élever d'un tas de bois, livré en vrac dans la cour. Croyant au feu, je me précipite : il s'agit d'un camarade qui fume tranquillement se croyant à l'abri des regards. Le premier accès de surprise passé, nous voilà faisant tabac commun. Bien que prévenu, la nausée des débutants, me*

<sup>25</sup> Cette localisation est confirmée par un élève de cette époque : Gérard Taussig (courrier du 21 avril 2009)

<sup>26</sup> Voir plus loin notre étude sur LA DISCIPLINE ET LES SANCTIONS AU LYCÉE DE SEPTEMBRE 1952 À JUIN 1960.

<sup>27</sup> Courrier du 21 avril 2009.

<sup>28</sup> Op. cit.

*surprend par son intensité. Il m'incite à poursuivre. J'y perds à rester accro du tabac jusqu'en novembre 1981, après en avoir fumé de toutes sortes et de bien des façons, le narguilé excepté. L'Amsterdamer, alors de contrebande, reste dans mon souvenir le meilleur des meilleurs.*

### **Le Sport au Lycée.**

On a souvent signalé l'importance de sport dans les activités du lycée. Les élèves se passionnaient, les deux professeurs, MM. Borrueil et Darennes étaient très actifs et payaient de leur personne et, pour les pensionnaires, les séances d'entraînement, les matches et les déplacements à l'extérieurs étaient d'appréciables dérivatifs à la vie de l'internat. ( Comme précisé plus haut, et confirmé par Denis Douëllou l'entraîneur de l'équipe de basket était M. Darennes). L'exemplaire du palmarès du 30 juin 1955 que nous utilisons contient un encart qui donne les :

#### *PRINCIPAUX RÉSULTATS SPORTIFS.*

*En sports collectifs : les équipes de BASKET-BALL Cadets, CROSS Juniors et ATHLÉTISME Cadets, sont respectivement Finalistes, Troisième et Quatrième de l'Académie.*

*En sports individuels nous enregistrons : Deux titres d'Académie (ANDRIEUX en escrime cadets et MONNOT en poids seniors).*

*D'autre part LAFAY, au 100 mètres juniors, et ROBERT, au 80 mètres cadets, sont classés seconds avec des performances égales à celles des champions d'Académie.*

*Autre performance marquante : GATEAU troisième en finale de hauteur cadets avec 1 m, 66.*

Il est dommage que la même fiche ne figure pas dans les palmarès des autres années. Ceci nous donne aussi une idée de la variété des sports pratiqués par les élèves. Il n'y avait donc pas que le foot qui comptait. Les souvenirs des anciens élèves, égrenés au fil des années, tournent souvent autour du sport et des matches mémorables contre telle ou telle équipe et aussi des joyeusetés qui agrémentaient ces sorties.

Raymond Humann, lui aussi conserve de pittoresques souvenirs de ces activités :

*Les séances de gym proprement dites se déroulaient à la salle de la société de gymnastique «La Nivernaise» située en bas de la rue de Loire. C'était pour moi, avec ses agrès, une sorte de salle de torture, et j'étais fort impressionné par la croix de fer aux anneaux réalisée par notre mentor Toni.*

*Je préférais de loin les séances au Pré à l'Âne. Cet endroit au nom poétique, se situait entre la Loire et la Nièvre juste avant leur confluent. (Aujourd'hui, ce délicieux Éden a disparu, enseveli par les bâtiments de la Maison des Sports, de la Bourse du Travail et de la Maison de la Culture. Donc, comme il n'avait plus d'herbe à brouter l'Âne a disparu.) Par la rue de Loire et la rue Casse-cou, nous franchissions le petit pont [dit Pont Mal Placé] qui nous conduisait à notre Pré. Après nous être mis en tenue dans nos vestiaires (baragues en bois, aux vitres cassées), nous pouvions nous battre et nous défouler sur l'herbe du Pré . Il est arrivé quelquefois que des grippe-sous aux mains crochues tentent de nous dérober quelque menue monnaie. Malheur à eux ! Notre vénéré prof Toni se lançait à leur poursuite et, sitôt rattrapés, il leur faisait rendre gorge, sous les « hourra ! » et les remerciements de notre petite communauté . En raison des trajets à accomplir, notre heure de gym ne durait guère plus d'une demi-heure.*

*Et, une après-midi par semaine, nous avons Plein Air. Nous nous rendions, à pied évidemment, ce qui aujourd'hui apparaît vraiment saugrenu, au stade Faidherbe (sur*

lequel il y avait plus de sable que d'herbe. Pardon pour ce jeu de mots quelque peu vaseux !). Nous pouvions nous régénérer par les sports d'équipe : le rugby, le basket, mais surtout le foot et le hand.

### *La Fête des Écoles de Nevers.*

*La Fête des Écoles de Nevers avait lieu chaque année au Pré fleuri, avec en soirée une sorte de spectacle avec un bal. Nous lui consacrons plus loin quelques paragraphes. Pour les élèves, l'attrait en était divers, comme en témoigne Denis Douëllou <sup>29</sup>*

*Volontaire pour figurer dans le spectacle de la fête des écoles de Nevers, j'ai le ravissement de participer une fois par semaine à la répétition : il s'agit de valse viennoises en costumes. Nous retrouvons avec délices, nos partenaires du lycée de filles. Que d'émois charmants et platoniques se sont épanouis à ces occasions ! (En fait, il n'y avait pas de lycée de filles mais seulement un Collège, communal, de Jeunes Filles).*

Ajoutons que selon le témoignage d'une élève du Collège de Jeunes Filles, c'était leur professeur d'Éducation Physique qui avait exigé cette mixité, se refusant à faire danser des filles habillées en garçons. (voir plus loin). Les élèves, garçons et filles, n'en étaient pas fâchés.

### **Le Carnet de notes. Les compositions, les prix.**

Le stock de l'ancien modèle de carnet de notes qui avait valu au Lycée les félicitations du Ministre pour son *œuvre d'éducation* était épuisé et il fallait songer à une réimpression. Le Proviseur voulut en profiter pour faire apporter quelques modifications au règlement (séance du C. I. du 19 février 1955). Ces refontes du règlement deviendront de plus en plus fréquentes, les mesures *définitives* adoptées à chaque fois, tombant très vite en désuétude. Et ça commence en 1955.

Ces fameux carnets de notes étaient destinés à communiquer aux parents les notes de devoirs, leçons, travail et conduite de leurs enfants. Il s'agissait évidemment des notes ordinaires, et des devoirs faits en étude ou à la maison pour les externes. Les notes des compositions et les appréciations des professeurs figuraient sur le bulletin trimestriel.

À ce propos Raymond Humann se souvient de ses impressions de potache :

*Les devoirs sur table étaient moins nombreux qu'aujourd'hui. Ils se résumaient à une composition trimestrielle dans chaque matière, qu'il s'agissait, évidemment, de bien préparer. Ce système est contesté maintenant car on préfère avoir la possibilité de se racheter en cas de défaillance à un devoir mais ne devrait-on pas être dispensé des devoirs de « rattrapage » en cas de réussite brillante au premier devoir ? Il faudrait réfléchir à la question. Je crois, pour ma part, qu'il nous préparait mieux à l'épreuve unique de l'examen. À noter que les copies de nos compositions restaient dans les archives de l'établissement. Je ne sais pour quelle raison. Peut-être que quelques esprits curieux pourraient retrouver les miennes en furetant dans les archives !.*

C'était en effet réglementaire. Ces compositions trimestrielles, les deux premières notées sur 20, la troisième sur 40, fournissaient les moyennes annuelles dans chaque discipline qui déterminaient les prix et le passage en classe supérieure. De plus, les notes ainsi obtenues dans le second cycle étaient reportées sur le Livret pour le Baccalauréat qui était examiné par le Jury soit pour attribuer, soit pour refuser le diplôme. Elles avaient donc une importance administrative considérable. Et comme

<sup>29</sup> Op. cit.

toujours en droit administratif, leur validité pouvait être contestée devant le Conseil d'État, (à notre époque devant le Tribunal Administratif). Il était donc nécessaire de conserver les copies corrigées et les bordereaux récapitulatifs le temps de l'appel possible devant ces tribunaux soit cinq ans. Après quoi, ces documents étaient détruits, ce qui du point de vue de l'historien de l'éducation est très dommageable car ces séries de devoirs corrigés seraient des sources précieuses pour l'étude des variations des programmes réellement enseignés et de l'esprit de leur pédagogie.

Humann se souvient surtout de ses réactions de potache vis-à-vis des sanctions disciplinaires liées aux résultats scolaires. Dans les chapitres précédents, nous avons étudié le système disciplinaire dans son ensemble, il est intéressant de voir ce qui frappait le plus un petit élève du Lycée.

*Les sanctions étaient soit positives, soit négatives. Si nous avions de bonnes notes aux compositions, chaque trimestre, nous pouvions être inscrits au Tableau d'Honneur (affiché dans le hall), aux Encouragements à l'époque considérés exclusivement comme l'antichambre des Félicitations (ou « féloches »). Nous pouvions recueillir, pour mauvaise conduite ou pour mauvais résultats, des « mauvais points ». Pour les internes, 12 mauvais points par trimestre en premier cycle et 10 pour le second cycle nous conduisaient ipso facto (quel latin j'ai su conserver !) devant le Conseil de Discipline dont les jugements étaient sans appel, avec exclusion, parfois définitive, à la clé. Cette institution nous effrayait grandement.*

En réalité, les sanctions négatives étaient graduées, Avertissement, ou Blâme avant Exclusion. Celle-ci pouvait être très partielle (un ou plusieurs jours et parfois seulement soit de l'internat soit des cours, avec consigne en étude), l'exclusion définitive étant relativement exceptionnelle. Mais on voit que cette seule perspective impressionnait fortement les élèves et donnait à leurs yeux, au Conseil de Discipline une dimension terrible alors qu'il dispensait beaucoup plus de Félicitations, d'Encouragements et d'Inscriptions au Tableau d'Honneur que de sanctions punitives.

Par contre, le manque de travail, ou les mauvais résultats en compositions, se traduisaient en fin de trimestre par des observations plus ou moins sévères du Conseil de Classe et en fin d'année par une décision concernant le passage en classe supérieure, le redoublement ou carrément le renvoi de l'élève : *ne sera pas repris au Lycée l'année prochaine.*

Lorsque le niveau était jugé insuffisant seulement dans une ou un petit nombre de disciplines, l'admission était subordonnée au succès à la rentrée suivante à des examens de passage qui avaient lieu quelques jours avant la rentrée officielle. Par exemple, pour la rentrée 1955, il était précisé sur le palmarès du 30 juin : *Les examens de passage auront lieu les Lundi 26 et Mardi 27 septembre, à partir de 8 heures. La rentrée des classes est fixée au Samedi 1<sup>er</sup> octobre — à 8 heures pour les classes secondaires — à 8h 30 pour les classes primaires. La rentrée de tous les internes est fixée au Vendredi 30 septembre, à partir de 14 heures, à l'internat.* Comme on le voit, on n'hésitait pas à faire la rentrée un Samedi. La date « sacrée » était en effet le 1<sup>er</sup> Octobre (ou le lendemain mais seulement si le 1<sup>er</sup> était un dimanche).

Raymond Humann dont nous suivons les souvenirs fut ainsi obligé d'étudier pendant les vacances 1957 et de rentrer avec une semaine d'avance pour ces fameux examens de passage :

*Les passages en classe supérieure se décidaient en Conseil de Classe, uniquement entre professeurs, sans délégués des parents, ni des élèves. Les décisions étaient sans appel. Parfois, nous étions soumis, en cas d'insuffisance de niveau dans une ou deux disciplines, à des examens de passage, susceptibles, en cas d'insuccès, de compromettre notre accès à la classe supérieure. En raison d'un travail superficiel, je fus donc convié, au début de septembre 1957, à une petite épreuve de mathématiques,*

*laquelle avait bien pourri une partie de mes vacances. Mais la leçon fut profitable. Jamais plus je ne me suis laissé aller au dilettantisme par crainte de devoir recommencer ce satané examen de passage !*

On verra, dans les chapitres suivants que moins de dix ans plus tard, les élèves d'abord, puis les délégués des parents, furent invités à participer aux Conseils de classes ainsi qu'aux autres conseils de l'établissement. Les conseils de classes de fin d'année avaient aussi la tâche de déterminer les prix dans toutes les disciplines et aussi les Prix d'Excellence, d'Honneur et autres prix spéciaux ou de fondation. Les discussions étaient parfois très vives et très complexes, car tout entrait en compte, les résultats aux compositions bien sûr, mais aussi l'attitude générale, les efforts fournis etc. Pour les élèves, cela se traduisait par la fameuse cérémonie solennelle de distribution des prix avec tout son rituel. C'est surtout de cela que se souvient Humann.

*Les meilleurs élèves étaient récompensés lors de la grande cérémonie annuelle de la distribution des prix. Elle se déroulait au cinéma Palace, aujourd'hui disparu et situé rue du Rempart (de nos jours rue Pierre Bérégovoy). Tous les élèves y assistaient obligatoirement, subissaient le discours humoristique du dernier professeur nommé dans l'établissement (souvent revêtu de sa toge) et voyaient défiler les meilleurs d'entre eux sur l'estrade pour y recevoir leurs livres et les félicitations des personnalités. En 6<sup>e</sup>, je fus particulièrement impressionné par l'élève de la classe de philosophie qui avait raflé tous les prix : Sourd Jean-François !*

Humann a ainsi écouté (?) en 1955 le remarquable discours de M. Sallé sur l'un des professeurs de l'époque de Jules Renard, Louis Durieu. Nous l'étudions ci-dessous, mais il ne s'en souvient sans doute pas.

Sa mémoire est également défaillante sur un autre point, car en 1955, alors qu'il était en sixième, Jean-François Sourd était seulement en classe de 1<sup>e</sup>, il avait d'ailleurs été nommé treize fois (dans toutes les disciplines sauf l'Éducation Physique) et « raflé » deux prix d'Honneur, le Prix d'Excellence, de Français, de Latin, de Grec, d'Histoire et de Géographie, de Physique et Chimie et d'Allemand. Et il fit encore mieux l'année suivante en Philosophie. Chaque nomination était récompensée par un livre. Il est vrai qu'une pile de treize livres avait de quoi impressionner les spectateurs.

### ***Le nouveau lycée.***

Enfin les choses ont l'air de se préciser. Les travaux de l'externat commencent effectivement le 6 avril 1955. Dans sa séance du 20 avril, le Conseil Intérieur évoque une cérémonie de *pose de la première pierre*, un peu à posteriori. Elle aura lieu effectivement le 27 juin 1955 à 15 heures sous la Présidence de M. Bouchard, Recteur de Dijon avec des discours de M. Demuth, Proviseur ; Me Dubost, Maire de Nevers ; M. Vaughon, Préfet de la Nièvre et M. Bouchard, Recteur de Dijon.

Pour l'internat, le Proviseur va en personne au Ministère, au cours du mois d'avril 1955, pour connaître l'état du dossier. Suite à cette visite, la Direction du 2<sup>e</sup> degré promet d'accélérer les démarches. Le projet complet (internat + externat) avait été adopté le 19 février 1955.

### ***La distribution des prix du 30 juin 1955.***

#### ***Le discours de Jean-Claude Sallé : Louis Durieu.***

Le discours d'usage, fut prononcé cette année-là par M. Sallé, professeur d'Anglais. C'était un ancien élève du Lycée, fils d'une famille nivernaise que la guerre et la



Résistance mirent tristement à l'honneur, puisque son père, grand résistant, fut recherché et arrêté, et sa mère, Lucette Sallé, déportée, mourut quelques semaines après la libération des camps.

Il avait choisi d'évoquer *Louis Durieu*, ancien professeur du Lycée de Nevers, à l'époque où Jules Renard était élève. Ce professeur, mort prématurément, a laissé un livre de poème et deux romans : *Le Pion* et *Nos bons petits Collèges* dans lesquels il évoque avec ses propres souvenirs d'élève, de pion et de professeur, la vie et la faune des Collèges et Lycées de son temps. Il a sans doute influencé en partie, par l'acuité de sa vision, la précision de ses notations, et l'ironie mordante de sa prose, Jules Renard lui-même. Nous avons réédité le discours de Jean-Claude Sallé et consacré un chapitre à Louis Durieu dans notre étude sur Jules Renard et le Lycée de Nevers <sup>30</sup>.

Nous ne reprendrons pas cette étude ici. Il faut par contre, situer ce discours et son sujet dans la réalité de la vie au lycée en 1955.

Ce discours a un double intérêt. D'abord, il remet en lumière un ancien professeur et son œuvre littéraire que, sans doute, aucun des « spectateurs » ne connaissait. En fut-il mieux connu par la suite ? Il aurait fallu éplucher les fiches de lecture de la Bibliothèque Municipale de cette époque, pour savoir combien de personnes avaient emprunté les deux romans dans les mois suivants, mais ces fiches n'existent plus. De nos jours, nos articles à son sujet ont simplement révélé qu'il était toujours aussi inconnu qu'en 1955 et même les spécialistes aussi bien de Jules Renard que des récits traitant de la vie dans les collèges et lycées, ignorent ses deux romans.

Le second intérêt, c'est sa valeur provocatrice. Jean - Claude Sallé, avec son choix de citations et de passages tirés des deux romans de Louis Durieu, décape l'image convenue des collèges et lycées. Certes, il situe bien ses références à la fin du XIXe siècle, mais les élèves devant qui il s'exprimait n'oubliaient-ils pas cette époque pour actualiser le propos. Entre 1883 et 1955, y avait-il une grande différence, autre que vestimentaire, dans la perception des « personnages » du Lycée par les potaches. Les multiples souvenirs que nous avons recueillis sur diverses époques montrent une certaine permanence dans la manière dont ils les ont toujours perçus. Il faudra que les structures complètes de l'établissement soient bouleversées, dans les années 1970, pour que cette vision change vraiment.

### ***Encore une histoire de « cancoilles ».***

Un ancien élève de cette époque, M. Jacques Chaudenson raconte :

*Le professeur de français de 3e M était Perrot dit " Pétot ". Lui aussi est lié à une anecdote....*

*C'était un monsieur un peu introverti et timide qui ne faisait pas régner une discipline exemplaire pendant ses cours, mais comme tout les timides, il finissait, suite à un chahut prolongé, par exploser, postillonnant et criant, de sa voix " zozotante " et punissant sans discernement.*

*Mai 1955, année à hannetons, ceux-ci pullulent et les internes passent les soirées à les capturer, les gardant prisonniers dans des boîtes de carton, le grand jeu consistant à les libérer pendant les cours. C'est ce qui se passait depuis dix bonnes minutes en cours de français.*

*Comme prévu, "Pétot " explosa dans un charabia à peine compréhensible se terminant par : « Z'en ai plein le dos de vos hannetons ».*

*C'est là qu'il se retourna vers le tableau, découvrant, accrochés à sa veste en tweed, cinq ou six hannetons affolés et vrombissant.*

<sup>30</sup> Publiée dans les *Cahiers Nivernais d'Histoire de l'Éducation*, Nevers.

*"Pétof" se demanda longtemps pourquoi tous les élèves étaient pris d'un fou rire inextinguible.*

Cette année-là, Jacques Chaudenson avait obtenu le prix du tableau d'honneur et trois accessits. En racontant ses souvenirs, et en citant l'anecdote ci-dessus ainsi que deux autres citées plus haut, il remarquait qu'elles concernaient toutes trois des professeurs de lettres et il tenait à préciser : *Croyez bien que c'est tout à fait par hasard si elles ne concernent que des profs de lettres. N'y voyez aucune mauvaise intention et aucune basse vengeance d'un modeste scientifique envers tout ce qui touche à la littérature. Je suis d'autant plus à l'aise pour me défendre que ces trois-là étaient d'excellents professeurs et que si mon orthographe et ma syntaxe ne sont pas aussi catastrophiques que celles de l'actuelle génération d'élèves, c'est, sans nul doute, grâce à eux!*

### **Une aventure d' « Oscar ».**

Cet épisode qui nous a été raconté et confirmé par plusieurs anciens élèves, n'a pu être daté ni « localisé » précisément par aucun. Il semble qu'un matin, « Oscar », le fameux squelette du labo de sciences naturelles avait disparu et qu'il fut retrouvé en ville, méditant philosophiquement, appuyé sur le parapet d'un pont de Nevers. Jacques Chaudenson <sup>31</sup> précise : *Je crois me souvenir qu'il avait été retrouvé accoudé au mur du pont de chemin de fer de la route de Fourchambault ... mais je peux me tromper. Daniel Larive croit que c'était au Pont de Loire : l'affaire avait fait grand bruit ... je crois qu'il y avait eu un article dans le Journal du Centre. Je ne me souviens plus en quelle année ... peut-être, 54 ou 55. Jean Deloison précise que le squelette était habillé et chapeauté et que c'était une brave dame qui traversait le pont au petit matin pour aller faire ses courses, qui l'avait découvert.*

### **1955 — André Veber.**

M. Veber était arrivé au lycée en 1945 en remplacement de M. Anfray. Jacques Jarriot se souvient bien de lui : *Il avait une démarche très mal assurée, les jambes serrées dans de fortes guêtres portées par-dessus le pantalon, puis quelques années après, soutenues par une sorte d'armature cachée par le pantalon. La déportation, des tortures [...] disions-nous. Lorsqu'il descendait de l'estrade, nous craignons la chute. Très respecté, personne ne bougeait [...] Un redoublant se permit un jour je ne sais quelle distraction ou intervention inopportune : la réplique fut immédiate : « Bon Dieu ! Je ne m'appelle pas N... (N était un collègue qui n'avait fait que passer à Nevers et il y avait quelque chahut dans sa classe). [...] André Veber a quitté Nevers en 1955 pour Aurillac, comme censeur. Il a été ensuite proviseur à Douai (ou une autre ville de la région) où débutait en 1960, un de mes camarades de Saint-Cloud.*

Nous pouvons préciser <sup>32</sup> que M. Veber, originaire de Pont-à-Mousson, était en fait atteint d'une infirmité de naissance (due à une rubéole de sa mère pendant la grossesse), l'une de ses jambes, atrophiée était réduite au-dessous du genou. Cette infirmité concernait également deux doigts de la main gauche, mais semble-t-il, les élèves ne l'ont pas remarqué. Il avait été appareillé dès son enfance et cette invalidité n'avait rien à voir avec sa déportation comme semblaient le penser ses élèves. M. Veber était très discret sur ce point. Mais sa carrière est bien plus intéressante.

<sup>31</sup> Correspondance personnelle du 25 mars 2008.

<sup>32</sup> Informations recueillies (mars 2009) auprès de sa belle-fille, Mme Sabine Veber, veuve de Claude Veber, complétées et vérifiées par Michel Veber (fils de André Veber) (avril 2009).

Il l'a commencé au Lycée de Vierzon où il rencontra sa femme, professeur d'histoire et géographie comme lui. C'était au début de la guerre et dès la défaite, M. Veber s'était engagé dans un réseau d'aide aux parachutistes anglais et américains qu'il accueillait chez lui et faisait transiter en zone libre. La ligne de démarcation était proche de Vierzon. La menace de la Gestapo se faisant plus pressante, il partit pour Abbeville, puis pour l'Algérie pour la même raison. Revenu en France, il fut arrêté en 1942, à Vierzon et fait rare, dans sa classe, et déporté, avant la naissance de son premier enfant, sa fille aînée Claire qui naquit en avril 1943. Il passa par deux camps dont Buchenwald. Les Allemands lui confisquèrent sa prothèse ce qui rendit encore plus périlleuse sa survie dans les camps. À Buchenwald il fut très protégé par ses co-détenus ce qui lui valut certainement de pouvoir rester en vie jusqu'à sa libération. Il fut torturé, et il servit de cobaye pour de prétendues expériences médicales de vasectomie. Comme le note ironiquement son fils Michel : *Celles-ci furent tellement bonnes qu'il a eu quatre enfants à son retour ...* Il survécut donc et fut libéré en 1945.

Il fut donc nommé au lycée de Nevers en octobre 1945 et y enseigna jusqu'en juillet 1955. Ses autres enfants naquirent à Nevers : 2 jumeaux, Jean et Michel en 1946, un autre fils Claude en 1948, et le dernier, Robert en 1951.

Il fut ensuite nommé Censeur au Lycée d'Aurillac ainsi que l'écrit Jarriot, puis comme Proviseur à Douai en 1958, puis à Paris, au Lycée Rodin, puis au Lycée Voltaire. En 1968, il eut un « accrochage » avec le Ministre de l'époque, Olivier Guichard. Cela lui valut une sorte de disgrâce. Nommé pour ordre au Lycée Villon où il était logé, il était affecté au Centre d'enseignement par correspondance de Vanves et assurait la correction des préparations d'agrégation.

Il prit sa retraite et passa ses dernières années à Paris et au Bec d'Allier (commune de Cuffy) où il possédait une maison.

### **1955 Armand Nascimento**

Sorti du lycée en 1955, Armand Nascimento fait toute sa carrière dans l'Éducation Nationale, conseiller principal d'éducation au Lycée André-Maurois d'Elbeuf, puis professeur d'économie et de gestion, il aura en charge la direction de deux collèges, puis celui de deux lycées. C'est en qualité de Proviseur du Lycée Jeanne-d'Arc à Rouen qu'il prend sa retraite en 1999.

Cette carrière d'universitaire s'accompagne comme c'est souvent le cas d'une implication dans la vie associative et politique de son lieu de résidence. Armand Nascimento sera président d'une MJC, et participera à la gestion de l'Orchestre symphonique, de l'Office des personnes âgées, de l'Office de tourisme et du Centre de formation, à Elbeuf puis à Rouen. Il a de même siégé au Conseil Régional de 1994 à 1998 en tant que Président de la Commission de l'Environnement et des Transports. Conseiller Municipal d'Elbeuf de 1989 à 1995, il a été réélu en 2001 pour un mandat de six ans.

### **Année 1955 – 1956.**

#### ***Rentrée de 1955 en 1<sup>ère</sup>.***

La rentrée est toujours un jour important pour les élèves mais certaines marquent plus fortement la mémoire. Denis Douëllou <sup>33</sup> se souvient en particulier de celle de 1955. Un bulletin inséré dans le palmarès du 30 juin 1955, précisait : « Les examens de passage auront lieu les Lundi 26 et Mardi 27 septembre, à partir de 8 heures. La rentrée

<sup>33</sup> Op. cit.

des classes est fixée au Samedi 1<sup>er</sup> octobre — à 8 heures pour les classes secondaires — à 8 h 30 pour les classes primaires. La rentrée de tous les internes est fixée au Vendredi 30 septembre, à partir de 14 heures à l'internat ». Pour lui, c'était l'entrée en 1<sup>ère</sup> et la perspective du Bac en fin d'année.

*Octobre 1955, 16 ans, rentrée en première moderne. Les choses sérieuses commencent. À l'époque le Bac s'obtient en deux parties, comportant chacune, des épreuves écrites et orales dans toutes les matières étudiées. Une seconde session est prévue en septembre en cas d'échec à celle de juin.*

### **Les difficultés des échanges scolaires franco-allemands.**

Sous l'impulsion du professeur d'Allemand, le Lycée se préparait à un échange d'élèves avec un Lycée allemand. Le Conseil Intérieur du 25 janvier 1956 débat de l'accueil des élèves allemands à Nevers. Les familles nivernaises se montrent réticentes. Les mauvais souvenirs de la guerre sont toujours prégnants et il reste une certaine germanophobie bien compréhensible. Or étant donné les réalités matérielles du Lycée, il n'y aura sans doute pas de places disponibles à l'internat, à la rentrée de 1956, pour les accueillir. Les travaux de construction du nouveau lycée se poursuivent activement mais le Proviseur constate (C.I. du 2 mai 1956) que la construction de l'internat prend du retard. En fait il ne sera achevé qu'en 1959. Il faut donc continuer les démarches auprès des familles. Nous verrons plus loin les souvenirs d'anciens élèves au sujet du séjour de ces camarades allemands au Lycée.

### **La Saint - Charlemagne.**

Nous évoquons ailleurs, avec les souvenirs d'un ancien élève, cette fête traditionnelle des Lycées et Collèges. Elle était organisée très officiellement en fonction des possibilités locales. C'est ainsi que le 25 janvier 1956, le C.I. décida que le *Goûter de la Saint-Charlemagne* aurait lieu le 28 janvier à 16h30. Peut-être ce goûter fut-il agrémenté comme très souvent d'une séance récréative organisée par les groupes de théâtre des élèves.

### **La Bibliothèque.**

Une petite partie seulement de la vieille bibliothèque du Lycée avait été sauvée du bombardement. Chaque année, en fonction des possibilités budgétaires, le Conseil Intérieur tentait de la compléter. Le 22 février 1956, il décide par exemple de consacrer 30 000 francs à l'achat de livres scientifiques (de préférence) destinés aux élèves et la même somme pour l'achat de livres destinés aux professeurs qui préparent un concours ou un examen. Dans ce dernier cas, il s'agissait, chaque année d'acheter les ouvrages inscrits sur les programmes d'agrégation, ou d'un autre concours, en fonction de la demande des professeurs qui les préparaient.

### **Musique et littérature.**

La curiosité des élèves ne se limite pas au contenu de la Bibliothèque. Celui-ci d'ailleurs était beaucoup plus varié et moderne qu'à l'époque d'Hippolyte Taine ou même de Jules Renard, où la possession et la lecture de la littérature autre que celle des « bons auteurs » de l'antiquité ou du grand siècle, étaient interdite. Mais outre la

littérature, d'autres arts les intéressent, le cinéma et la musique, notamment, comme en témoigne Denis Douëllou <sup>34</sup>

*Ma scolarité se déroule très moyennement <sup>35</sup> car le rock'n'roll commence à submerger la France par le support des premiers transistors et des disques microsillons. Bill Halley et ses Comets courent à toute vitesse dans le sens des aiguilles de leur montre et de nos cœurs. La fureur de vivre de James Dean éveille des résonances au plus profond de nous. La forme du jazz implanté en France après la libération, devient « hot » par Louis Armstrong, Ellah Fitzgerald, Dixie Gillepsie et bien d'autres, par contraste avec le « cool » qui émerge avec Miles Davis, Charlie Parker à travers l'émission culte de « Salut les copains » de Daniel Filippachi.*

*Je me découvre un goût marqué pour la chose littéraire, les langues et, dans une moindre mesure, pour l'histoire. Les livres ont tenu une place importante dans ma vie, mais là, en 1956 et 57, il s'agit d'une véritable passion. J'accède à des genres plus éclectiques les uns que les autres. Essais philosophiques, pièces de théâtre à thèmes, répertoire classique, Bazin, Giraudoux, Anatole France, Graham Greene, Vaillant, Maugham, tous les genres du polar, Peter Cheeney, Chase, Agatha Christie, Maurice Leblanc, Leslie Charteris, tous les genres des romans d'espionnage et de science-fiction.*

### **Une histoire de peau de lapin.**

Encore un chahut en classe, attesté par plusieurs anciens élèves et raconté ici par Daniel Larive : *En classe de seconde, dans la salle de physique, avec un jeune professeur (M. Reverchon que j'ai beaucoup apprécié par ailleurs), un élève n'a rien trouvé de mieux que de faire brûler une peau de lapin dans son casier. Je me souviens de la fumée en plein cours. L'affaire avait fait grand bruit et je crois qu'il y avait eu une exclusion.*

M. Reverchon était en effet arrivé au lycée en 1955 en Physique, sur une deuxième chaire créée (l'autre étant celle de M. Sochet). Il n'est resté à Nevers que deux ans. Daniel Larive était bien en classe de 2<sup>e</sup> Mod. et obtint même le prix d'excellence.

Sur cet incident, d'autres anciens élèves ont précisé que ces casiers étaient du modèle avec dessus articulé et qu'en actionnant ce « soufflet » d'un nouveau genre, la fumée sortait par le trou de l'encrier. Pour donner un sens à cette manifestation intempestive, il faut savoir que le surnom du professeur était Lapinos.

Il est significatif qu'un bon élève (le prix d'excellence de cette classe), n'ait gardé présent dans son souvenir que des anecdotes de ce genre : l'aventure d'Oscar, l'ébranlement de la stèle sous le porche et la revue Paris-Hollywood, tout en ayant une bonne impression de certains de ses professeurs. Il est vrai que dans les réunions d'anciens élèves (comme dans celles d'anciens soldats) ce sont surtout ces anecdotes qui sont évoquées, sans doute liées inconsciemment à une forme de révolte contre le système et son environnement. Daniel Larive conclut en effet son récit par : Comme quoi, il n'y a pas que des mauvais souvenirs de cette époque. On dirait que ceux-là sont les seuls bons souvenirs gardés et que le reste de la scolarité se confonde du côté des mauvais souvenirs.

Par contre, dans des souvenirs plus élaborés, plus réfléchis, le contenu de l'enseignement et l'influence des professeurs apparaissent plus nettement. Ils semblent masqués, dans un premier temps, par la contrainte disciplinaire subie. Ce qui tendrait à

<sup>34</sup> Op. cit.

<sup>35</sup> Effectivement, sur le palmarès du 30 juin 1956, Denis Douëllou ne figure qu'avec un 3<sup>e</sup> accessit en Éducation Physique. Il figure sur la liste des admis définitivement en 1<sup>ère</sup> partie, série moderne, (1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> sessions 1956)

prouver que celle-ci, dans les années 1955, malgré les allègements apportés au règlement intérieur et l'introduction d'activités périscolaires plus distrayantes, restait malgré tout trop pesante, de même que le programme des disciplines et leur pédagogie, malgré leurs adaptations, restaient inadaptés aux élèves. L'état d'esprit de ceux-ci, (comme la mentalité générale de la population), évoluait très vite depuis la guerre et le temps de la rupture approchait. D'où la multiplication des problèmes de discipline.

### ***Des problèmes de discipline.***

Ceci étant peut-être dû (en première analyse) à l'accroissement du nombre des élèves ou à des problèmes d'encadrement et d'aménagement des locaux, il semble que les problèmes de discipline se multiplient et le Conseil de Discipline doit siéger plus souvent. Une affaire de *revues pornographiques* en mars 1956, une *explosion de détonateur* en mai et une histoire de vols dans un magasin, en ville, en juin illustrent la diversité des formes sous lesquelles se manifeste cette détérioration de l'« ordre » ancien. Nous étudions ces cas dans l'étude in fine de ce chapitre sur *La discipline et les sanctions*.

Il semble cependant judicieux de penser que, en plus des difficultés matérielles propres au lycée de Nevers, ce phénomène souligne, d'une part l'évolution générale des mœurs et parallèlement, de l'état d'esprit des élèves. Le système de fonctionnement du lycée et sa discipline ne paraissent plus adaptés aux réalités de sa population. On se fait aussi beaucoup d'illusions sur le contenu même des programmes d'enseignements et de la pédagogie, qui, eux aussi, ne sont plus, complètement, en adéquation avec la société de 1955. L'évolution est très rapide.

Tout ceci apparaîtra bien dans le discours d'Achille Naudin pour la distribution des prix. Il tente de défendre désespérément, au nom de la culture générale le contenu ancien de l'enseignement secondaire, tel qu'il l'a connu lui-même et constate en même temps l'évolution galopante de toute la société qui devait inévitablement remettre en cause toute cette idéologie culturelle et pédagogique.

Les efforts faits pour le maintien de la discipline dans sa conception héritée d'avant-guerre, et le durcissement des sanctions, font, pour nous, image d'un combat d'arrière-garde. Dans leur vision réaliste de la situation au lycée et de ses contradictions internes, on comprend pourquoi les administrateurs et enseignants du lycée aient cherché un autre moyen pour faire évoluer le comportement des élèves. Le lancement d'un journal des élèves, en 1957, s'inscrit logiquement dans cet effort, tout comme la multiplication des activités sportives et para scolaires.

### ***Le froid glacial de février 1956 et une bataille de polochons.***

Toujours en relation avec ces problèmes de discipline, liés à l'accroissement du nombre des pensionnaires voici les souvenirs d'un mois de février glacial racontés par Chaudenson <sup>36</sup>.

*Février 1956, la France grelotte. À Nevers, gouttières, chéneaux et caniveaux sont bloqués par la glace <sup>37</sup>. Au Lycée, les flaques d'eau des dernières pluies sont bien sûr, gelées et chacun y va de sa glissade (du moins les plus intrépides) à chaque récréation. Depuis la rentrée, on a ouvert un nouveau dortoir sous les toits, côté rue Mirangron, un dortoir assez mal chauffé car les radiateurs sont en bout de réseau et l'eau chaude a bien du mal à parvenir jusque là.*

<sup>36</sup> Courrier personnel, déc. 2007.

<sup>37</sup> Après un hiver très doux, une vague de froid s'abatit brutalement sur le pays au cours de la nuit du 16 au 17 février (sauf erreur de notre part) et bloqua complètement toute circulation aussi bien sur route que sur rails ou sur les canaux pendant environ quatre semaines.

À cause de l'augmentation d'effectifs et pour diminuer celui de ce dortoir, le Surveillant Général décide de transférer une douzaine d'élèves du premier étage dans la salle de jeu appelée « le cercle ». Cette salle est utilisée certains jours selon un horaire bien précis, pour jouer aux cartes, baby-foot etc ... Toutes les deux semaines, le mercredi soir, il y a la fameuse séance de cinéma avec vente de bonbons acidulés à l'entracte. Le projectionniste, un élève passionné de cinéma, s'appelle Michel Simon, cela ne s'invente pas.

Il est décidé de fermer par un épais rideau une partie du « cercle » juste de quoi installer une douzaine de lits. Le dortoir ainsi créé fonctionnera en auto-surveillance, faute de maître d'internat disponible. Mais il faut sélectionner douze élèves qui soient capables de vivre ainsi en communauté et sans surveillance. On en sélectionne donc douze, j'en faisais partie ! Je n'ai jamais bien su pourquoi car si je n'étais pas un chahuteur de première, je n'étais pas non plus d'une conduite irréprochable. Si un seul élève parmi les douze méritait cette sélection, c'était bien Pierre. Garçon sympathique, très bon élève, pas de disputes, pas d'embrouilles, exemplaire à tous points de vue.

Les soirées au dortoir des « sages » n'étaient jamais tristes, parties de cartes, histoires drôles, parties de rigolade et quelquefois terribles batailles de polochons.

Ce soir là, elle était particulièrement sévère et surtout bruyante, à tel point qu'attiré par le bruit, le « Surgé », M. Berger, monte dare-dare l'escalier menant au premier étage afin de faire cesser le chahut et punir les fautifs.

La porte étant fermée à clef, nous eûmes tous le temps, avant l'ouverture de celle-ci, de ranger les polochons à leur place, de plonger sous les draps comme si de rien n'était. Tous sauf un ... Pierre qui n'avait pas notre célérité et s'est retrouvé face au « Surgé » assis sur son lit, polochon en main.

Au final, seul Pierre fut puni et dut réintégrer le fameux dortoir mal chauffé, sous les toits. Lâches que nous étions, aucun n'eut le courage de se dénoncer et de demander soit à partager la punition, soit que Pierre reste avec nous dans le dortoir des « sages ».

Les batailles de polochons sont monnaie courante dans tous les « internats » et même ailleurs, mais le récit de Chaudenson permet de comprendre bien des détails de la vie des pensionnaires du Lycée de Nevers, avec les problèmes de locaux, la salle de jeux, le cinéma de quinzaine ...

### **Les sports et la compétition.**

Le goût des élèves pour tous les sports, aiguillonnés par des professeurs très populaires se confirme au cours de ces années mais nous n'en avons pas de bilan officiel, seulement des témoignages partiels comme celui de Denis Douëllou :

L'ouverture de la saison sportive en extérieurs m'amène à découvrir l'athlétisme : demi-fond (1500m), hauteur et triple saut. De sélection en sélection, je parviens à participer aux championnats d'Académie de Dijon en juin 1956. Bien avant l'apparition des techniques modernes d'approche dorsale de la barre, je saute une hauteur de 1.65 m par rouleau ventral.

### **La fin de l'année et la distribution des prix.**

La distribution des Prix avait lieu maintenant à la fin du mois de juin. Or l'organisation du baccalauréat et des examens de fin d'année devenait de plus en plus lourde et compliquée. Il était loin le temps où seulement trois ou quatre professeurs des classes terminales ou de Rhétorique, avaient l'insigne honneur d'être membres d'un jury. L'ensemble du lycée, sauf les 1<sup>e</sup> et Terminales, pouvait continuer à suivre un

emploi du temps normal jusqu'au 14 juillet. Le nombre des professeurs convoqués pour les jurys devenant de plus en plus important, il n'était plus possible de faire fonctionner convenablement les autres classes. On avait pour cela avancé la fin de l'année scolaire au 30 juin, ce qui libérait les salles et les enseignants pendant quinze jours pour les examens. Mais ces quinze jours devenaient insuffisants, les examens débordaient sur le mois de juin. Officiellement, les élèves des classes à examen quitteront les cours le 13 juin (C.I. du 6 juin 1956). Que faire avec les autres élèves jusqu'à la fin du mois, leurs professeurs étant, en partie, pris par les jurys ? Dès le 2 mai 1956, le C.I. s'en préoccupe et décide de répartir le personnel disponible en quatre groupes et d'organiser des activités dirigées dont le programme sera communiqué aux familles.

Malgré tout, la distribution des prix aura lieu selon l'usage traditionnel. L'Association des Parents d'Élèves met à la disposition du Lycée 50 000 francs pour l'achat des livres et M. Thibier Francis, ancien élève, donne 105 000 francs pour la fondation d'un prix d'honneur (C.I. du 6 juin 1956). Ces dons complètent la somme, forcément limitée, inscrite au budget du Lycée pour l'achat des livres de prix. Effectivement le Prix Francis Thibier *attribué au meilleur élève en Mathématiques Élémentaires qui aurait obtenu une nomination en Mathématiques au Concours Général des Lycées et Collèges, ou à défaut, celui qui aurait obtenu le premier prix de Mathématiques en Mathématiques Élémentaires* avait été attribué pour la première fois à Michel Jarrault.

Parmi les nombreux prix du même genre attribués cette année – là (il y en avait 14), notons ceux offerts par *Monsieur Mitterand, Ministre d'État – Garde des Sceaux* attribués à Barrière Jean-Claude (1<sup>e</sup> ABCC') et à Perraudin Jean (1<sup>e</sup> MM').

### **Les résultats du baccalauréat.**

Le palmarès de 1957 donne les résultats des deux sessions de 1956. Il y avait eu 30 reçus (dont 10 filles) en 2<sup>e</sup> partie. Le nombre total d'élèves reçus n'augmente guère ce qui prouve que la vague des classes nombreuses n'a pas encore atteint les classes terminales.

### **Les discours de la distribution des prix.**

Exceptionnellement, le palmarès donne les deux discours officiels, d'abord celui du Président, Achille Naudin, Président de l'Association des anciens élèves et ensuite celui du professeur désigné, M. Andrivet, Agrégé des Lettres, professeur de Première. D'ordinaire c'est le discours professoral qui est imprimé en tête de l'opuscule, celui du Président étant censé être une réponse. Mais il est vrai que la personnalité d'Achille Naudin était assez exceptionnelle. Ancien élève, ancien sénateur de la Nièvre, Maire d'un petit village, Nolay, où il résidait dans son château campagnard de Rigny d'où est daté ce discours, Un des plus anciens membres de l'Association des anciens élèves, dont il assura la présidence de nombreuses années, il faisait également partie du Conseil d'Administration du Lycée et y était souvent présent, aussi bien pour les séances du C.A., que pour toutes les cérémonies, et aussi tout au long de l'année, aimant retrouver anciens camarades et anciens professeurs.

### **Le discours d'Achille Naudin.**

Lui-même rappelle que ce discours était le troisième qu'il prononçait en semblable circonstance. *Le 13 juillet 1935, je présidais pour la première fois cette solennelle distribution de prix. Deux ans après ... on me refait le même honneur. Et voici que dix-*



*neuf ans après, j'occupe de nouveau ce redoutable fauteuil. ... La première fois, j'avais évoqué, comme il se doit, mes souvenirs de lycéen, rappelé les noms de mes chers vieux maîtres. La seconde fois, j'ai fait vibrer devant vos aînés les vers si naïfs et si touchants dans leur agreste beauté, de notre compatriote et camarade Achille Millien, poète bien menacé d'oubli.*

### La perspective du nouveau Lycée.

Achille Naudin est très optimiste. Comme beaucoup d'élèves et d'enseignants, il espère que le nouveau Lycée sera très vite achevé, au cours de l'année suivante au plus tard. Ce qui lui permet de faire cette hypothèse : *Aujourd'hui, est-ce la dernière distribution des prix du vieux Lycée ?*. En fait il y en aura encore deux autres. Il rappelle que toute sa famille est liée au Lycée de Nevers : *Mon père fut à son origine – en 1864 – quand le Collège de l'Abbé Lebrun devint Lycée Impérial ... Mon petit-fils inaugurera peut-être, dans quelques mois celui du Banlay ?*

*Trois générations suffirent « pour filer le suaire du vieux Lycée croulant ».*

*L'Amicale des Anciens élèves salue le nouvel établissement qui sera somptueux – et souhaite qu'il porte le nom de « Jules – Renard » le plus illustre de nos camarades.*

### Un appel à la culture générale.

Sous prétexte de répondre au discours d'usage du professeur, il prône le souci de la culture générale contre l'« utilitarisme » des élèves et parents qui tendent à la négliger au profit des formations pratiques, immédiatement rentables. Il est intéressant de noter que Naudin souligne en 1956, le malaise général (qui en fait ne conduira à une crise déclarée qu'en 1968) : *Le conflit des générations existe et me paraît en ce moment à la pointe de son acuité ; le progrès technique, les idées nouvellement proposées, dans tous les domaines, sont bien faits pour jeter le désarroi dans les cerveaux.* Il pointe, dans ce malaise, le rôle joué par les moyens de communication en citant un autre ancien du Lycée : *Georges Duhamel, qui fut mon condisciple ici, pendant quelques mois, a bien raison de signaler le danger des moyens modernes de diffusion de la pensée.*

Il n'est pas question évidemment de tenter de restreindre ceux-ci, mais il propose de compenser cette surcharge informative par une culture générale et suggère deux moyens, d'abord le voyage et ensuite, et nous reconnaissons là l'ancien élève des « humanités classiques », la méditation sur les textes antiques. Pour le voyage, il invite d'abord à visiter notre région : *Vous pourrez, tour à tour, escalader Bibracte – votre « de Bello Gallico » à la main, et pêcher la truite au bord de la Cure. Vous irez à Montenoison – où la Comtesse Mahaut de Courtenay – belle-mère d'un empereur de Constantinople déployait son faste et donnait des franchises au 13<sup>e</sup> siècle.* Il les invite aussi à visiter les sites gréco-latins comme ceux de Sicile pour y évoquer Sophocle et Aristophane.

À ce sujet il raconte un souvenir de lycéen : *En évoquant ce dernier (Aristophane) – j'ai voulu le relire ... oh ! pas dans le texte – dans une traduction française clandestine – que je cachais dans ma case d'étude – à l'insu de Mr Pommeret – et qui m'était d'un grand secours pour mes versions grecques.* M. Pommeret était son maître d'étude, et de tous temps les potaches ont su « planquer » des traductions pour faciliter leurs versions latines et grecques. Les professeurs s'ingéniaient à donner des textes « rares » pour déjouer cette manœuvre, mais l'érudition des potaches arrivait très souvent à retrouver la référence et la traduction dans la magnifique collection bi-lingue des « Budé » ou une édition plus ancienne.

Comme dans ses précédents discours, l'arrière plan d'actualité politique apparaît vite. D'Aristophane, on a tôt fait de passer aux polémiques du temps présent. Il cite une fois de plus, un extrait de *L'Assemblée des femmes*, le fameux passage où l'assemblée invite Trygée à *délivrer la vraie République : Où est la République, dit le chœur ? C'est*

*Mercurius qui l'a volée — pendant que les sages dormaient — et que le peuple écoutait bouche — bée les mensonges des démagogues ... Sur l'Agora, le trafiquant y a le pas sur le sage — l'étranger sur le citoyen — la prostituée sur la mère de famille. Trygée — saute sur ton cheval, et va jusqu'à la demeure des Dieux, délivrer la vraie République ou c'en est fait des Athéniens ... Naudin a beau jeu de dire, précaution oratoire, : Vous savez qu'à une distribution des prix, on ne doit parler ni de politique, ni de religion, ni des présents, ni des absents — mais on peut commenter un texte classique ... en fait son commentaire plonge tout droit dans le présent au moment où l'on dit un peu trop, que la France s'abandonne ... Voilà mes amis ce que le grand poète écrivait quatre siècles avant notre ère. À qui fera-t-on croire qu'il y a quelque chose de changé sous le soleil ? Nos maux actuels sont de tous les temps.*

Et c'est pour dire sa confiance dans la jeunesse au moment où notre pays subit une rude épreuve supplémentaire : Vous serez les bons artisans de son redressement et dites-vous bien que quand la jeunesse a foi dans son destin et dans sa force — les difficultés disparaissent ... Vous saurez — autour du drapeau tricolore — réaliser toujours plus de liberté, d'égalité et de fraternité.

1956, la France est plongée depuis deux ans, dans le drame de la guerre d'Algérie et des menaces de pronunciamiento apparaissent clairement et aboutiront à un affrontement deux ans plus tard. L'État Républicain semble inapte à résoudre cette crise et risque de s'effondrer. L'allusion de Naudin est donc bien claire. Il en appelle à un véritable sursaut républicain.

Comme on le voit, il n'y a pas grand chemin des *humanités classiques* à l'actualité brûlante.

### **Le discours de M. Andrivet.**

C'est un tout autre problème que soulève M. Andrivet. Il est lui aussi politique au sens platonicien du terme. C'est celui des finalités de l'enseignement secondaire. Il rappelle son but officiel : *dispenser une culture générale considérée comme nécessaire pour assurer à l'individu d'une part, un équilibre intellectuel et moral, à la société de l'autre, un nombre toujours croissant d'hommes aptes, indépendamment de toute spécialisation prématurée, à s'intégrer, un jour ou l'autre, dans la vie nationale.* Les points importants, qui font justement problème, vis à vis des parents comme des élèves, sont évidemment l'idée même de *culture générale* et le refus de toute *spécialisation prématurée*.

S'opposent à ces finalités, d'une part l'obsession de *la réussite aux examens*, en fonction de laquelle les diverses disciplines enseignées sont surestimées ou négligées selon leurs coefficients au baccalauréat alors que toutes sont indispensables à la culture générale, d'autres part les préjugés des enseignants comme des parents au sujet des enfants. M. Andrivet développe l'idée souvent exprimée mais le plus souvent occultée dans l'esprit des adultes, que l'enfant a, comme tous les âges, *une singularité radicale*. Il est donc absurde de lui demander de s'intéresser aux mêmes sujets que les adultes.

Andrivet met aussi en cause, le souci de permettre à l'enfant pour *qu'il ne vive pas seulement la vie abstraite de ses études*, d'accéder à *la vie de tous les jours avec les enseignements et les distractions qu'elle comporte*. Les parents se partagent entre deux attitudes, enfermer leur enfant dans l'univers purement scolaire ou lui permettre un accès total à tous les médias.

Il part d'une référence à Georges Duhamel sur le danger que pouvait présenter *l'extraordinaire essor des techniques modernes d'expression et de diffusion de la pensée*. Il semble apeuré par l'influence possible des moyens d'information sur l'esprit des jeunes. Bien qu'il s'agisse d'un jeune professeur, il paraît démuni devant cet aspect

du modernisme. Il ne fait état bien sûr que des grands médias de cette époque *La Presse, la radio, le cinéma*. Depuis, la télévision, le téléphone, internet et autres réseaux de communication ont bouleversé cet univers. M. Andrivet fait une critique assez acerbe. Depuis les informations de la presse dont il conteste l'intérêt : *l'union récente d'un prince et d'une actrice* (allusion au mariage de Rainier de Monaco et de Grâce Kelly), jusqu'aux *journaux et émissions pour les jeunes, mais méritent-ils ce nom ?*. Il exécute les B.D. : *sans parler des bandes dessinées dont le procès n'est plus à faire et même les romans d'aventure : des récits romancés de voyages, fondés sur le prétendu appel de l'aventure, auquel serait sensibles tous les enfants*. Il demande de remplacer tout cela par *des documentaires de tous les pays, une presse qui ne sacrifierait pas constamment l'important, l'enrichissant, au sensationnel et au frivole, des émissions qui seraient ... un projecteur braqué sur des problèmes que les maîtres ne sauraient traiter à fond ...*

Après ce réquisitoire sur les médias, il dénonce un état d'esprit plus général, *le constant divorce entre les discours et la réalité qui nie toutes les valeurs d'une civilisation*. Il y voit la cause du *scepticisme des jeunes* et appelle à un surgissement — *violent ou progressif* — *d'une nouvelle éthique sociale qui ait le pouvoir d'accorder les réalisations avec les principes, les mœurs avec les idéaux*. Faute de quoi, il craint que *la jeunesse ne sera formée que d'Hamlets qui ... constateront avec amertume que tout ce qu'on leur a fait lire n'étaient que des mots (« Words, words, words ») et qu'ils ne peuvent rien contre cette « pourriture »*. Il dit sa confiance dans les jeunes pour ce travail de redressement : *la jeunesse, si on ne la rend pas victime de nos errements ou de notre sclérose, peut être notre meilleur guide*.

Il est curieux de constater que ces deux discours expriment, (d'une manière fort différente), une sorte de désarroi devant la situation politique et sociale en France et que le très vieux sénateur aussi bien que le jeune professeur se tournent tous deux vers les jeunes comme vers un unique espoir.

## **Année 1956 – 1957.**

### **Les effectifs à la rentrée.**

Le 26 octobre, les effectifs s'élevaient à 167 pensionnaires, 109 demi-pensionnaires et 453 externes soit un total de 728 selon le procès verbal du C.I. ce qui est peut-être une erreur, apparemment le total devrait être de 729. Ce procès verbal précise qu'il s'agit des effectifs externes du Grand Lycée. Le total ne comprendrait donc pas les élèves, tous externes, du Petit Lycée.

Avec cet afflux d'élèves, les mêmes problèmes financiers que les années passées se posent. Mais en plus du chauffage etc. la demande de crédits extraordinaires porte cette année, également, sur la nourriture (C.I. du 13 novembre 1956).

### **Le Nouveau Lycée.**

Les choses se précisent. Le C.I. du 26 octobre 1956 soulève la question d'un service de ramassage des élèves à partir des faubourgs les plus éloignés jusqu'au Banlay. Il n'existait encore aucun service régulier de bus en ville. Rien ne sera convenablement organisé pendant les premières années au Banlay et il faudra sans cesse improviser des systèmes de transport.

L'Association des Anciens Élèves (Assemblée générale de juin 1956) a proposé de donner au Lycée le nom de *Jules – Renard*. Nous avons étudié séparément dans un article les tractations qui avaient abouti à ce vœu.

### **La classe de Math-Élem.**

Nous avons déjà signalé que l'enseignement du second cycle n'était vraiment spécialisé qu'à partir de la classe terminale. Jusque là, l'étude des langues mortes, latin et grec, différenciaient seulement les sections. Le niveau dans les matières scientifiques était à peu de choses près le même partout. Après la 1<sup>ère</sup> partie du Bac., les élèves pouvaient choisir l'une des trois sections de Terminale : Philosophie, Mathématiques Élémentaires ou Sciences Expérimentales. Le Conseil de classe de 1<sup>ère</sup> donnait bien entendu un avis sur cette orientation mais ce n'était pas rédhibitoire, comme le prouve l'exemple de Denis Douëllou <sup>38</sup> :

*En octobre 1956, à 17 ans et contre toute attente, je fais ma rentrée en Terminale, option « Mathématiques élémentaires ». Que s'est-il passé ? Crise de conscience : je me suis interrogé sur les conditions matérielles de ma vie future, un véritable dilemme se résumant en gros comme suit. Soit je continue sur ma lancée actuelle, passe un Bac « Philo », littéraire, conforme à mes aspirations et me retrouve canalisé vers un avenir des plus incertains : écrivain ? employé ? au mieux professeur. Ces filières sont bouchées, la compétition y est féroce. Compte tenu de ma position sociale je discerne le risque d'une misère grise, ou tout au moins, d'une vie terne. Merci bien ! je l'entrevois au quotidien, la misère, et je n'en veux pas dans ma vie.*

*Alors ? Avec une lucidité sauvage, la voie la plus certaine eu égard à mes choix profonds m'apparaît sans aucune ambiguïté. Je dois suivre le chemin des Sciences et passer un Bac « Maths.Elem ». « Sciences Ex. » moyen terme entre Sciences et Lettres n'est pas vraiment une solution pour moi, n'ayant pas de patrimoine à espérer pour vivre. Bon. Mais à l'évidence, les mathématiques **sont** le problème ! elles ne présentent aucun intérêt à mes yeux. Je rejoins complètement Bertrand Russel : « Les mathématiques ? On ne sait jamais de quoi on parle, ni si ce qu'on dit est vrai ». D'ailleurs mes notes sont moins que médiocres. Enfin, pour faire bon poids dans ce défi avec l'ambition, je m'avoue préférer la science des romans d'anticipation à celle prodiguée par les cours de physique et de chimie du lycée. Les profs ne s'y trompent pas et ils font presque tout pour m'empêcher d'intégrer la classe de terminale scientifique. Les parents, les amis, les proches, les voisins ne comprennent pas non plus. Mes explications ne convainquent personne, mais devant une telle détermination ils ne peuvent que s'incliner.*

*Après tout, il s'agit de ma vie à moi et pas de la leur. J'entre donc en Maths-Elem, comme je me le suis promis à moi-même ... et j'arrive à faire illusion jusqu'à Noël. Hélas ! l'effort qu'il me faudrait faire est démesuré et les tentations sont intenses, nombreuses et variées.*

### **La vie « cachée » des internes.**

Parmi les tentations qu'évoque Denis Douëllou, et qui s'opposent à ses résolutions courageuses de rentrée, se trouvent celles qu'offre Nevers aux noctambules. Encore fallait-il sortir de l'internat. *Ce genre de vie suppose quelques accommodements avec les contraintes de l'internat.* Mais en fait, ce n'était guère difficile, sinon risqué, comme il le raconte.

*Comment « faire le mur » à l'internat du Lycée.*

*Afin de préparer nos excursions nocturnes à l'extérieur de l'établissement, certains d'entre nous ont quelque peu modifiée la boîte de secours. Je n'ai jamais su qui.*

<sup>38</sup> Op. cit.

Possible que ce fût un héritage de promotions précédentes d'internes, d'anciens, ayant déjà quitté le lycée depuis longtemps. Je ne sais pas. Une clef est enfermée dans une boîte vitrée, elle-même placée à gauche d'une porte dérobée donnant directement sur la rue. La clef doit permettre d'ouvrir en cas d'incendie. Dans la journée, cette porte de service donne accès à la cuisine et aussi à l'escalier menant aux dortoirs depuis le rez-de-chaussée. Elle est fermée le soir et ouverte chaque matin. Le côté latéral de la boîte à clef est en regard de la porte. Il comporte normalement deux clous minuscules. En fait, ceux-ci ont été sciés et il ne reste pratiquement que les têtes dans leurs logements : la clef devient facilement accessible. À chaque retour, il faut prendre le soin de ternir la tête des clous avec de la poussière afin qu'elles ne paraissent pas anormalement brillantes.

La porte du dortoir est ainsi ouverte et l'accès à l'escalier est facile. Mais il faut franchir l'espace de la cuisine. Le veilleur de nuit rentabilise son temps de présence en épluchant des pommes de terre. Assis de trois - quart à une grande table il envoie chaque pomme de terre pelée dans un seau d'eau placé à sa droite. En prenant une nouvelle patate sur la table, l'homme tourne le dos à la porte. Massés en bas de l'escalier, nous attendons chaque « plouf » pour passer devant l'ouverture éclairée.

Il existe une autre voie d'évasion beaucoup plus sportive. Une des fenêtres du dortoir du premier étage donne sur une mini-terrasse. Il s'agit en réalité d'un auvent destiné à protéger l'accès au bureau situé en - dessous : celui du Surveillant Général. À partir de 19 heures, le bureau est fermé jusqu'au lendemain 8 heures. Il suffit donc de descendre le long du pilier de soutènement pour sortir et de l'escalader pour rentrer. Le prof de gym n'a jamais dû soupçonner la cause de notre intérêt pour le grimper de corde !

### **Le Café de Paris.**

Il y avait des sorties autorisées, notamment le Dimanche, les grands potaches faisaient alors leur entrée dans le « grand monde neversois ».

Les sorties sur place, à Nevers, me conduisent au « Café de Paris » qui propose le dimanche l'équivalent de thés dansants avec orchestre. Nous y allons en groupe de 4 ou 5 rarement plus, pour nous donner réciproquement du courage. Notre boisson, la moins chère, est le Vichy - fraise ; les plus argentés sont au blanc- limonade. La fine à l'eau représente le top du luxe. Pendant l'hiver 56 les danses à la mode sont : le tango, le slow, la rumba, la polka piquée, la valse, le Boston de salon, la java des guinguettes, la marche, le paso-doble, le charleston et le boogie-woogie. Auxquelles viendront bientôt s'ajouter : le mambo, le cha-cha-cha et le rock.

### **Le « Texas-Bar ».**

Sans avoir à sortir, à leurs risques et périls, de l'internat, les potaches, pouvaient se donner l'illusion de fréquenter un tripot ou plutôt un saloon puisque c'est à cela que fait allusion le nom qu'ils lui ont donné. C'est encore Denis Douëllou qui en révèle l'existence :

*Le « Texas-Bar » est un lieu de délices.*

Le surveillant procède à la revue des présents avant d'éteindre les lumières du dortoir : à cet instant tout le monde est au lit. Il rejoint son box de toile et il est de bon ton d'attendre qu'il se couche ou bien qu'il s'installe à sa table pour travailler. Le pion fait des études supérieures dans 100% des cas et profite souvent du soir pour potasser ses cours. Le prétexte est ensuite d'aller paraître attendre son tour pour les W.C. Ils sont situés au bout d'un petit couloir éclairé. Une porte le sépare du dortoir. On vient dans cette pseudo salle d'attente pour lire, fumer des cigarettes, jouer aux cartes ou pour simplement discuter.

*Les conversations se tiennent à voix chuchotante afin de respecter le sommeil du dortoir. Nous disposons d'une douille à prise qui permet de brancher un réchaud ou un poste de radio en même temps que l'ampoule. Le pion n'est pas dupe : il tolère par respect de la tradition car il en est ainsi depuis que cet internat existe. Peut-être même a-t-il pratiqué ?*

*Ce petit coin un peu spécial se nomme le « Texas Bar ».*

*Les enjeux de poker et de bridge sont en argent véritable, le Texas - Bar est aussi un mini tripot. Les parties se terminent parfois le jour suivant pendant les récréations. Le jeu branché s'appelle « La carte ». Le donneur détient les mises, toutes égales. Après le petit déjeuner, chaque participant prélève sans la voir une seule carte du jeu présenté par le donneur et la garde par de vers lui. Le donneur ne joue pas et conserve les cartes non distribuées du jeu pendant toute la journée. La confrontation a lieu après le repas du soir, la carte la plus forte selon la hiérarchie du Bridge emporte toutes les mises. « La carte » nous procure un maximum d'émotions subtiles, que nous avons appris à nous distiller mutuellement au long du jour : « Demain je t'invite ! avec ce que j'ai, je suis sûr de gagner ce soir ! Untel va faire une drôle de tête ! ». « J'ai vu les cartes du donneur : t'as perdu ! ».*

*Sources de plaisirs délicieux et ... pervers, susceptibles d'incruster en nous, et le goût passionnel du jeu, et bien d'autres choses aussi, toutes aussi pernicieuses.*

### **Les « mauvaises » farces au dortoir.**

Pendant que certains oublient le temps nocturne qui passe, en jouant à « la carte », des envieux sans doute en profitent parfois pour leur jouer de mauvaises farces très classiques, elles aussi, car on les retrouve plus ou moins dans tous les souvenirs de pensionnat ou de caserne. Ces farces sont en général suivies de représailles et ... l'on n'en finit plus.

*En rentrant du Texas-Bar, il arrive de trouver son lit fait en portefeuille : l'extrémité « pieds » du drap de dessous est ramenée au dessus de la couverture. Le trouver en pyramide, ou en cathédrale, est une autre facétie beaucoup plus sportive. Le lit est placé verticalement sur la barre des pieds, matelas, draps et couvertures pendent au-dessus, à cheval sur la barre de tête. Très dur à remettre d'aplomb dans le noir, même à plusieurs. La perversité suprême est de placer une bouteille d'eau fermée par un bouchon de liège, enserré par une ficelle, l'autre extrémité étant attachée au pied du lit. La présence d'une chose froide est ressentie en se coulant dans les draps. Inondation garantie si l'occupant veut la retirer. Et, au matin les auteurs de la farce : « Comment fais-tu pour pisser encore au lit à ton âge ? ». Charmant !*

*Représailles la nuit suivante au retour du Texas - Bar. Faire respirer du cirage à un dormeur déclenche l'accession à un état bizarre chez celui-ci. Une sorte d'hypnose. Il est possible de lui faire dire à voix haute tout un tas de bêtises pour la plus grande joie de ceux qui sont autour du lit. Autre : barbouiller l'oreiller avec du dentifrice. Voir tête au réveil !*

### **« Manif. » au réfectoire.**

Dans les années 1950-1958, les conditions matérielles de la vie nationale s'améliorent nettement. On est loin alors des restrictions de la guerre et de l'après guerre. Il y a encore beaucoup à faire au lycée pour améliorer les conditions de vie des internes, mais la perspective d'un établissement tout neuf, restreint les investissements dans les vieux locaux. Cependant sur le plan de la nourriture, les pensionnaires ne

connaissent plus les restrictions ni la mauvaise qualité alimentaire dont pâtissaient leurs anciens dix ans auparavant. Cependant, certains jours, le plat principal était soit complètement raté soit de mauvaise qualité. Ceci suscitait des réactions diverses des potaches. Denis Douëllou en raconte quelques-unes.

*Peu nombreux à être à la fois internes et élèves des classes terminales nous avons notre table attitrée au réfectoire. Si la nourriture ne plaît pas, il nous revient de lancer le « hhheun », cri sourd prononcé bouche fermée par le pharynx et bientôt repris en rythme par le réfectoire tout entier. L'avantage principal est de pouvoir hurler sans ouvrir la bouche et donc de ne pas être repéré. Seules parades pour le surveillant : interpellé au hasard, ce qui renforce la protestation ; la punition collective, peu réaliste, nous sommes 150 lors de chaque service. Le cuisinier, résigné, a déjà fait la même analyse depuis longtemps : il a toujours des tranches de jambon en réserve. Tout rentre dans l'ordre à leur apparition sur les tables. Mais si le jambon fait défaut ou bien si les plats sont vraiment mauvais, nous montons seuls au créneau avec le « sous-marin », second niveau de contestation. Notre table est soulevée à hauteur de poitrine puis lâchée. Les plateaux sont en pierre, en marbre banal de seconde qualité, et ne résistent guère. Réaliste, l'équipe de cuisine intervient dès le premier choc et la négociation culinaire peut alors s'engager au nom de tous.*

Le repas est aussi un moyen pour les anciens, d'affirmer leur suprématie sur les plus jeunes :

*En fin de semaine, certains partent et d'autres restent. Il arrive qu'un nouveau surveillant veuille placer un ou deux élèves à notre table, la table des grands, avec le souci logique de compléter. Les malheureux savent et font de leur mieux pour ne pas venir. Une torture psychologique les attend. Nous nous relayons par moitié pour les fixer intensément sans rien dire et accompagner de la tête et des bras leurs moindres gestes. En général ils s'arrêtent de manger au bout de quelques bouchées. Ceux qui surmontent l'épreuve sont portés en triomphe.*

### **La distribution des prix de 1957.**

Le discours d'usage fut prononcé par M. Bertrand, Professeur d'Anglais qui traita de la *Presse et Journalisme lycéen*. Nous referons référence à ce discours à propos de *La Voix des Ruines*. Retenons ici que ce professeur qui animait le groupe d'élèves qui publiait ce journal insiste surtout sur tout ce que peut apporter une telle activité pour l'éveil et la formation des élèves. Il était encore assez rare que les enseignants reconnaissent la valeur pédagogique de ces activités dites para – scolaires qui leur paraissaient plutôt des distractions que des moyens de formation.

M. Bertrand, signale que Jules Renard, en son temps avait pris part à la rédaction du *petit mensuel* que publiait alors le Lycée de Nevers. Nous ne savons pas où ce professeur avait pris cette information. Comme il ne cite aucun détail sur ce mensuel, on peut supposer qu'il n'en avait vu aucun exemplaire. Pour notre part nous n'en avons trouvé aucune trace, mais ces publications (dont le dépôt légal n'était pas fait) ont pour la plupart disparu totalement.

### **Les résultats du baccalauréat.**

Le palmarès de 1958 donne les résultats des sessions de 1957. Il y avait eu 49 reçus en 1<sup>e</sup> partie et 44 en 2<sup>e</sup> (dont 5 filles). Les chiffres s'améliorent, les effectifs des classes de 1<sup>e</sup> et Terminales augmentent.

*Le 1<sup>er</sup> bac. en 2<sup>e</sup>.*

Cette année-là, un élève de seconde se présenta aux épreuves de la 1<sup>ère</sup> partie du Bac. et fut admis définitivement (selon la formule) en série A. Ce cas n'était pas exceptionnel, mais demeurait rare. Il s'agissait de Chrétien Maurice, qui sur le palmarès du 29 juin 1957 avait décroché, en classe de 2<sup>e</sup> A, le Prix d'Excellence, les Félicitations du Conseil de Discipline (2 fois), le Prix du Tableau d'Honneur, les Prix de français, Histoire, Version latine, Grec et Anglais. Modestement, il s'était contenté d'un accessit dans les autres disciplines sauf en Dessin et Mathématiques où il ne figure pas. L'année suivante en classe de Philosophie, il est nommé six fois et est reçu au Bac avec la mention Assez-Bien.

Cette performance avait beaucoup impressionné Raymond Humann qui s'en souvient encore, même s'il semble avoir oublié le nom de ce lauréat. *J'ai même assisté à une situation exceptionnelle : un élève « surdoué » a été autorisé à satisfaire aux épreuves de la première partie du bac alors qu'il n'était qu'en classe de seconde. Après une préparation rapide, mais appropriée, il a brillamment réussi et il s'est donc retrouvé en terminale sans avoir eu besoin de passer par la première. Inutile de dire notre admiration devant ces capacités intellectuelles « surhumaines ».* Tout en faisant des réserves sur cette dernière appréciation, il faut faire remarquer que lorsqu'un élève brillant décidait de tenter un tel exploit ou acceptait de se présenter à une ou plusieurs épreuves du Concours Général, ses professeurs lui donnaient des cours particuliers, (gratuits, bien entendu), pour le préparer à ces épreuves. C'est sans doute à cela que fait allusion Humann en parlant d'*une préparation rapide, mais appropriée.*

Mais s'il y avait des reçus qui recevaient leur « peau d'âne » avec un sentiment de délivrance, il y avait aussi des recalés, dont on ne parle généralement pas. Ce fut le cas de Denis Douëllou qui conte ainsi sa mésaventure :

*Juin 57 arrive et se passe mal : j'échoue sans trop de surprise à la première session du Bac. Mes détracteurs jubilent et insistent pour me faire lâcher prise : « Pourquoi t'obstiner ? Tu n'as manifestement pas la bosse des maths. Tu es beaucoup plus à l'aise avec ton journal ! tu devrais t'inscrire en Philo ».*

Les cours de « bachotage » pendant les vacances. Nous avons signalé plus haut que les élèves recalés en juin pouvaient se représenter à la session de septembre. Logiquement, certains lycées étaient autorisés à organiser des cours de rattrapage pendant les vacances. Les élèves, internes ou externes, étaient soumis à la discipline habituelle des lycées mais leur programme de travail était adapté à ce bachotage. Denis Douëllou fit donc un stage au Lycée Carnot de Dijon où, semble-t-il, les traditions festives des pensionnaires étaient semblables à celles de Nevers. Ceci expliquant peut-être cela, ce ne sera pas un succès.

*Août 57 : les AC et VG <sup>39</sup> m'encouragent à tenter ma chance un peu mieux et m'envoient en boîte à Bac au lycée Carnot de Dijon. De solides sympathies se nouent à cette occasion avec certains de mes compagnons d'infortune. Je deviens célèbre pour ma facilité à m'évader des dortoirs. Explorer le monde nocturne de Dijon dans sa composante estudiantine est en effet une de mes activités d'après cours. Conséquence : Achille « au pied léger », mon surnom d'interne au lycée de Nevers va me précéder à l'Université.*

*Septembre 57 : fiasco majeur avec échec à la clef lors de la seconde session.*

---

<sup>39</sup> Denis Douëllou était aidé par les ACVG (anciens combattants et victimes de guerre), Lui, comme son frère et sa sœur étaient Pupilles de la Nation.



## 1957 Lucien Denisau.

En 1957, un professeur de mathématiques, Lucien Denisau, dont le nom a été plusieurs fois évoqué ci dessus prenait sa retraite <sup>40</sup>.

Après ses études au Lycée de Châteauroux, Lucien Denisau fut mobilisé en 1915 au 90e RI. Après une instruction rapide, il s'est retrouvé jeté dans l'offensive de la Somme et fait prisonnier le 1<sup>er</sup> août 1917 à la Côte 304, près de Verdun. Il fut détenu d'abord dans un camp de représailles à Mouzon (Ardennes) puis à Sagan en Silésie. Démobilisé en 1919, il obtint sa licence de mathématiques, tout en travaillant et en suivant une partie de ses cours par correspondance. Il devint professeur à Briançon, à La Châtre et à Nevers de 1931 à 1957.

*Il dispensait un enseignement clair, méthodique, précis, en particulier aux garçons et aux filles de Math-Élem et de Sciences-Expérimentales.*

*Il a connu la période la plus difficile de la vie du Lycée de 1939 à 1957. Les conditions matérielles auront souvent été difficiles : classes dispersées en ville lorsque l'armée avait réquisitionné le Lycée en 1939 ; salle 10 du Musée après le bombardement de 1944. Mais sans se départir de son sourire bienveillant, sans avoir besoin d'élever la voix, il nous permettait de bien suivre le programme et de bien préparer les succès ultérieurs. De plus nous étions captivés par les beautés de la Géométrie et nous étions très calés en Cosmographie. Ses qualités d'enseignant lui ont valu d'être nommé Officier de l'Instruction publique.*

*Il fut animateur de l'Amicale des Professeurs pendant 20 ans et a continué à participer régulièrement à ses réunions de même qu'il honorait de sa présence les manifestations de l'Amicale des Anciens Élèves.*

Lucien Denisau est décédé en 1991.

## Année 1957 – 1958.

### La rentrée d'un redoublant de Math. Élem.

Denis Douëllou, qui présidait *La Voix des Ruines* et n'avait pas beaucoup travaillé sur le plan scolaire, avait échoué au Bac. Malgré les avis et les conseils des amis et professeurs, il s'obstine à redoubler en section Math.Élem. *J'insiste le plus fort que je peux pour recommencer Maths.Elem, ce qui, de guerre lasse m'est finalement concédé.* Il présente <sup>41</sup> ce redoublement comme une découverte des mathématiques grâce au professeur nouvellement nommé. (L'ancien professeur, M. Denisau, venait de prendre sa retraite, c'était d'après ceux qui l'ont connu, un excellent professeur de Math. Élem., mais évidemment, avec une pédagogie très classique et on comprend bien qu'il ne devait pas être très proche, mentalement, de certains de ses élèves).

*Octobre 57 : Achille, 18 ans depuis le 11 et président de « La Voix des Ruines », redoublant de son état, a l'avantage d'être prioritaire dans le choix des places en classe de Maths. Alors top classique pour bibi : au fond, bord de fenêtre, radiateur. (Denis s'était fait une réputation de champion pour faire le mur des lycées, celui de Nevers et même celui de Dijon où il était allé pendant les vacances suivre des cours de « boîte à bachot » ce qui ne l'avait pas empêché d'échouer de nouveau à la session de septembre. Achille est une allusion à l'« Achille aux pieds légers » de la mythologie grecque).*

<sup>40</sup> Nous citons en grande partie un article paru in BL Amicale n° 2 de 1991.

<sup>41</sup> Op. cit.

*Le nouveau prof est jeune, il a seulement quelques années de plus que nous. Son nom est Pierre Pigeaud <sup>42</sup>. Nous sommes sa première classe et il n'est pas pédagogiquement correct. Sa nomination a été décidée dans les dernières minutes de la rentrée. Il fait de l'enseignement sans le savoir, à l'instinct. Mieux qu'enseigner, il éduque en profondeur avec une aisance et une facilité innée, tel un soleil rayonnant de la mathématique. Cet être me subjugué tout de suite et je ne suis pas le seul.*

*À regretter le choix de ma place au fond de la classe : c'est dire ! mais, comme il marche sans arrêt pendant ses cours, ma localisation ne s'avère pas si pénalisante que ça. Le tableau est un peu loin des yeux, c'est tout. En trois trimestres, cet homme va non seulement me faire rattraper 7 années de passif, mais aussi enfouir profondément en moi des structures conceptuelles solides et évolutives, dont je m'émerveille encore aujourd'hui.*

*Merci Monsieur Pigeaud.*

Ceci est en fait un magnifique portrait d'un véritable pédagogue et l'hommage qui lui est ainsi rendu est tout à fait remarquable.

### **Les récréations.**

Marcel Millot (1957-1958) a laissé une étude <sup>43</sup> très intéressante sur le comportement des élèves pendant les récréations dans ces années du Lycée au Musée que certains appelaient "*le Musée des horreurs*", mais où Millot fait remarquer que *chose surprenante ... il n'y a pas que de vieux tableaux*. Son évocation donne des indications importantes sur leurs mentalités, leurs préoccupations.

Il souligne d'abord le changement provoqué par le bouleversement des locaux.

*La guerre a fait jaillir des décombres un nouveau style de vie pour les lycéens de Nevers ; plus de murs, plus de casernement limité à quelques corps de bâtiments. Chaque jour les rangs s'étirent en longs serpentins à travers les rues de la ville, maudits par les automobilistes, mais heureux de prendre contact avec la vie de la cité, à la recherche "d'imprévisibles nouveautés". Désormais, il n'est plus question de "faire le mur" : l'opération est si facile qu'elle ne présente plus aucun intérêt.*

En bon sociologue, Marcel Millot distingue trois catégories de récréations, les interclasses, les grandes récréations de fin d'après-midi, au Musée, et les récréations d'internat au vieux Lycée.

*Pendant les interclasses, la Cour d'Honneur du Musée se transforme provisoirement en champ de foire. Évidemment le commerce interdit par les Règlements, ne revêt pas de caractère officiel, si ce n'est la vente de "La Voix des Ruines" organe jugé d'utilité publique, mais l'arrière-fond sonore n'a rien à envier à une réunion foraine.*

*En face de la conciergerie, un groupe de sportifs se prépare à rejoindre "Le Pré à l'âne" et pour se mettre en train, ou amuser le public, des originaux exécutent déjà quelques acrobaties, quelques pieds au mur, simulent un combat de boxe, bien que cette dernière activité ne soit pas expressément au programme. Au pied de l'escalier du censeur des billes s'entrechoquent, changent de main et le jeu se termine souvent par un combat de boxe, sous l'œil amusé de quelques spectateurs qui, ne sachant vraiment que faire, s'excitent en excitant les combattants.*

<sup>42</sup> M. Pigeaud a été professeur de mathématiques seulement un an en 1957 – 1958. Il remplaçait M. Augier et sera remplacé l'année suivante par M. Aubert.

<sup>43</sup> In BL Amicale, 86<sup>e</sup> année, 1959, p. 26-27. Millot Marcel entre en 6<sup>e</sup> A 2 Moderne en 1950 où il décroche le prix d'excellence et le conserve en 5<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, en 2<sup>e</sup>, il est nommé 5 fois, en 1<sup>e</sup> il obtient 6 nominations et est reçu au Bac, le partie série Moderne, en Sc. Ex. encore 4 nominations mais n'est pas reçu au Bac. Il redouble en Philo (année 1957-58) où il obtient le prix d'excellence et est reçu au Bac Philo (mention Bien). Cette année-là il obtient le prix de l'Association des Anciens Élèves

*Devant les grilles, quelques curieux lorgnent en direction de la rue en quête d'imprévu; peut-être quelque belle fille passera par là. D'autres évoluent autour du bassin sans danger de prendre un bain puisque l'eau brille en général par son absence. Il s'organise une poursuite effrénée dans laquelle le poursuivi attrapé devient poursuivant attrapeur.*

*Les filles qui ne bavardent pas avec "les personnes du sexe opposé" entreprennent de longues promenades autour de la cour. Mais tout ce que j'ai décrit jusque-là n'intéresse que la "fraction jeune de la population".*

*Dans les classes terminales, on ne joue guère entre les cours. On a beaucoup d'autres préoccupations plus sérieuses. Tout d'abord il y a les fanatiques des sports et ce ne sont pas les moins turbulents. Officiellement il est interdit d'introduire des journaux autres que "L'Équipe" au Lycée, mais en fait "Le Journal du Centre" y tient une place enviable ; les sportifs le dévorent littéralement des yeux, se l'arrachent, et les commentaires aspergés de pronostics vont bon train. Je n'aurais jamais cru que les sports régionaux puissent à tel point passionner l'opinion ; cette passion gagne même les petites classes où s'organisent de véritables cercles de "fans".*

*Enfin il ne faut pas négliger la politique qui occupe une place majeure dans les conversations des plus âgés. Outre les crises ministérielles qui, vue leur fréquence, sont étiquetées au rang des banalités quotidiennes, la question algérienne est à l'ordre du jour ; chacun cherche des solutions, mais il se trouve que celles-ci ne concordent pas du tout avec les intérêts de nos représentants à l'Assemblée. Quelle anarchie dans une école d'Etat !.*

*Notons dans cette première partie, l'importance des journaux, la Voix des Ruines, bien entendu, mais aussi L'Équipe et le Journal du Centre. Ce dernier faisant partie des journaux interdits, comme toute la presse d'information et (évidemment) la presse d'opinion, mais qui, cependant entrait régulièrement au Lycée. Dans la conception, toujours en vigueur de l'éducation lycéenne, les élèves devaient être soigneusement tenus à l'écart de la vie publique. Le souci de *neutralité* allait si loin qu'on devait éviter (en principe) d'aborder tout aspect de la réalité présente, sociale et même économique. En fait, cette réalité surgissait sans cesse dans les cours, et pas seulement en Philosophie mais aussi en Français, Histoire, Géographie, Langues vivantes etc ...*

*Un autre témoignage confirme ce point, celui de Raymond Humann (1961) : Les événements d'Algérie ne pouvaient pas ne pas faire écho dans notre communauté. Déjà, en 1956, les pouvoirs spéciaux accordés au ministre Mollet, après sa volte-face algérienne, avaient provoqué le rappel des réservistes du contingent. Nous fûmes alors privés de deux de nos jeunes professeurs, M. Bernard en français-latin et M. Perdrix en histoire-géo, remplacés en heures supplémentaires par leurs collègues plus anciens. Que sont-ils devenus ? La crise de mai-juin 1958 a ramené au pouvoir le général de Gaulle dans des conditions discutables et qui, en tout cas, ont été discutées dans notre établissement. À la rentrée de septembre, le problème demeurait d'actualité et mon prof d'histoire (quels trublions les profs de cette corporation !) <sup>44</sup> nous en entretenait avec gravité. Nous le sentions prêt à prendre le maquis pour éviter qu'une dictature militaire ne s'installât en France. Le problème faisait débat aussi entre élèves. Algérie algérienne contre Algérie française : les opinions tranchées, se révélaient inconciliables. Plus nous avançons dans les études et moins le problème se résolvait. Déjà, on voyait poindre le moment où nous serions appelés à crapahuter dans le bled. Ce conflit envenimait parfois les rapports avec nos camarades maghrébins. En effet dans le cadre du paternalisme colonial, notre lycée recevait l'élite intellectuelle de certaines de nos colonies, venue d'Afrique du Nord ou d'Afrique noire.*

<sup>44</sup> Nota-bene : Humann, a fait presque toute sa carrière au Lycée Jules –Renard comme ... professeur d'Histoire et Géographie !

Certes le sport (et le sport local surtout) semble préoccuper la plupart des élèves, mais les plus âgés, on le voit, se passionnent pour l'actualité la plus brûlante. C'était d'ailleurs vrai dans tous les lycées. Il y avait déjà divorce entre les principes pédagogiques imposés par les règlements et ce qui se passait réellement dans la vie du lycée, ne serait-ce que par le moyen des Ciné-Clubs auxquels participaient régulièrement les internes. Les films choisis soulevaient souvent des questions politiques ou sociales et les débats qui suivaient permettaient d'aborder les idées les plus hétérodoxes voire révolutionnaires.

En apparence au moins, les récréations restent politiquement calmes et traditionnellement animées :

*Au Musée, les véritables récréations terminent la journée des cours. De 16 à 17 heures la "Grande Cour", séparée en deux par une rangée de marronniers est transformée en champ de bataille.*

*En automne, les arbres se déchargent de leurs fruits et des dizaines de combattants divisés en deux camps, les poches pleines de marrons, s'élancent à l'attaque jusqu'à ce que l'adversaire faiblissant, se réfugie dans la "Petite Cour" ou demande grâce. Évidemment, cela ne va pas sans quelques yeux pochés et quelques bosses sur le crâne ; d'ailleurs l'Administration soucieuse de la santé de ses sujets et de sa responsabilité ne manque pas d'intervenir de temps en temps et quelques otages viennent grossir le dimanche, le groupe des collés.*

*L'hiver c'est le football et le rugby qui font fureur ; il faut bien se réchauffer, même au risque de casser quelques carreaux ; tout le monde sait bien que "qui casse les carreaux les paye", et l'Administration se charge de trouver des responsables à tout coup.*

*Dès que revient le printemps la structure inférieure change. Il y a toujours les "fans" du football qui continuent d'abattre régulièrement leurs vitres ; cependant dans la partie supérieure de la cour s'organisent des parties de billes acharnées : triangle, football, poursuite, parcours avec obstacles, golf miniature ... le répertoire est riche. D'autres se dorment au soleil, allongés sur la terre chaude, torse nu. D'autres encore assis au pied des murs, lisent le journal ou commencent d'interminables parties de cartes.*

Rien de bien original dans ces récréations, on y retrouve les jeux et distractions habituels des potaches d'où une certaine violence n'est jamais exclue et que l'administration tolère en partie faisant ainsi la "part des choses".

*Les récréations à l'internat ne présentent guère de variantes suivant les saisons.*

*Dans la grande cour donnant sur la rue, les petites classes après les repas du midi et du soir s'ébattent entre les arbres comme de jeunes veaux ou s'intéressent aux multiples petits incidents de la rue, dont les sépare un mur d'une bonne cinquantaine de centimètres de hauteur. Cette jeunesse est sans pitié.*

Rappelons que les bâtiments longeant la rue du Lycée (actuelle rue des Francs-Bourgeois) avaient été rasés par le bombardement.

*Dans la "Cour des fumeurs", les jeunes gens de première et classes terminales se transforment en machines à vapeur. Mais le port de la cigarette est autorisé et l'Administration sert à merveille les intérêts de la "Régie Française des Tabacs" tout en cultivant la sensibilité des palais.*

*Réunis par groupes de quatre ou cinq, on discute des événements de la journée, on mime le professeur de physique ou celui de mathématiques, on n'épargne pas non plus les surveillants généraux et autres plénipotentiaires de l'état lycée ; le tout sans méchanceté, avec cet esprit de critique qui anime la jeunesse des lycées depuis qu'ils existent.*

*L'hiver apporte quelquefois une petite diversion : la neige. C'est un plaisir dispensé avec parcimonie dans cette région, et cela explique tout le prix que nous attachons aux batailles de boules-de-neige. Mais hélas ! la "police" toujours en alerte ne fait jamais preuve de beaucoup de compréhension, son mot d'ordre est "discipline."*

Enfin ce tableau de la vie des potaches de cette époque n'a rien de *misérabiliste* malgré les difficultés matérielles et une discipline parfois un peu stricte mais relativement tolérante et qui semble en tout cas assez bien supportée par les intéressés.

### **Les résultats du Baccalauréat.**

Le palmarès de 1959 nous donne les résultats des deux sessions de 1958. En 2<sup>e</sup> partie 69 reçus dont 23 en M.E., 31 en Sc.Ex. et 15 en Philo. La proportion des scientifiques devient très importante. Par contre il n'y a que 41 reçus en 1<sup>e</sup> partie dont 10 seulement pour les séries classiques A, A', B et C. Pour le BEPC il y avait eu 43 reçus ce qui atteste que la plus grande partie des élèves de 3<sup>e</sup> se présentaient avec sérieux à cet examen.

### **De la mixité au mariage.**

On a vu que bien des occasions permettaient aux garçons et aux filles du Lycée et du Collège de se rencontrer. Plusieurs couples se sont ainsi formés, notamment dans les classes mixtes du Lycée, Math.Élem. et Sc. Ex. Ce sera d'ailleurs la politique « officielle » des Écoles Normales lorsqu'elles seront ouvertes de nouveau après guerre. (À Nevers, l'École Normale, détruite par la guerre, ne rouvrira qu'assez tard). Il fallait constituer des couples d'instituteurs pour assurer facilement et sûrement, l'enseignement dans tous les villages. Denis Douëllou <sup>45</sup> en donne un exemple.

*Mon copain Jean-Pierre a de gros problèmes. Les seules classes mixtes du lycée sont les Terminales. Jean-Pierre, Sciences Ex, est tombé amoureux d'Yvette, Sciences Ex, et celle-ci est enceinte. Ils décident de se marier et de devenir instituteurs ensemble. D'un côté l'intensité de notre amitié s'en trouve diminuée mais de l'autre, j'ai plus de potentiel personnel à placer dans d'autres domaines.*

Signalons que le Bac Sc. Ex. était en quelque sorte le meilleur pour un futur instituteur destiné à enseigner aussi bien le français que les mathématiques et les sciences naturelles. Si les mariages entre camarades de lycée, pendant l'année scolaire, étaient plutôt rares, un certain nombre de couples d'amoureux se formaient naturellement au cours de cette année terminale commune et pour certains au moins, cette relation se concluait par un mariage quelque temps après le bac. Ceci va devenir de plus en plus banal avec les années. La sévérité officielle contre les relations amoureuses ou sexuelles des élèves paraît alors de plus en plus comme une tartufferie. On se refuse à voir une réalité bien présente et à admettre l'évolution des mœurs. Cette hypocrisie du système universitaire deviendra vite insupportable et la libération de ce préjugé sera un signe fort de la révolte du printemps 1968 qui débutera, rappelons-le, par la revendication, en mars 1968, par les étudiants de Nanterre, de la libre circulation des garçons et des filles dans la cité universitaire.

---

<sup>45</sup> Op. cit.

### **Faute disciplinaire grave.**

Grâce aux témoignages de plusieurs anciens élèves, nous avons pu voir que la discipline conventionnelle, notamment à l'internat, était de plus en plus mal supportée. Les élèves s'en sortaient en imaginant tous les moyens possibles pour lui échapper, fugues, chahuts, activités clandestines. Le lancement d'un journal des élèves apparaît bien dans ce tableau, comme une sorte de soupape pour désamorcer leur refus du système de vie du lycée. Avec beaucoup de tartufferie, il semble aussi que certaines entorses aux règlements étaient tolérées, en feignant de ne pas les voir. Cela supposait que les élèves de leur côté jouent le jeu. Ils devaient faire en sorte de ne pas être pris en flagrant délit. La sévérité à l'égard de ceux qui se faisaient prendre est donc ambiguë, sont-ils punis pour ce qu'ils ont fait ou pour leur maladresse à s'être fait prendre sur le fait ? C'est toujours le scandale qui fait peur et qui entraîne la sanction. Car il met en cause la crédibilité du système, la fiabilité des mesures de précaution et de surveillance, l'infaillibilité des « gardiens du temple », et, pour le monde extérieur, la bonne réputation du lycée. Comme s'il n'en était pas de même dans tous les établissements.

De plus, à Nevers, comme on l'a vu avec divers exemples, le Censeur, M. Deschamps, et le Proviseur, M. Demuth, étaient, sous des apparences sévères, assez tolérants vis-à-vis des élèves. Le fait que ceux-ci ne jouent pas correctement le jeu défini ci-dessus, devait paraître à leurs yeux comme une ingratitude, un déni de leur bienveillance à leur égard. Tout ceci apparaît bien dans la mésaventure de Denis Douëllou <sup>46</sup> et de six de ses camarades de fugue.

### **Fugue ratée.**

*Le dernier trimestre commence et avec lui l'effort scolaire ultime. Coup dur ! nous sommes 7 pris sur le fait, à faire le mur, avec, parmi nous les deux fils du président de la Côte d'Ivoire, Houphouët Boigny. L'algarde du Censeur est presque méchante ; il ne ménage pas les noms d'oiseaux à notre rencontre. Nos deux copains noirs commencent à s'agiter, d'abord sans rien dire et puis l'aîné finit par intervenir : « Assez ! vous n'êtes qu'un petit Censeur alors que je suis le fils d'un grand chef. Comment osez-vous me parler sur ce ton, taisez-vous ! ».*

*La sanction réglementaire, renvoi pur et simple, n'est pas appliquée. Le conseil de discipline nous informe que l'établissement ne reprendra aucun des fautifs dans le futur. Le Destin et la direction du lycée forcent la réussite au Bac !*

La colère du Censeur montre qu'il se sent affecté par la fugue des élèves comme s'il s'agissait d'une offense personnelle. Au ton employé, il semble s'adresser à eux comme à de petits enfants et non des jeunes gens dont la personnalité est déjà formée, ce que prouve a contrario la réaction de l'aîné des fils Houphouët Boigny. Pour lui ce sont en effet des « enfants désobéissants ».

En ce qui concerne la sanction prononcée par le Conseil de Discipline, il faut prendre en compte plusieurs éléments. D'abord le souci de ne pas compromettre par une exclusion immédiate, pure et simple, à quelques semaines du bac., l'avenir des élèves. S'y ajoute la difficulté d'exclure, à la fois, sept élèves, dont des boursiers, pour qui il eût fallu trouver un lycée d'accueil. Pour les boursiers, il fallait obligatoirement avoir l'accord du Ministère, donc faire un rapport très détaillé, ce qui aurait mis en

<sup>46</sup> Op. cit.

lumière les insuffisances du lycée en matière de surveillance. Enfin, il aurait été nécessaire, de toutes manières, de faire une distinction entre les sept fautifs, car certains devaient bénéficier d'un traitement particulier, les fils Houphouet Boigny, à cause de leur situation « politique » et sans doute le narrateur de cette mésaventure, lui-même, comme cela apparaît bien dans son entretien avec le Proviseur, M. Demuth :

*Le proviseur m'entretient en aparté pour me signifier combien il est déçu par mon comportement. Sans appui familial comme certains de mes camarades, je n'ai pas eu la sagesse de rester tranquille. Il me dit regretter ses interventions personnelles à mon endroit tout au long de ces années passées dans son lycée. Cet entretien me remue et pour longtemps. D'abord pour l'émotion manifeste de cet homme que je croyais seulement capable de morgue et de froideur ; et puis aussi parce qu'il me fait entrevoir, à moi l'adepte des 400 coups, les protections cachées dont nous bénéficions à notre insu, Dominique, Danielle et moi <sup>47</sup>.*

C'est donc une autre image du Proviseur, M. Demuth, qui lui apparaît ce qui confirme l'analyse faite ci-dessus de l'attitude ambiguë des administrateurs du lycée, à la fois bienveillants et même paternalistes, notamment pour les élèves ayant des problèmes familiaux ou sociaux, et en même temps, soucieux de maintenir une apparence et une attitude extérieure de rigorisme officiel.

### **1958 — Denis Douëllou.**

Les souvenirs de jeunesse de Denis Douëllou ont fourni de nombreux extraits pour faire apparaître la vie réelle du lycée. On a vu que son parcours scolaire n'avait pas été particulièrement brillant. Il semble assez peu adapté au système scolaire aussi bien sur le plan de la discipline que sur celui du contenu des disciplines. C'est le cas de beaucoup d'élèves qui font un parcours complet, vaille que vaille, parfois en redoublant une ou deux fois. Certains d'entre eux manifestement sont mal à l'aise dans le système et aspirent à une autre formation. Parfois, on a le plaisir de les voir se révéler dans des activités para scolaires, sports, journalisme, théâtre, écriture, arts. C'est à travers eux qu'ils mûrissent et développent leur personnalité tout en acquérant des connaissances techniques et humaines. Ce qu'ils deviennent par la suite n'a parfois aucun rapport avec ces activités, mais elles jouent sans doute un grand rôle dans la manière dont ils abordent la vie réelle.

Denis Douëllou en est un bon exemple. Sorti du lycée avec un bac Math-Élem., il poursuit ses études tout en gagnant sa vie, d'abord dans l'Éducation Nationale, comme pion. On peut espérer que son expérience de potache indiscipliné lui aura servi à encadrer à son tour des cohortes de potaches. Puis il continue comme Professeur adjoint (Maths, Physique, Chimie) puis comme assistant en Faculté de Médecine. Finalement il intègre le Commissariat à l'Énergie Atomique <sup>48</sup> où, dit-il « *je suis resté, près de trente ans, à sillonner la planète au service de la République. Actuellement en retraite, j'habite Auxonne en bordure de la Saône et suis neuf fois grand-père* ». Il a occupé ses loisirs de retraité à rédiger des souvenirs sur ses vingt premières années.

<sup>47</sup> Comme cela a été précisé plus haut, les enfants Douëllou, (comme d'autres élèves du lycée) étaient Pupilles de la Nation et bénéficiaient donc d'une attention particulière, parfaitement justifiée, des pouvoirs publics.

<sup>48</sup> Correspondance personnelle du 22 mars 2008.

## **1958 — Yvette Roubeau.**

*Dans la même classe de Sciences Expérimentales se trouvait Yvette Roubeau. C'est une des rares filles ayant passé leur bac au Lycée de Nevers sur lesquelles nous avons pu avoir quelques informations détaillées. D'abord par J. Chaudenson qui précise : elle est devenue prof à la fac de Dijon et fait partie actuellement de l'Académie de Pharmacie.*

Pharmacienne puis chercheuse et enseignante en pharmacie, elle avait épousé M. Pourcelot. C'est donc sous le nom de Pourcelot-Roubeau qu'elle a fait sa carrière. Née en 1940, elle figure en classe de Sciences Expérimentales en 1957 – 1958. Elle est reçue au Bac Sc. Ex. de cette année-là (mention A.B.) et est nommée 4 fois sur le palmarès de 1958. Après des études en Fac à Dijon elle est donc devenue pharmacienne puis a enseigné à la Fac de Dijon.

La notice publiée par l'Académie nationale de Pharmacie résume parfaitement sa carrière.

*Yvette Pourcelot-Roubeau, précédemment Membre Correspondant depuis 1994, a été élue Membre dans la Section 2.*

*Mme Pourcelot, récemment retraitée, a effectué toute sa carrière de professeur à la Faculté de pharmacie de Dijon.*

*Excellent enseignant, Mme Pourcelot a toujours prêté une attention particulière à l'innovation pédagogique. À Dijon, elle a créé un enseignement particulièrement intéressant concernant l'assurance qualité, la préformulation et la transposition industrielle. Cette formation est devenue le module d'un master intitulé « Sciences, technologie santé » de l'Université de Bourgogne.*

*Les travaux scientifiques de Mme Pourcelot concernent principalement les systèmes particuliers et les comprimés. Ils ont fait l'objet de 50 publications internationales et de plusieurs ouvrages ou chapitres d'ouvrages.*

*Mme Pourcelot a consacré et consacre encore beaucoup de son temps à des activités collectives : Pharmacopée, AFSAPS, SFSTP... Elle est membre de l'American Association of Pharmaceutical Scientists et membre correspondant de notre compagnie depuis 1994.*

### **La distribution des prix de 1958.**

Le discours porte sur un thème intéressant. M. Frot, Professeur de Première traite des *Finalités de l'enseignement du Français*. Ce sujet peut sembler banal mais en réalité, l'enseignement des lettres était fortement remis en question. M. Frot fait d'ailleurs allusion à *la réforme de l'enseignement qui est actuellement en projet*. Le latin et le grec, autrefois matières fondamentales de tout l'enseignement secondaire vont devenir des spécialités mineures et la conception de l'enseignement du Français dont la finalité essentielle était l'étude de la littérature française, surtout des « grands textes » des « grands écrivains », est contesté de tous côtés. Son approche très « Lansonienne » des textes, est bousculée par les nouvelles critiques littéraires, le choix traditionnel des textes classiques est fortement contesté, son ignorance des réalités du monde contemporain est dénoncée, et enfin on reproche aux exercices traditionnels de dissertation de négliger l'apprentissage de la langue écrite et parlée actuelle.

En fait M. Frot prend le contre-pied de ce dernier point de vue. Il insiste sur le fait que, si l'on croit spontanément parler et écrire sa langue maternelle, en fait, son apprentissage est un long effort. *Car nous ne savons pas parler, ni écrire, en français ; à*



*moins que nous n'appelions français le jargon que nous lisons trop souvent et que nous sommes capables de parler et d'écrire à l'occasion. Pour atteindre un niveau d'expression élevé, il n'est pas besoin d'un « don » particulier mais d'un travail acharné. Les plus grands écrivains ont tous consacré beaucoup de travail à élaborer leurs œuvres.*

*Il insiste aussi sur la nécessité d'apprendre, de connaître la pensée d'autrui, en commençant par celle de tous les grands écrivains. Ils ont tous quelque chose à nous dire, ils sont tous actuels par quelque côté et je suis effaré et humilié quand j'entends un élève parler de Corneille par exemple comme d'un être lointain et presque mythologique, comme d'une pièce de musée, parce que je me dis que cet élève n'a rien compris, et que je n'ai pas su expliquer. C'est cet enrichissement culturel qu'il défend en se gardant bien d'y mettre des limites Pour pouvoir remplir son objet, notre recherche ne doit pas être fragmentaire, ou rapide, ou superficielle ou exclusive. Elle doit accepter tout ce qu'on lui présente ... C'est l'uniformité qui serait à craindre, non les contradictions ou les controverses ...*

Contrairement à ses collègues du XIXe siècle, dont nous avons étudié les discours, notamment au moment de la réaction cléricale après 1848, il ne veut pas limiter les études littéraires à quelques œuvres ou quelques auteurs du Grand Siècle, mais veut les ouvrir à tous les écrivains anciens ou actuels, répondant par là à l'une des critiques faites à l'enseignement traditionnel.

L'analyse du journal *La Voix des Ruines*, faite ci-après, dans un chapitre spécial, montre que les élèves recherchaient bien, en dehors des auteurs et des textes étudiés en classe, la connaissance d'écrivains récents, « engagés », et de style très divers. Mais la conception que développe M. Frot, prouve qu'à cette époque, la pédagogie du Français se cantonnait étroitement à la forme littéraire au sens classique du terme (c'était aussi, pour l'essentiel, la conception des rédacteurs du journal des élèves) et n'envisageait pas son extension aux autres médias, cinéma, bande dessinée, chanson etc...